

MARIANA THIERIOT LOISEL  
FREDERIC ANDRÈS

**La Classe Libre**  
ODYSSÉE TURQUOISE, NOIRE ET ROUGE SANG



MARIANA THIERIOT LOISEL  
FREDERIC ANDRÈS

# La Classe Libre

ODYSSÉE TURQUOISE, NOIRE ET ROUGE SANG

FRANCE  
BRÉSIL  
CANADA  
JAPON  
2021



© 2021 Mariana Thieriot Loisel.

Tous droits réservés. Aucune partie de cette œuvre ne peut être reproduite ou sous quelque forme que ce soit et/ou par tout moyen (électronique ou mécanique, y compris photocopie ou d'enregistrement) ou archivée dans tout système de base de données sans permission écrite de l'auteur. Contact de l'auteur par e-mail : marianathieriot@me.com.



**Éditeur**

Marc Williams Debono (Eds PlasticitéS)

Maria Cristina Galvão (Quadrioffice Editora)

**Conception Graphique**

Adriano Perissutti (Soggetto Design)

**Auteur Texte**

Mariana Thieriot Loisel

Frederic Andrès

**Auteur Peintures**

Mariana Thieriot Loisel

**Révision et Photos**

Patrick Loisel

Catalogue Item Publication (CIP)

---

L835r

Loisel, Mariana Thieriot.

La Classe Libre - Odysée turquoise, noire et rouge sang / Mariana Thieriot Loisel / Frederic Andrès – édition en langue française. France: Eds PlasticitéS, 2021.

144 p., illust.

1. Philosophie 2. Art 3. Photographie

I. Mariana Thieriot Loisel II. Frederic Andrès III. Patrick Loisel IV. Titre

ISBN – 978 29 55454 12 1

---

CDD 755-770

“Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d’où il vient, ni où il va.”

*Jean 3 :8*



Les épaules  
rennent, et  
sans prise nulle part  
une parole lisse  
ou le on glisse

Les bras font blanc  
pour trouver,  
sans air.  
une étoile marine,

Surface  
dans les bras de damné  
damné  
ces bras qui ont tant  
travaillé  
les pierres en l'air

Mer  
dichainé  
pour une  
Noël

26 juin 2016

Art

# MERCI

*À l'espoir qui nous habite, feu qui s'agite encore, luit et dont l'éclat, nous le souhaitons confiants, nous survivra.*

*À ceux de nos familles, qui ont été témoins de ces trente dernières années de recherche, à ceux qui sont nés pendant cette période, à ceux et celles qui nous ont quitté, avec notre vive affection et notre entière reconnaissance ; l'on écrit aussi avec le sang.*

*À tous nos collègues de travail ou de recherche, en France, au Japon, au Brésil et au Canada.*

*Aux élèves et étudiants qui ont enduré le poids de nos rêves.*

*Aux amis, pour les encouragements, pour l'agape, pour les éclats de rire et les sanglots, pour les guerres et pour la paix, pour les dialogues que nous laisserons inachevés : nombreux sont ceux qui ont mis la main à la pâte pour que ce texte puisse voir le jour et nous savons qu'au fil des mots ils se reconnaîtront.*

*À la vie qui nous porte, au vent, aux étoiles, à l'océan sur terre.*

*À nos mains dans les vôtres.*

*À ma main dans la tienne.*



« Guide-moi de l'irréel au réel.  
 Guide-moi de l'obscurité à la lumière.  
 Guide-moi de la mort à l'immortalité.  
 Qu'il y ait la paix, la paix, la paix. »

La Brihadaranyaka Upanishad

Ami lecteur, tu tiens dans tes main cet ouvrage singulier dans sa forme, palpitant (au sens propre) dans son fond et baptisé du nom de « La classe libre ». Peut-être que tu te dis : encore un livre sur l'école... un de plus... Alors détrompe-toi : la classe dont il est question ici est une classe affranchie de l'école, hors de l'école, hors de ses murs. Elle est au contraire en prise directe avec la vie, puisque cette classe est celle de « l'école de la vie » et donc également avec « l'école de la mort », ou du « passage ». Elle nous met en lien avec ce « vivant » perpétuellement renouvelé : son énergie, ses émotions, son discours. Ce vivant en nous, qui nous enseigne, en tout lieu, en permanence.

La classe libre nous situe donc dans un « apprendre à devenir humain » qui, certes, peut faire l'objet d'une transmission transversale et transdisciplinaire plus ou moins bien intégrée dans les cadres scolaires et universitaires, mais qui en tout état de cause se poursuit tout au long de la vie, lorsque sortis des murs des institutions, nous apprenons de nos écarts, dans les intervalles, lors des temps « morts », du non-agir et du recul vis-à-vis des contenus institués.

C'est ainsi que le regretté professeur René Barbier, membre du Conseil d'Administration du CIRET<sup>1</sup>, a plongé dans « l'école de la vie et de la mort » *via* l'une de ses créations à la fois généreuses et d'une haute exigence : l'institut supérieur des sagesses du monde (ISSM). Pour lui, la sagesse se décline au pluriel : elle est contenue dans un pôle sociétal double. D'abord, un pôle sociétal d'enracinement institué, constitué des différentes traditions culturelles dans lesquelles nous sommes élevés. Il s'exprime comme à travers la sagesse d'un grand père qui écrit à sa petite fille, sagesse issue d'un « sans fond » qui nous porte tous. Ensuite, un pôle sociétal de surgissement instituant, constitué par les apports novateurs des sciences et nouvelles technologies.

1 Centre International De Recherches Et Études Transdisciplinaires <http://ciret-transdisciplinarity.org/>

Nous dirons alors que la classe devient libre, et peut-être même se libère, lorsque cette transmission des différentes sagesse se fait par la pratique, dans un *hic et nunc*, potentiellement au-delà des hauts murs de l'école. Elle s'opère par le croisement entre savoirs issus de la tradition, que tout un chacun porte en lui, et connaissances scientifiques, surtout transmises par l'école et par l'université. Ainsi, les possibles champs transmissifs évoluent et foisonnent : le quart monde enseigne, les malades en fin de vie enseignent, tout un chacun qui souffre et qui résiste, qui tente de donner du sens à son existence au travers de sa vie et de sa mort, enseigne. Car en effet, la sagesse mise à l'épreuve du quotidien révèle la grandeur de la dignité humaine, la beauté des gestes de soins, fussent-ils les plus simples, ceux de la création qui nous inspire, ceux de la résilience à partir de ces improvisations qui adviennent et qui retentissent pour rendre le monde meilleur : plus habitable, plus doux, plus juste. Cette approche de nos sagesse que la transdisciplinarité a cœur de décloisonner d'une religion, d'un terroir ou d'une théorie savante pour simplement donner et offrir notre voix, notre mouvement propre, supports à l'expression de toute vérité réparatrice, laquelle s'exprime ainsi librement et à tout moment, au cours de toute vie.

« La classe libre » témoigne ici d'un travail novateur mettant en relation les affects (les émotions), les percepts (les *insights*) et les concepts (la cognition) : c'est l'aboutissement émouvant de recherches portant sur « la conscience du non intentionnel » qui articule poésie, esquisses et textes. Nous reconnaitrons ici l'inspiration de notre ami René Barbier cité précédemment et qui aura en partie orienté informellement la gestation de ce texte : perceptions intuitives dans les esquisses, dans les couleurs, dans les émotions contenues dans les poèmes ; concepts issus de la recherche et de la tradition, germe d'une sagesse renouvelée qui veut donner voix à toutes ces voies qui nous humanisent à travers un parcours "d'autorisation noétique" tracé dans la présence absence de tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette recherche : Patrick Loisel Md., Dr. Philippe Meirieu et Dr. Thomas De Koninck.

Cette forme de production est novatrice : en effet, si la société ne se fonde pas sur le respect et l'écoute de la présence et de la singularité de la demande de

sens humaine d'une part et de ses capacités méconnues mais potentiellement là d'autre part, alors, elle aura les plus grandes difficultés à résoudre la crise émotionnelle à laquelle le sujet ou le groupe devront faire face, avec pour conséquence des impacts énergétiques afflictifs : épuisement, pathologies, abandons, absentéisme, démissions...

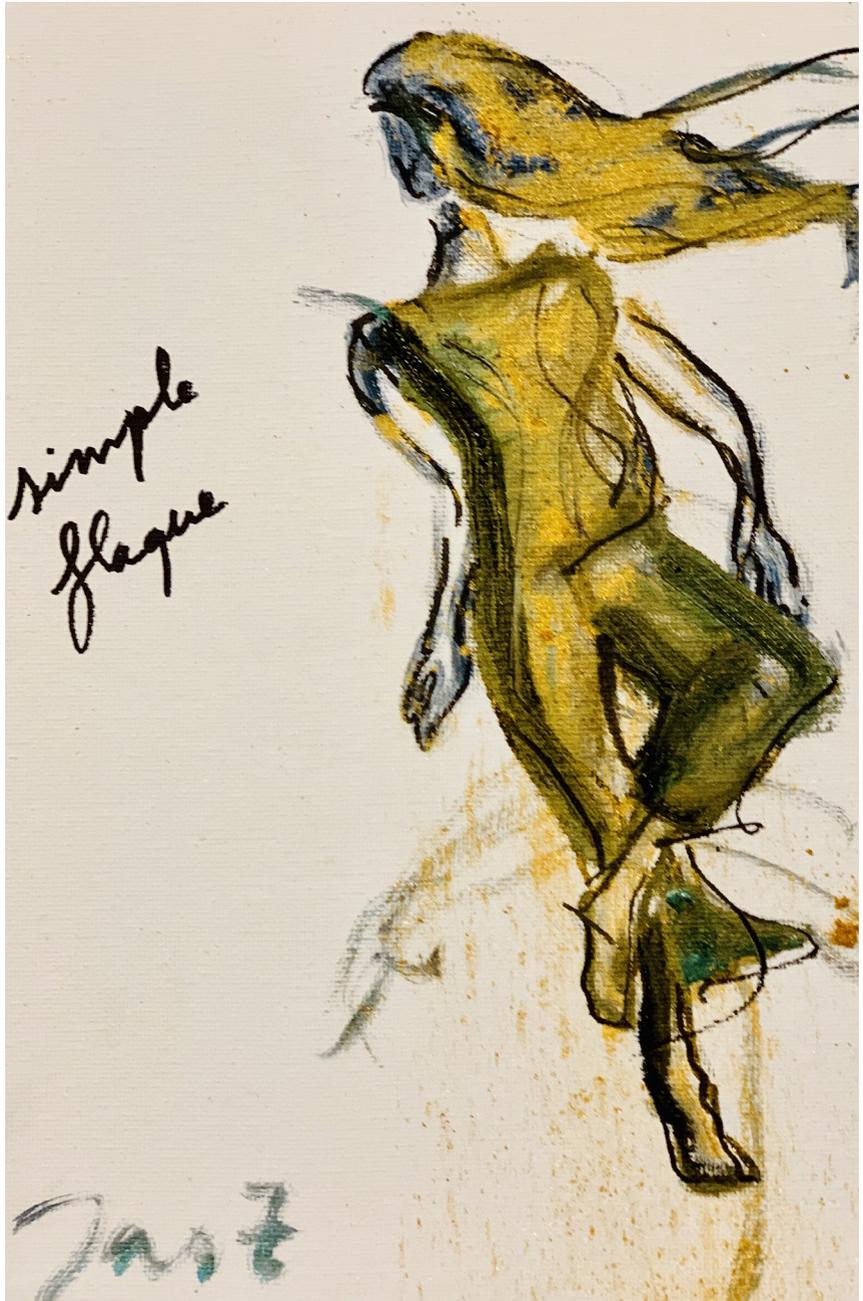
À l'inverse, articuler sa vie - ou sa vie en groupe - à une demande de sens fondatrice permet de résoudre de nombreux conflits émotionnels, grâce à la plasticité de notre esprit et permet d'influer de part notre réponse énergétique avec des actions résilientes et humainement solidaires. Le lien entre la demande de sens, nos réponses émotionnelles et notre potentiel énergétique est un lien de fondation. Notre implication dépend en effet d'une part à trouver du sens à une situation – par la résolution plastique des conflits -, ce qui aura un impact émotionnel en terme de joie, d'estime de soi et des autres, mais également aura le mérite de propulser l'agir humain du point de vue énergétique vers des possibles mutations en terme d'évolution/innovation. On ne peut donc dissocier la problématique de la demande du sens de son impact émotionnel et énergétique dans une évolution humaine plastique. C'est sur ce point-là que les travaux menés conjointement par Marc-williams Debono, Mariana Thieriot et Frederic Andrès se rejoignent avec bonheur.

Nous formons le vœu que la production de cette recherche ouvre la voie à un nouvel objet universitaire identifié : la thèse transdisciplinaire - dépositaire d'affects, de concepts et de percepts - car une recherche transdisciplinaire de ce type connecte l'être humain à tous les plans du sensible. À l'instar des travaux du Dr. Patrick Loisel, elle est « bio-psycho-sociale » : la sagesse ici se situe dans les allers retours plastiques de la personne avec son environnement dans un dialogue permanent. Les émotions enseignent, l'énergie humaine nous parle, les concepts donnent forme et sens à nos vies. La recherche transdisciplinaire ouvre ainsi de nouvelles possibilités d'échange dans un contexte congruent et apaisé : celui de la page qui était blanche, de cet objet tiers qui va circuler entre nous et porter *in fine* un sens visant à faire advenir du mieux-être, de la compréhension et du dialogue.

NE TE RENDS JAMAIS

*simple  
flaque*

*Just*



# PAROLES POUR JULIA

José Agustín Goytisolo (Barcelone, 1928-1998)

Tu ne peux guère te retourner  
Parce que la vie t'entraîne déjà  
Avec un hurlement interminable  
Interminable.

Tu te sentiras prise au piège  
Tu te sentiras perdue et seule,  
Peut-être voudras tu ne pas être née  
Ne pas être née

Mais souviens toi toujours  
Qu'un jour j'ai écrit  
En pensant à toi, en pensant à toi,  
Comme j'y pense maintenant.

Un homme seul, une femme,  
Pris chacun isolément  
Sont comme de la poussière,  
Ne sont rien,  
Ne sont rien.

la vie est belle, et tu verras,  
Comme malgré tout,  
Tu auras des amis,  
Tu auras un amour,  
Tu auras des amis.

Alors souviens toi toujours  
Qu'un jour j'ai écrit  
En pensant à toi,  
En pensant à toi,  
Comme j'y pense maintenant.

Ne te rends jamais,  
Ni ne t'éloignes de la route  
Ne dis jamais auprès du chemin  
Je n'en peux plus et je m'arrête ici,  
D'autres attendent que tu résistes  
Que tu les aides avec ta joie  
Que tu les aides avec ton chant  
Entre leurs chants

Mais souviens toi toujours  
Qu'un jour j'ai écrit  
En pensant à toi,  
en pensant à toi,  
Comme j'y pense maintenant.

« Penelope croit pourtant encore... »

# INDEX

19	INTRODUCTION
31	CHAPITRE I
	LA COMPLÉXITÉ DU DÉsir
41	CHAPITRE II
	LES ATTITUDES NON INTENTIONNELLES
57	CHAPITRE III
	LA CONSCIENCE DU NON INTENTIONNEL
75	CHAPITRE IV
	LES SUPPORTS DE LA PERLABORERATION
91	CHAPITRE V
	SAGESSES ET PLASTICITÉ DU GROUPE
137	SUR LES AUTEURS
141	BIBLIOGRAPHIE



Penelope reprit sa tapisserie,

Minutieuse,  
Silencieuse,  
Heureuse,  
Lors de la veillée,  
D'avoir pu tout défaire,  
Une fois encore.

Ulysse absent,  
Elle le devine entre les fils,  
Tandis qu'elle tisse les motifs  
Interminables,  
De ces tapis de mots.

Les volumes s'empilent,  
Inédits,  
Parfois refusés,  
Non traduits,  
Pas encore imprimés....  
Parus à son compte et risque :  
Ulysse voyage  
Dans ce fatras  
De pages,  
Parfois lors d'un chapitre heureux,  
Ils se rejoignent en mer,  
Puis elle continue  
D'égrainer l'Odyssée  
Comme le chapelet en améthyste  
Suspendu contre le mur  
Pour chasser le sort mauvais.

Ulysse s'est perdu comme elle,  
Naufragé,  
Envouté par d'autres chants...  
Lointain.  
Un jour, Un matin,  
Qu'elle sait en son coeur  
Elle déploiera pour lui,  
Ses motifs mouillés de larmes,  
Son tissage infini,  
Puis :  
Elle lira,  
À hauteur de ciel,  
Ses vers les plus colorés,  
Les plus doux,  
Les plus fous :  
L'océan traversé  
Ils rejoignent la plage.  
Il y a du sable,  
Du soleil,  
Une grande fatigue aussi,  
Et comme dans un conte heureux,  
Ils s'évanouissent,  
Portés par une dernière  
pluie de larmes.

« Il nous faut  
Retrouver la parole. »

## INTRODUCTION

Ce qui fonderait la formation humaine serait « la construction de la loi »<sup>2</sup>. Or quel sens donner à la loi, quel nord donner à ces directives qui tiennent lieu de boussole à la conduite humaine et comment se joue ce processus de *perlaboration* du savoir? Mais encore, qu'est-ce donc que « la loi »?

L'esquisse d'une réponse possible : « la loi » aurait pour but de prendre soin de l'humain, de lui garantir une égalité de condition de développement : de lui fournir les conditions de santé, de sécurité, d'éducation qui favorisent les essors pluriels, joyeux, intenses, constants et inachevés de notre humanité... Nombreux sont les textes locaux et globaux qui soutiennent les droits humains fondamentaux, qui prêtent leur voix à l'esprit d'une loi ou de plusieurs lois en ayant pour volonté de favoriser le développement humain, de se porter garant des conditions de possibilité de ce développement heureux, plein, serein. Cela dit même lors de conditions optimales s'il faut par exemple apprendre à sauter

---

2 DEVELAY, Michel. Donner du sens à l'école. Paris: Ed. E.S.F., 1996, p. 81.

en parachute, le premier saut reste à faire et le courage de le faire ou de refuser de le faire demeure intransférable.

Ainsi mes parties d'échecs recommencées chaque soir avec Jacques, que je prenne les blancs ou que je prenne les noirs au fil des mois et des années; il a fallu essayer défaite après défaite avant de pouvoir dire « Mat! » et emporter une partie.

En effet cette relation qui rendra possible la perlaboration du « souci », du soin porté aux autres et à soi-même, cet apprentissage du sens des lois, de l'interrogation de leur validité, de leur application, nous conduit souvent à des affrontements et à des souffrances émotionnelles, partout dans le monde, à des degrés divers. L'éthique demeure souvent hors d'atteinte et canaliser l'énergie humaine *semble* une difficile liberté.

Si nous observons le contexte limité et asymétrique d'une salle de classe, les erreurs des uns et des autres déclenchent des relations où le savoir se fait pouvoir et s'impose dogmatiquement, les humiliations suscitent les révoltes ; les paradoxes s'accumulent ainsi que les souffrances voire les menaces, les insultes, les abandons. De telle sorte que la loi au lieu d'être acceptée car légitime, en raison, de par la compétence qui en émane, se voit au contraire imposée sans explications et par conséquent se trouve rejetée et incomprise. La loi devient alors source de frustration, de souffrance et on peut lui résister par la fuite, l'absentéisme, la maladie.

Pourtant ce serait possible de justifier une loi, de la fonder en raison, elle pourrait être vécue et comprise comme autant de gestes de soins, de protection et de souci qui rendent un essor possible au lieu de le désavouer.

Or combien ce qui se joue en salle de classe aura des répercussions au-delà des murs des institutions scolaires et sera lourd de conséquences pour une destinée humaine et à fortiori pour un groupe. Les groupes souvent tendus entre oppresseurs et opprimés, tirillés entre dominants et dominés dans une logique de survie, se battent. La classe constitue une sorte de double et d'effet miroir : qui reflète notre impuissance à transmettre du sens et à défaut d'exalter nos compétences de dresseurs

de comportement, d'endoctrineurs des foules et donc de négation de la personne singulière, dans sa différence, sa vulnérabilité, sa complexité, voire sa génialité. On assassine Mozart et Picasso dans l'œuf, au lieu de les couvrir fièrement à l'ombre de nos vieux arbres.

Pendant cette étude, après un essai de délimiter le concept de désir, en un premier chapitre, j'identifierai « les attitudes involontaires et non intentionnelles » qui peuvent faire glisser une relation à priori dialogique, en une relation de pouvoir, d'imposition du sens, de rapports de forces, de surveillance, de punition ou de transgression et de rébellion. Ce glissement du dialogue au conflit émotionnel va parfois déclencher des pathologies modérées ou sévères pouvant conduire de l'absentéisme à la démission.

J'analyserai par la suite de quelle forme ces attitudes non intentionnelles expriment des désirs, une subjectivité souvent en conflit avec une intention et une volonté consciente : que ce soit à travers la dévaluation ou la surévaluation non intentionnelle des uns des autres. La dévaluation survient lorsque le dialogue échoue, lorsque l'on ne parvient pas à se comprendre et donc à se mettre d'accord alors que la surévaluation a plutôt lieu en cas de réussite, un surhomme perce, ou un saint, et l'on souhaiterait avoir raison pour toujours et ne plus jamais échouer. Au cours d'une troisième partie j'ébaucherai les premiers jalons d'une conscience du non intentionnel ; CNI, abréviation notée pendant une trentaine d'années pour baliser cette possible *conscience de l'inconscient*, interface entre les recherches de philosophie et des disciplines qui se concentrent sur l'étude des émotions et de l'énergie humaine, délicat et patient exercice de perlaboration des sens et du non-sens, passerelle possible entre l'absurde et l'absolu. Enfin lors d'un quatrième chapitre je présenterai comment nos objets de savoir créés en commun, surnagent, flottent à la surface d'un quotidien difficile, je soulignerai leur portée éthique dans un exercice de perlaboration du sens. Enfin je traiterai d'un point de vue multiculturel et transdisciplinaire le concept complexe de *sagesses* au pluriel.

En effet le processus philosophique nous apprend à nous méfier des relations binaires qui installent une distance immédiate lors de nos échanges : « moi sujet : vous, objets extérieurs d'observation, d'expérience, de mesure et d'étude. » Triste relation actuelle d'une partie de la recherche scientifique qui emprisonne l'humain dans ses contours, armés de formules savantes ; de schémas complexes et de modèles théoriques comportementaux au lieu de l'aider à s'élever, d'accepter qu'il soit fait, agi non intentionnellement et involontairement par l'énergie du vivant autant qu'il agit sa vie, simultanément sujet et objet, visible et invisible, audible et inaudible ; incontournable et limité : cristal et fumée, transparent et opaque. La philosophie a toujours visé une relation éthique de soi à soi : tenter de devenir sujets de notre condition sujet-objet. En effet la conscience nous permet de penser dialectiquement notre relation chair-conscience, conflits émotionnels et rationalité, subjectivité et objectivité, extérieur et intérieur, visible et invisible, dicible et indicible. La pensée nous travaille au corps et au cœur et nous pouvons modifier cette glaise : nous avons cette étrange capacité de dépassement, nous pouvons comprendre nos conflits émotionnels inconscients et les résoudre provisoirement, nous pouvons dialoguer avec notre corps et notre subjectivité radicale. Barry Steven écrit « *Ne presse pas la rivière, elle coule toute seule* »<sup>3</sup>. Cependant il faut parfois aussi, se hâter dans le lit de la rivière et oser se lancer, sable fin, en haute mer.

Notre nature compose avec notre culture et certes, il nous faut l'écouter, mais aussi la penser de concert de façon systémique et écologique, sans retrancher l'homme de son corps, des émotions qui l'habitent, de son enthousiasme et de l'environnement qui y participe ou le précipite dans l'ennui ou la souffrance, et surtout ne pas abdiquer non plus de l'idée, certes abstraite, utopique et songeuse, d'un *bien pensé et mis en commun* possible à l'horizon.

Tyrannie ou philosophie ? Un choix ancien, qui se renouvelle à chaque génération de philosophes.

---

3 BARRY Steven Don't push the river(it flow by It self) Real people press 1970, USA.

Ce qui semble très à la mode est une sorte d'abrégé philosophique où les recettes de savoir vivre et quelques citations piochées de ci de là dans la mythologie enrobée d'un soupçon d'histoire et d'estime de soi font merveilleusement recette. Mais que dire de « **l'estime de l'autre** » ?

« Nous sommes déroutés et sans rêve. Il y a pourtant, toujours, une bougie qui danse dans notre main. Ainsi l'ombre où nous entrons est notre sommeil futur sans cesse raccourci ». <sup>4</sup>

Dans mes promenades solitaires j'ai revu les rêveries de Rousseau et sa tendresse, sa sympathie, son intérêt pour la condition humaine. Cette position théorique pour et avec la condition humaine continue vivante dans l'ombre, comme la roche bariolée de bleu au creux de la forêt par une main invisible qui a balisé le chemin pour nous, bien avant nous. La roche nous indique la route à suivre pour ne pas nous perdre. Une balise bleue ou un caillou blanc dans l'ombre pour sortir des chemins vers nulle part qui nous guettent dans les labyrinthes contemporains. Une roche pour s'asseoir, se ressourcer, s'orienter peut-être et mieux comprendre le sens de notre étrange présence au monde.

La philosophie finalement implique une capacité à la transgression, à sortir des sentiers battus, à la « dérive créatrice » <sup>5</sup> et à la résistance manifeste et explicite de la personne, au retour sur soi, après ou avant le spectacle de la vie et au courage de ne plus vivre sa vie de façon automate, en horde, mais de quitter la meute et faire parfois cavalier seul, de façon vive et habitée, savoir être et parfois souffrir en solitaire pour mieux dialoguer sur le sens de faire équipe... Encore faut-il pour cela, cependant accepter de se déprendre des cadres sécurisants pour aller vers l'obscurité inconnue de la forêt des découvertes et son mystère, de ses dangers, sortir de la scène quotidienne pour aller faire un tour à l'envers du tableau, <sup>6</sup> de l'autre côté du miroir, dans les bois épais de l'innovation, pour en sortir

---

4 CHAR, René et PLAZI, Gilles in *Fiction Sublime*, Ed. Jean Michel Place/ Poésie, 2003, Paris.

5 BARBIER, René *La dérive créatrice en pédagogie*, Journal des Chercheurs, février 2011, Paris.

6 MEIRIEU, Philippe, *L'envers du tableau*, ESF, Paris, 1993.

ensemble, parfois délivré du poids d'un secret, en suivant les fils du sens qui meuvent le spectacle.

Accepter en coulisse de comprendre la structure qui maintient vivant le masque que l'on montre de soi aux autres et que les autres nous montrent. Accepter d'ôter les masques. Accepter parfois même de modifier la structure de sa persona, accepter de céder la place à la réflexion et aux délais nécessaires de la maturation d'un thème, ne plus être dupe des constructions identitaires groupales imposées sans discussion et qui nous limitent à des comportements attendus.

En effet nous nous construisons souvent pour obtenir l'approbation d'un groupe ou d'un leader de groupe, pour pouvoir appartenir à ce groupe, or ces approbations peuvent être partielles ou biaisées, ces groupes hostiles et fermés à la coopération qui rend toute évolution possible. Au lieu de cela nous pouvons penser à la conséquence de nos actes en vue d'une vie bonne avec et pour les autres dans des institutions justes comme l'écrivait Ricoeur,<sup>7</sup> en vue d'un projet qui dépasse ceux des intérêts individuels et la compétition mercantile ambiante.

Bien souvent, en outre, la philosophie nous travaille au cœur et au corps et interroge le sens de l'uniformisation des comportements. Ce travail ne se présente toutefois pas uniquement comme une équation modélisable, bien qu'il demeure du registre du rationnel et du compréhensible; il s'agit d'écrire notre histoire humaine, notre place sensée au monde qui répond à une nécessité intérieure, à un désir singulier, place à la fois unique et reliée aux autres, à partir de cette intime conviction, parfois si difficile à tenir, cette conviction qui conduit notre enthousiasme et porte nos plus belles compositions, comme un nuage porte une pluie féconde.

A l'école de la philosophie, comme l'empreinte sur les arbres orientent le marcheur, les textes des philosophes nous permettent de nous situer et de nous orienter dans les sentiers apparemment déserts des sens «

---

7 RICOEUR Paul, *Soi même comme un autre*, Le Seuil, Paris, 1990.

ready-made», (prêt à porter) et de ne pas fléchir malgré la présence des abysses, des chutes possibles qui se présentent sur la voie de ceux qui plutôt que de renoncer à eux-mêmes se sont mis en marche, en dépit la difficulté de rester cohérents et fidèles aux valeurs humaines de liberté, de fraternité, d'égalité dans la différence...

Songons à tous ceux qui non seulement se sont dévoués pour la recherche, mais qui ont payé le prix fort, pour que cette recherche ait un sens pour l'avenir de la condition humaine.

S'arrêter, penser nos vies de concert, choisir des directions nouvelles et les modifications possibles impliquent d'avoir du temps devant soi, de visiter l'ombre, LE NON INTENTIONNEL, d'y reconnaître nos *émotions* difficiles comme la honte, la peur, la colère ou le dégoût, le mépris, la nausée<sup>8</sup> même, à la manière du poète ou du photographe, ces visiteurs de la nuit, de la chambre noire qui s'éclaire soudain, et de l'impossible qui se met à parler. Dans l'ombre :

« Quelque chose se dessine. Se dessine à peine. Quelque chose se profile. Tend à se profiler. S'effacer presque tout de suite. S'estompe. Se voile de brume. Ne disparaît pas complètement, pourtant quelque chose. Se maintient. Se retient de disparaître. Persévère dans son être, si tenu que soit cet être, si fragile que soit cet être. Un être qui serait le moins possible, sans s'abolir pour autant. Presque rien. Mais non pas rien. Presque rien qui pousse. Presque rien qui se laisse frôler par le vent. (...) Ombre qui persiste. Qui veut durer. Qui persiste, mais ne signe pas. Ombre désorientée. Ombre obstinée. »<sup>9</sup>

L'étude du philosophe passe par l'écoute attentive de ce qui peut naître, là où apparemment presque rien ne se passe encore, à l'ombre, au creux de son être, la patience de l'épreuve des temps morts, du silence douloureux, voire de l'expérience de l'impuissance et de la déroute, pour

---

8 LYNCH, Brian in *Knowing your emotions*, Interest book, Chicago, USA.

9 Lascault Gilbert, *Sans s'abolir pourtant*, Gilles Culiner, L'échoppe 1992 Tusson, France.

mieux comprendre le sens de ces trajectoires de l'absurde...leur complexité, le sens éteint de nos vies, le temps passé derrière ce qui est vu, exposé : formes données, émotions dévoilées par celui ou celle qui vient, ombre dans la lumière, ou qui vit presque imperceptible, flamme qui danse dans l'ombre. Elle s'ouvre sur la vie invisible des affects et s'adresse à la subjectivité, à la part submergée et inconsciente de chacun de nous ainsi qu'à son potentiel énergétique.

Grisaille, brouillards et creux, passages spiralés difficiles vers une lumière possible, un souffle, dans le frémissement de notre être si nous parvenons à résister et défaire les pièges de la société de pure consommation : la philosophie n'est pas à vendre, à résumer, à banaliser ; elle doit s'apprendre dans le silence de la réflexion personnelle, au cœur de la nuit, à l'ombre des forêts où l'on se perd parfois des années durant. Elle ne se réduit pas à un programme que l'on insère dans un ordinateur. Il n'y a pas d'a priori semble-t-il en matière de vérité et de comportement outre l'interdit de la violence contenu dans le visage<sup>10</sup> qui nous fait face et signe l'infini d'un battement de cils. Correspondances et osmose : la nature est un temple nous a confié Baudelaire en guise de secret. La nature de l'humain surtout ajouterions-nous.

M'effacer pour vous voir, pour me voir, au-delà de ce qui est montré. Comprendre *le non intentionnel* implique une capacité d'effacement et de décentration pour mieux saisir la relation texte – contexte, intériorité-objectivité, raison-émotion, corps-énergie, sujet et groupe de sujets.

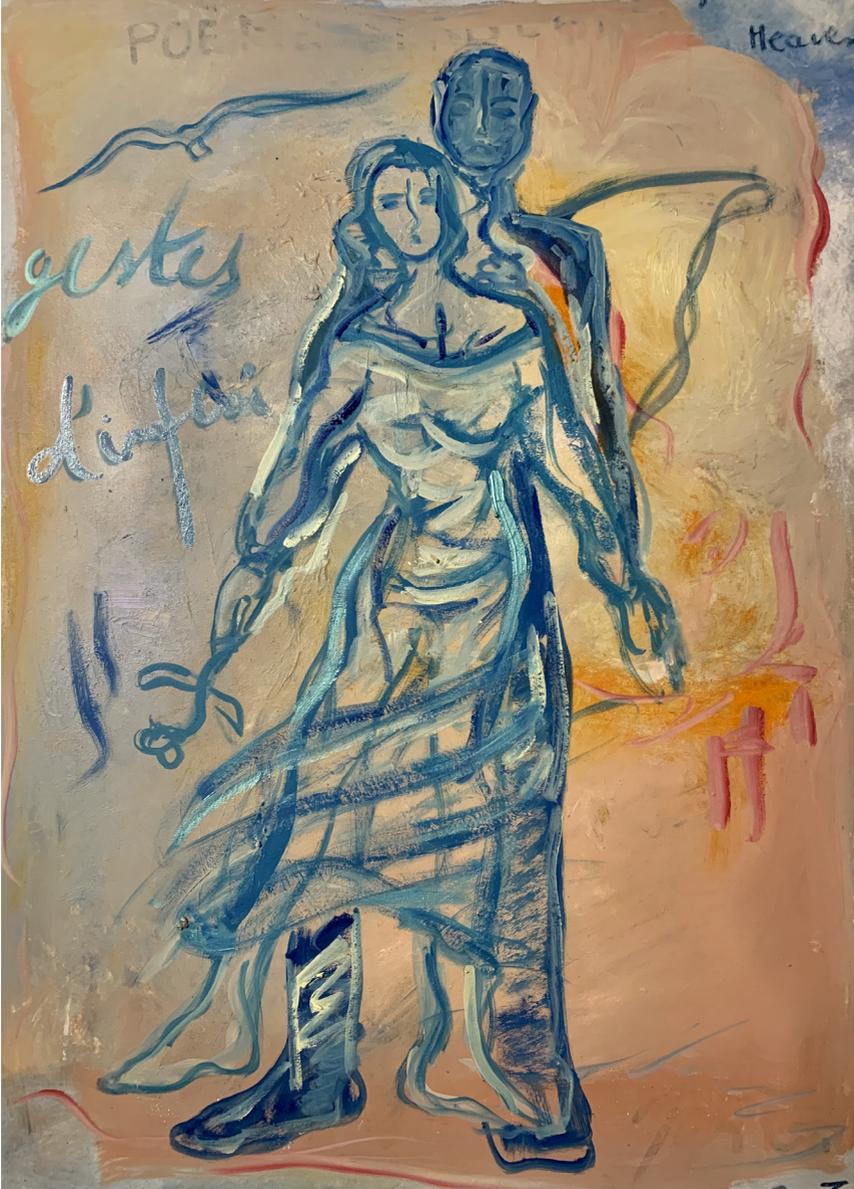
Ce recul implique le dialogue avec ses désirs et selon Roland Barthes, l'apprentissage, dans un premier temps, de l'attitude neutre<sup>11</sup>, qui somme toute, est tout le contraire de l'indifférence.

---

10 LÉVINAS, Emmanuel conversations avec Philippe Nemo in *Éthique et Infini*, chap. 7 «le visage», Fayard, Paris, 1982.

11 BARTHES, Roland in *Le Neutre*, Cours au Collège de France 1977-78, texte établi, présenté et annoté par Thomas CLERC, Seuil-Imec, Tours, 2002.

« Parce que c'était lui,  
parce que c'était moi. »



## OEUVRE DE TOUT BOIS

Plongée matinale dans le silence  
La semaine de Pénélope s'ouvre dans la brume

Elle dépose à ses pieds  
Une hache de guerre  
effleurant d'une pensée  
les ailes endormies  
de l'ange  
Ce fauve  
lové dans sa forge  
“ S'éveillant chaque fois plus loin dans la lumière  
Plus près du feu  
Plus bas dans l'eau mortelle des ténèbres (...)”<sup>12</sup>  
Comme lui,  
Elle s'est sentie grandir  
“ À devenir ciel”<sup>13</sup>  
Un éclat doré  
Balafre le plafond  
La vie a pris son souffle  
après une douloureuse apnée  
Tout est bois pour oeuvrer  
Au loin  
Bien loin  
Elle le sait  
Ulysse demeure à l'horizon  
Joie maritime.

---

12 Gilbert-Lecomte Roger La Vie l'Amour la Mort le Vide et Le Vent in L'aile d'endormir p. 73 Gallimard, 1977, France.

13 Opus Cit

*CÈDE ENFIN AU CANAL ÉTOILÉ  
LAISSE COULER SA LUMIÈRE*

## 1. LA COMPLÉXITÉ DU DÉSIR

« En l'amitié de quoi je parle les âmes se mêlent et se confondent l'une et l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne trouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Montaigne à propos de son amitié pour La Boétie  
au Livre 1 des Essais cité par Paul Ricoeur in  
*Parcours de la reconnaissance*, Stock, 2004.

### 1.1. UN LIEN DE FONDATION DE LA MATIÈRE À LA MÉMOIRE

Le silence s'installe et il est possible de respirer un peu mieux. La terre se prépare au printemps sous les épaisses couches de froid. Le vent dans le ciel souffle avec force et constance. La mésentente habituelle se poursuit partout, la pandémie nous frappe. De nombreux pays sont ouvertement en guerre. La chaleur reviendra et l'on verra éclore des coquelicots bleus sur une toile émue.

Les prairies s'effacent sous un brouillard blanc. Vous écrire, comme on hisse les voiles et risque le départ vers le large, vous écrire comme on plonge et se délivre des lois de la gravité, pour signer de sa main le sens inviolable de nos vies et la fin de l'errance. Vous écrire pour dessiner les gestes hauts et saisir les teintes profondes du désir. Une odyssée turquoise, noire et rouge sang. Ne plus se censurer. Raconter de plein fouet sa révolte, ses espoirs déçus, son amour inébranlable et poursuivre. Tisser seule en hiver un dessin élaboussé de lumières. Veillée par les morts, à l'ombre de leur sagesse silencieuse. Michel Foucault remarque que c'est dans une situation où parler lui était devenu difficile car il était en séjour à l'étranger, en Suède, qu'il s'est tourné vers l'écriture : « Dans cette Suède où je devais parler un langage qui m'était étranger, j'ai compris que mon langage, avec sa physionomie soudain particulière, je pouvais l'habiter comme étant le lieu le plus secret mais le plus sûr de ma résidence dans ce lieu sans lieu que constitue un pays étranger dans lequel on se trouve. Finalement la seule patrie réelle, le seul sol sur lequel on puisse marcher, la seule maison où l'on puisse s'arrêter et s'abriter, c'est bien le

*langage, celui qu'on a appris depuis l'enfance. Il s'est agi pour moi, alors, de réanimer ce langage, de me bâtir une sorte de petite maison de langage dont je serai le maître et dont je connaîtrai les recoins. Je crois que c'est cela qui m'a donné envie d'écrire. La possibilité de parler m'étant refusée, j'ai découvert le plaisir d'écrire. Entre plaisir d'écrire et possibilité de parler, il existe un certain rapport d'incompatibilité. Là où il n'est plus possible de parler, on découvre le charme secret, difficile, un peu dangereux d'écrire ».*<sup>14</sup>

Dans ses cours sur Leibniz au Collège de France en ce début d'année 2009 où étaient en cause liberté, nécessité et contingence, Jacques Bouveresse s'interroge : est-ce que Leibniz a écrit tout ce qu'il pensait ? Il étend également la question à Spinoza, qui comme Leibniz a eu une partie de son œuvre qui n'a été livrée au public que bien après sa mort. Or ce qui a été publié post mortem, dans les deux cas, a permis de repréciser la pensée de ces auteurs, peut être contraints par le lectorat de l'époque à ne pas publier tout ce qu'ils pensaient sous peine de famine et d'exclusion. L'écriture du désir passe souvent par des blancs, des coupes, des silences, il court entre les lignes et se laisse difficilement cerner dans une définition close.

Ce qui semble embrouiller les cartes et confondre nos jeux sur le désir réside dans le fait que la condition humaine nous somme de naître objets-sujets ou sujets-objets... Enfin des sujets qui présentent des contours objectaux ; sensibles et dépendants des sciences médicales, exposés dans les vitrines de la vie ou des objets qui ont des problèmes de conscience que les cliniciens sont impuissants à guérir mais auxquels que les poètes peuvent entendre et donner voix. Certains poètes agitent des visions, comme des fantômes venus de l'ombre à même de nous apporter le réconfort de leur lucidité, tandis la science ne semble pouvoir qu'anesthésier la douleur de l'absurdité de cette condition humaine, violente, faillible, mortelle.

En effet, parmi tous les problèmes humains posés par le désir tous ne sont pas forcément du registre physiologique et relèvent plutôt d'une demande de sens animée par une nécessité intérieure et font appel à la capacité de se

---

14 Foucault, Michel in *Le beau danger*, Éditions EHSS, Paris, 2011, p.30,31.

décentrer, d'adopter un regard neutre et juste pour mieux comprendre ce qui nous arrive et pourquoi. Comprendre comment transcender notre condition objectale et animale à travers nos choix éthiques, afin de répondre à cette demande de sens, à ce vif intérêt, cette curiosité qui nous anime tous, malgré des contextes parfois adverses et les vents contraires. Malgré les impostures et les contre jours, accéder au large, au loin, aux eaux épaisses, noires et profondes de la liberté de tout dire et tout se dire.

Or formuler un texte implique, outre le désir de le dire, un processus logique de compréhension. On peut aimer inconditionnellement quelqu'un, cela ne veut pas dire que l'on approuve son texte. Faire du sens ensemble nous demande de sursoir à la volonté de plaire pour mettre en place l'effort du dialogue nécessaire à la compréhension de nos textes respectifs.

Lentement au fur et à mesure des années d'enseignement et de recherche j'ai pu reconnaître, en dépit des difficultés non intentionnelles, une pulsion épistémophilique, une demande de sens, au travail portée par la nécessité intérieure de chacun, son appel, son souffle, son supplément d'âme ou son *désir de comprendre et d'être compris*.

En effet nous éprouvons le désir de comprendre les autres, le monde et de nous comprendre avec les autres dans ce monde, nous éprouvons le désir d'apprendre ensemble et d'évoluer. **Et le lien entre l'affectivité et la compréhension ne semble pas contingente. Selon Michel Henry c'est « un lien de fondation ».**<sup>15</sup> Ainsi comme il le constate « nous n'éprouvons pas n'importe quoi devant n'importe qui. »<sup>16</sup>

Le désir humain ne se réduit pas aux besoins physiques de l'organisme : boire, manger, dormir, se reproduire. Bien entendu parfois un verre d'eau suffirait, mais certains vont préférer du coca-cola, d'autres un Bordeaux, et peut-être un certain va boire trois verres de whisky consécutifs. Ce dernier ne va pas boire par ce qu'il a soif. Il va boire « pour oublier ». Le désir comme l'a

---

15 HENRY Michel in *l'essence de la Manifestation*, p.604, PUF, Paris, 2003.

16 HENRY *ibidem* 23 p. 606.

souligné Lacan dans toute son œuvre n'est pas réductible au besoin, il exprime une demande sous-tendue par un phantasme. Par exemple : Lorsqu'un désir est brimé, surtout sans explication logique, l'imagination se met à fonctionner et on va fantasmer la satisfaction de ce désir. L'organisme n'a pas besoin de trois verres de whisky, mais la personne formule une demande de trois verres de whisky pour assouvir ou anesthésier une soif d'un autre ordre, une soif de sens, une demande de sens. On constate la même chose avec un appétit compulsif ou une jeûne systématique. Après le deuil d'un proche, ou face à interdit injustifiable on peut ... ne plus avoir faim.

Face au manque de sens : cette frustration de la demande de sens peut nous conduire à des comportements non intentionnels de nature destructrice ou autodestructrice ou des rêves compensatoires, qui satisfont la nuit, la demande brimée. C'est là que la spirale des émotions négatives avec des impacts énergétiques peut nous affaiblir. C'est complexe un désir humain ; cela se compose de besoins, certes, mais de demande de sens aussi, et lorsque la vie ne fait pas de sens, on peut imaginer toutes sortes de substituts à cette demande de sens, qui vont nourrir des comportements qui seront des palliatifs à cette demande de sens à laquelle l'on ne parvient pas ou plus à répondre. Cette demande de sens contenue dans le désir va s'exprimer sous le mode impromptu des attitudes non intentionnelles qui se manifestent en tant que « tonalités affectives », présentes dans les rêves, présentes dans la vie et qui vont influencer sur les réponses énergétiques de l'organisme.

## 1.2. DE CHAIR ET DE CENDRES

Je pense qu'il est des constats importants pour ceux qui échouent à se comprendre et qui aimeraient pouvoir le faire tout de même : d'une part en amont des conflits cognitifs, des problèmes de sens, il y a un désir présent ou absent, un souffle porteur ou le mur empathique de celui qui n'y croit plus à force de frustrations. En effet le désir est avant tout désir de sens, il n'est pas réductible à un besoin et cette demande doit interagir avec d'autres demandes, pour faire du sens en profondeur, du sens du point de vue cognitif mais également émotif, les problèmes de sens nous affectent, les résolutions

nous emplissent de joie. Toutefois, deuxième constat, celui qui exprime une demande de sens a aussi des besoins physiologiques qui lorsque non assouvis peuvent venir troubler le dialogue ou le détourner de son sens premier, difficile de dialoguer le ventre vide, la soif au corps, le corps malade, endolori ou affaibli ou le corps surexcité, ivre ou drogué : épuisé du point de vue énergétique...De sorte qu'il existe des conditions de possibilité qui rendent un dialogue possible ou impossible, nos besoins énergétiques devraient pouvoir être assouvis, notre intégrité physique et émotionnelle préservée. Troisième constat : il semble parfaitement absurde de réprimer les besoins physiologiques de la personne, voire l'agresser physiquement pour la conduire à comprendre un message rationnel. De cette manière-là on peut obtenir l'obéissance du bon dresseur, la reproduction du geste ou de la formule, mais point de compréhension avec ces méthodes. Une gifle ne remplacera jamais une explication claire et de surcroît elle signe l'incompétence et l'irritation de celui qui est à court d'arguments.

Bien souvent, on nous dresse comme un animal, on nous conditionne comme un programme d'ordinateur, au lieu de dialoguer avec nous avec dignité, liberté et sens, en homme et en femme de parole : C'est à dire de nous donner les moyens de notre auto-formation et de notre **ontonomie**<sup>17</sup>, notre liberté d'être.

Si la société ne se fonde pas sur le respect et l'écoute de la présence et de la singularité de chaque petit d'homme ; ses capacités méconnues mais potentiellement là tôt ou tard, il ne résoudra pas la crise d'autorité à laquelle il doit faire face. Ainsi mon impression de la société actuelle est comme le poétisent les slammeurs ; un corps malade, avec des membres qui sont en voie de guérison dans quelques zones rescapées de la planète, et d'autres qui résistent dans une attitude de défense, de colère et de peur. Pourtant dialoguer ne veut pas dire impérialisme ni esclavage, l'imposition du pire : le désir piétiné et réduit aux cendres.

---

17 Expression inventée par Agusti Nicolau Coll penseur catalan pluraliste , défenseur de l'interculturalité.

Bien souvent toutes les souffrances sont transmises d'une génération à l'autre et c'est vrai que la liberté de dialoguer est bien difficile. L'exil de la pensée autonome dans un groupe est difficile. Notre sentiment à tous de déterritorialisation qu'impose la responsabilité d'être une voix inimitable semble parfois très douloureuse, mais il faut l'oser si l'on souhaite résister à la barbarie et prendre part à la transformation des sociétés où l'on se trouve, tellement... en exil parfois. Qui de nous a dialogué sans avoir à se modifier et à faire des efforts avec son interlocuteur où son groupe d'interlocuteurs ? A chacun de nous de quitter la rive connue des modèles autoritaires et impératifs pour dévisager la mort de nos représentations et « boire la tasse » quelquefois, risquer la noyade, afin de rejoindre une rive meilleure, celle des modèles démocratiques et coopératifs, vers une saison plus propice, même si parfois l'hiver semble bien tenace et long. Cela ne veut pas dire sans autorité, mais avec une autorité légitimée de par sa compétence, douée de raison et de souffle, une raison profonde, puissante capable d'avoir l'énergie de briser les moules ou les murs qui nous interdisent de parler.

**Cette capacité de traverser les frontières par la parole** nous l'avons en nous, depuis le départ. Il nous faut toutefois rencontrer ceux ou celles qui nous prendrons par la main et auprès de qui nous risquerons la nage dans des eaux inconnues et nouvelles. En effet les enfants ne refusent pas l'effort eux lorsque celui-ci fait du sens pour eux, au contraire ils prennent plaisir à se dépasser. Dialoguer implique un dépassement vers un état où la construction de nouvelles représentations est possible. Toutefois il faut déconstruire d'anciennes représentations, de soi, des autres, du monde, pour appréhender une vision plus juste, cela implique des pertes, des souffrances, des séparations, des deuils, pour vivre le passage parlé vers plus de sens, vers davantage de stabilité et de joie dans les échanges des voix fait émerger *une voie*.

En écrivant quelques recommandations pour le millénaire qui s'ouvre devant nous, Italo Calvino, avant de s'éteindre a énoncé la valeur de la légèreté.

Celle-ci heurte d'ailleurs le besoin de certitudes de l'humain qui s'exprime dans la rigidité et la lourdeur de ses institutions. Dans la mesure où la plus grande

part des processus bureaucratiques a souffert un traitement d'automatisation, on ne dialogue plus avec les personnes qu'au travers de la médiation des machines et du règlement appliqué, sans une véritable réflexion. Or la conscience humaine qui oeuvre est souple, légère, vive, affective et affectée, capable de rebondissements, d'improvisations, d'itinéraires inattendus : printanière. « *Pour vivre, laissez vivre* » écrivait Gracian<sup>18</sup>. Laissez être ce qui en soi demande à affleurer et rendre possible son évolution.

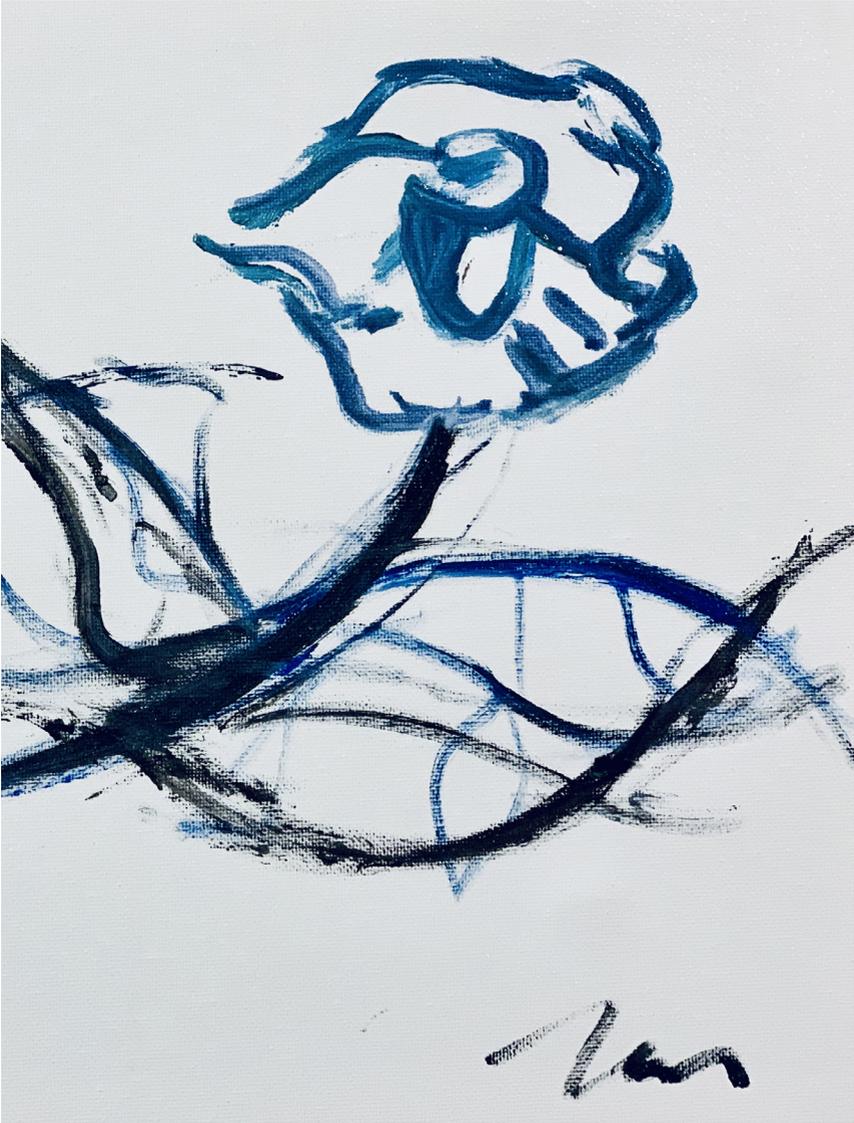
S'il est certes essentiel de savoir planifier, essentiel d'anticiper et être préparés pour des possibles conflits ou résistances qui surgiront certainement et qui vont permettre l'élaboration de perspectives nouvelles, il faut également savoir recevoir les désarmantes évolutions. Découvrir l'altérité d'une voix. La raison ne devrait pas être une cage, un facteur de répression des affects et des insights, mais bien plutôt un outil qui permette à la conscience de s'exercer librement en situation, en prenant en compte les apports de la création comme Claude Lévi Strauss l'a mentionné dans son ouvrage la « *pensée sauvage* ». La raison pourrait donner ainsi le meilleur d'elle-même.

Nous avons été enfants et l'éclat de nos rires, la naïveté de nos questions, la force de nos rêves, la puissance de notre imaginaire, l'authenticité de nos émotions, même savamment enfouis, une voix de lumière, peut encore retentir. Comme un pantin de bois se met à vivre, après des années de conditionnements douloureux, un adulte peut retrouver le courage de l'enfant. Il le peut, sans doute, grâce à la présence en lui et autour de lui de cette inexplicable chaleur humaine, douce énergie qui peut tout faire basculer.

S'il lui semble tardivement que les jeux sont faits et mal faits, l'adulte peut toujours tendre l'oreille à son enfance, qui saura lui souffler un chemin de traverse pour ré-enchanter sa vie et renaître au monde. Ainsi cet adulte ne sera pas trop rapide à dénigrer la cause d'un enfant, voire d'un groupe d'exclus, qui souffrent dans l'ombre, et à briser leur dignité. Comme le dit le proverbe amérindien : « avant de juger une personne, marche trois jours dans ses mocassins », surtout lorsqu'il s'agit de soi-même.

---

18 GRACIAN Baltasar in *L'homme de cour*, œuvre de 1646, édition française, Gallimard, 2011.



## MAGNOLIA

Un interstice de lumière  
Fend la nuit épaisse  
L'ombre recule  
Et laisse place  
à l'éclat d'une larme  
Pluie  
Rosée  
Vie  
Reconnaissante  
Ruiselante  
Née  
Sur les parois tendres  
Où le lierre se renouvelle

Les nuances colorées  
Reviennent  
Avec la saison tiède  
Et imprègnent la rétine  
Fatiguée de blanc  
De froid

Heurtée par la beauté  
Du souvenir  
D'un Magnolia  
À peine éclos,  
Pénélope met un rose  
délicat  
Sur sa palette,  
Puis, se parfume

Sa passion :  
L'odeur  
De terre humide  
Après la pluie fraîche

Lavis de printemps  
Qui balaye  
La forge  
Où un chant  
Égrène  
Le lieu de l'aube :

« Tu vis en nous plus  
surement qu'en toi seul  
Là où tu es nous serons,  
tu nous ouvre le chemin »<sup>19</sup>

---

19 Brault Jacques in *Poèmes*, Editions du Noroît p. 70, Québec, Canada, 2000.

« L'inconnu attend à chaque détour, et les surprises nous prient d'improviser, quotidiennement. »

## 2. LES ATTITUDES NON INTENTIONNELLES

## 2.1. LES TONALITÉS AFFECTIVES

La vérité, comme la sculpture est le produit d'un langage, ainsi pour Barthes, la vérité comme la sculpture dit toujours autre chose qu'elle-même, elle est prise dans un contexte et ce contexte peut l'orienter, non intentionnellement.

Parler de démocratisation, par exemple, équivaut donc à faire référence à la capacité de penser ensemble rationnellement, en comprenant que les souffrances auxquelles une population est soumise n'est pas du registre du surnaturel mais résultat des choix politiques et économiques qui ont été effectués, de la corruption passée sous silence, du manque d'investissement en éducation et en santé qui auraient dû faciliter le développement de cette population, d'une massification brutale, qui réduit les victimes à un anonymat parfois effarant.

Toutefois il semble que l'approche phénoménologique, qui pense l'intention voire la non intention (lapsus ; actes manqués, paradoxes, émotions, affects) sous-jacente à un discours, en incluant une approche qui se sait affective et affectée paraît beaucoup plus adaptée au contexte des pays en voie de développement, qu'une approche qui se veut désinvestie de sentiment, mais qui dans ce vouloir même révèle son sentiment de supériorité. La froideur, l'indifférence, la distance, sont également des tonalités affectives comme l'a démontré Michel Henry. En ce sens le travail du philosophe tient du sculpteur. Le sculpteur laisse reposer la sculpture pour mieux la faire parler, de même il faut parfois se taire pour rencontrer l'autre, le comprendre. Yvon Taillandier en commentant son entrevue avec Giacometti en 1952, indique que Giacometti accordait beaucoup

d'importance à l'espace : « Ainsi de l'espace. Giacometti est, avec Henri Laurens, Archipenko et Hugh Weiss, un de ceux qui m'ont le plus aidé à prendre conscience des vides intermédiaires. »<sup>20</sup>

Comment l'autre m'affecte va non intentionnellement peser sur le sens que je donne à la vérité de son discours, ou à ce qui pour lui est la vérité. C'est mon mari qui évalue ? Mes beaux enfants ? Un passant, un inconnu ? Un prix Nobel ? De même l'environnement nous affecte. Sommes-nous au bord de la mer ? En salle de conférence ? Dans un couloir d'hôpital ? Dans un restaurant de Montréal ? Comprendre implique une capacité à se laisser affecter par l'autre, une capacité à le rencontrer. Une vérité dit toujours autre chose qu'elle-même : la découverte qu'elle empêche ou l'évolution qu'elle rend possible : vérité de la souffrance, vérité de la joie, vérité de la souffrance qui se transforme en joie : **attitudes non intentionnelles qui colorent le langage.**

Sur ce point Habermas écrit : « Il faut s'entendre sur les signes ; quel est le sens de la vérité ? » Quel désir la sous-tend ? Quel est le projet qui l'oriente ? Celui de plaire, de blesser, de dominer ou de comprendre ? Cette première interrogation faite dans son ouvrage sur « l'agir communicationnel » est reprise dans Vérité et Justification ; analysant le contextualisme qui étudie la distinction entre « la vérité » et « ce qui est tenu pour vrai » il se dit qu'il doit bien exister « un lien interne » entre vérité et justification. Toute vérité ne serait finalement que justification de nos projets et reflet non intentionnel de nos désirs secrets ? Dévaluation des uns et surévaluation des autres ? Pour résoudre le problème Habermas va finalement aboutir à l'existence de plusieurs sens donnés à la vérité en s'inspirant du modèle kantien ; vérité au sens téléologique issue d'une raison transcendantale ; indiquant le sens du discours, prescriptive dans le cas d'un savoir épistémologique ; démontrant les possibilités, ou normative, juste, permettant de légiférer dans le cadre d'un savoir pratique. **Le sens d'une vérité est étroitement relié pour Habermas de l'usage que l'on en fait, au contexte où elle se manifeste.**

---

20 GIACOMETTI, *ibidem* 40 p.12

Le sens de la vérité, sa dimension téléologique va donc dépendre de l'argumentation qui la sous-tend et de l'usage que l'on en fait. Dans un cadre démocratique, en effet va-t-elle servir à la perlaboration d'un monde commun au service de « *la création de conditions permettant d'engager des discussions pratiques et de rendre l'action morale exigible.* » ? Va-t-elle introduire « *une norme fondamentale de responsabilité commune obligeant tout acteur politique à agir, compte tenu de ce qui est exigible au regard des intérêts légitimes de chacun, de façon à favoriser l'institutionnalisation d'une pratique non violente fondée sur la morale rationnelle.* » ?<sup>21</sup>

Va-t-elle au contraire servir à nourrir les conflits ouverts ou souterrains, à semer la confusion et le trouble, à diviser les esprits, à meurtrir et à dominer et à reproduire l'ordre établi, justifications à l'appui ?

Car si la vérité était simplement fonction des arguments nous savons depuis les sophistes de l'Antiquité que les arguments bien arrangés comme, par exemple, lors du procès de Socrate, que les innocents peuvent devenir gibier de potence et les coupables, des victimes qu'il faut dédommager. Et la foule n'y verra rien. Songeons par exemple également à Giordano Bruno, Thomas de Campanelle, qui ont été conduits au bûcher pour avoir suivi les idées de Galilée. Vérité de la justification.

C'est pour cela que Michel Henry va plus loin en regardant, sens compris, téléologique, épistémologique ou pratique, comment cette vérité nous affectait elle, *quel serai l'usage que l'on en fait ?*

En effet le problème crucial posé par Habermas « Quel est le sens de la vérité »? Et plus loin, quel est l'usage que l'on en fait ? Semble intrinsèquement lié à la perception affective, la structure interne du sens, c'est-à-dire à la compréhension de l'aspect **non intentionnel** contenu, par exemple dans une évaluation et qui va orienter l'usage de son résultat. De plus cet usage aura un impact sur l'énergie humaine, en l'affaiblissant ou en la motivant.

---

21 HABERMAS, opus cit.

Ainsi en fonction de la façon dont elle va être perçue, la vérité peut favoriser le développement humain ou le rendre plus difficile.

Revenons à la raison transcendantale Kantienne. Pour l'auteur une vérité qui blesse ou paralyse, ne saurait être tout à fait la vérité. Si cela est vrai, alors cela doit être bon, juste et beau de surcroît. L'élément transcendantal Kantien s'attache à l'idée que « *l'objectivité se fonde en raison inévitablement* »<sup>22</sup>

Ainsi si la vérité de Galilée était juste, elle affectait négativement les thèses de Saint Thomas d'Aquin qui s'appuyait sur la physique d'Aristote à qui Galilée opposait la mobilité de la terre. Donc elle a d'abord eu des conséquences néfastes car bien que rationnelle et juste au sens Kantien, elle était perçue défavorablement. Le point de vue de l'église reflétant le point de vue du sacré celui-ci ne saurait être mis en cause. Il était alors plus simple d'excommunier Galilée, de mettre en place l'inquisition et de brûler les infidèles. Car désobéir à une loi réputée divine, « totémiste »<sup>23</sup>, devenue un dogme en lui opposant le point de vue rationnel était et reste, dans de le domaine du religieux, hélas, une marque d'infidélité. Ainsi bien que conscient de la nécessité rationnelle de désobéissance un peuple se soumet à des dogmes où a des croyances qui entretiennent l'obscurantisme et le pouvoir totémiste, arbitraire par peur des représailles et de l'exclusion. Plutôt que d'évoluer on s'accommode des interdits arbitraires, des tabous. On cède au fatalisme : c'est écrit ! L'apport de la révolution française, certes bourgeoise comme l'a montré Soboul, révolution aisément critiquable, a été tout de même de substituer le droit « divin » du monarque par le droit des humains, tous soumis aux mêmes lois, face au mystère d'une condition tennable.

---

22 HABERMAS, Idéalisation et Communication, opus cit p.97

23 FREUD, Sigmund in Totem et Tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs, impression 1951, mis en ligne par les classiques des Sciences Sociales-Canada.

Pour Leibniz la vérité doit produire « la plus grande quantité de bien possible »<sup>24</sup>.

Leibniz est beaucoup plus nuancé que Kant, il n'aspire pas à une vérité absolue, impérative, catégorique et immédiatement transcendantale, il nous voit comme imparfaits mais capables de donner une résolution au problème du mal, par exemple, qui soit la meilleure résolution possible pour les créatures raisonnables que nous sommes. Leibniz semble ainsi doté d'un certain optimisme face à des penseurs contemporains comme Habermas, pour qui la vérité est faiseuse de déception. En effet dans sa préface de *La Théodicée* Leibniz tente de nous démontrer que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles. Il n'écrit pas comme Huxley le meilleur des mondes, il ajoute l'adjectif *possible*. Leibniz était un excellent mathématicien et grand amateur de logique ; il dit donc que ce monde est le résultat d'un choix entre plusieurs possibilités et d'entre toutes les possibilités, nous pouvons choisir de vivre la meilleure d'entre elles grâce à la raison. Il démontre également que nos actes nous suivent et qu'il nous faut en assumer les conséquences. En cela il restitue à chacun la noblesse ou la lâcheté de ses réactions face à ce que le sort nous impose, force et vigueur ou abandon : quelle énergie devant quelle émotion ? Comment endosser une vérité est un choix qui revient à chacun de nous.

Bien entendu Leibniz a été vivement critiqué face aux questions comme la maladie, la violence, la guerre, le mal de façon générale, mais son point de vue mérite que l'on s'y attarde. En effet Leibniz ne justifie pas le mal en disant tout compte fait c'est un moindre mal. Il dit nous avons grâce à la raison, en théorie, la possibilité de trouver la meilleure réponse possible au problème du mal et que par conséquent, cette réponse nous appartient. Mais c'est à nous de faire face au mal, à ce qui non intentionnellement sévit et blesse en nous et hors de nous, d'en trouver la cause et de réfléchir aux issues possibles devant les problèmes posés. Il ne dit pas que la perfection

---

24 LEIBNIZ, Gottfried Wilhem. *Essai de Théodicée*, préface, Garnier Flammarion, FRANCE, 1969.

existe, il dit que la perfection est possible, dans les meilleures réponses trouvées par l'homme. Ainsi l'humain peut être reconnu en fonction de sa réponse au non intentionnel, sa réaction face à la tonalité des perceptions affectives contenues dans un discours qui a pour finalité la vérité de ce qui se présente à nous comme une information, en vérité.

Peindre la vérité, la sculpter, l'écrire, consiste donc à en faire autre chose qu'elle-même, en faire usage à partir de la création d'un monde commun où rencontrer l'autre, grâce au support qui concilie pensée et expérience : le langage – langage musical, pictural, écrit etc... L'art signifie grâce et au travers de la rencontre. Comme l'a vu Marcel Duchamp l'art et le lieu privilégié du non-intentionnel : dans son ouvrage *Le processus créatif* Duchamp définit comme « coefficient d'art » la différence entre ce que l'artiste projetait de réaliser et ce qu'il a réalisé : soit ce qui est inexprimé mais qui était projeté et ce qui est projeté « inintentionnellement ». Cet art à l'état brut doit être raffiné par le spectateur : « le spectateur établit le contact de l'œuvre avec le monde extérieur en déchiffrant et en interprétant ses qualifications profondes et par là ajoute sa contribution au processus créatif. »<sup>25</sup>

Guernica en 1936 marque un épisode violent de la guerre d'Espagne au pays Basque. Guernica est également en 1937 le titre d'un célèbre tableau de Pablo Picasso. Le tableau de Picasso, Guernica a pour objet de dénoncer et de faire réfléchir les personnes sur cet épisode très violent de bombardement et incendies au pays basque. Pour Michel Henry le peintre retourne à « la perception véritable » Cette perception donne congé au visible. La composition d'un tableau repose sur l'intériorité du peintre, « *La vie en elle-même invisible et qui ne peut cesser de l'être et qui demeure à jamais dans la nuit* »<sup>26</sup> et se construit à partir d'elle. L'évidence de cette affirmation cruciale se tiendra donc devant nous :

« Que la peinture est cette composition qui n'est pas tributaire du visible »<sup>27</sup>.

25 DUCHAMP, Marcel *Le processus créatif*, L'échoppe 1987 (Texas 1957)

26 HENRY, Michel, in voir l'invisible sur Kandinsky, p24.

27 HENRY, Michel in Voir l'invisible sur Kandisky p.31, PUF, FRANCE, 2005.

Comprendre ce qui est du registre du non intentionnel équivaut donc à comprendre ce qui dans un discours *n'est pas tributaire du visible*, le restituer par le langage, en essayant de situer la vérité formulée, à partir de l'usage que l'on en fait et l'énergie que l'on investit dans ce bon ou mauvais usage.

Cela nous ouvre sur un nouvel espace de la conscience ; la conscience du non intentionnel, une conscience qui s'efforce de « voir l'invisible » et de le traduire, conscience qui se sait affectée par la vérité ; sentiment aussi important que la vérité elle-même puisqu'elle va déterminer la marche à suivre : « Il y a dans le sentiment où il s'accomplit une certaine douceur. La douceur du sentiment est sa force tranquille, la venue silencieuse de ce qui vient en soi, est avec soi, s'éprouve. En tout ce qui vient, d'où qu'il vienne et où qu'il aille, quoi qu'il soit, est la venue de ce qui vient d'abord en soi, est la douceur de l'être qui vient à lui dans le sentiment. »<sup>28</sup>.

Une vérité réparatrice semble possible et là résiderai sa portée transcendale.

## 2.2. L'ENFER : UN HÉRITAGE NON INTENTIONNEL

Après une longue analyse de la relation entre les femmes et la philosophie j'ai rédigé Fausta, l'histoire d'une femme éperdument amoureuse du diable, qui lui n'est autre que le scientifique Giordano Bruno.

Ensemble ils se délivrent de l'enfer, de la forge grâce à la passion qui les transforme et transforme leurs oeuvres. Car c'est bien en enfer bien souvent que logent les femmes., peintes comme des diabesses qui vont entraîner les hommes à leur perte, dans la chute vertigineuse de l'abîme des passions.

Les nombreuses dérives dans le parcours de développement des femmes semblent bien souvent être du registre du non intentionnel, telle que l'association historique entre « l'intelligence, la beauté et le mal », ainsi que la culpabilité qui en découle : Ève et le Serpent, Lilith et le diable, la perfide Manon L'Escaut, etc.

---

28 HENRY, *ibidem* 23 p.594

Les nombreuses inadéquations entre les intentions et les actes conscients, révèlent la présence d'un désir inconscient et se manifestent par des attitudes non intentionnelles. On reconnaît la présence d'un désir inconscient, au travers de toutes les contradictions qui viennent sillonner, par exemple, un parcours de développement : malgré tous les ingrédients réunis pour réussir une carrière, on prend la fuite, dans le désir de confirmer un verdict parental ou social négatif : *Tu n'ès pas faite pour ça ! Tu n'ès pas peintre!*

Freud a suivi les attitudes non intentionnelles à la trace : lapsus, déni, actes manqués, résistances, refoulements, autant de contradictions qui nous remettent à des désirs inconscients en conflit avec les intentions et les actes conscients. Ainsi devant la réalité de la classe ou du travail, peut-on cumuler les retards, les absences, la fuite, les manifestations de peur ou de colère, alors que l'on est sensé « performer ».

Dans le cas des femmes, outre leur propre difficulté pour certaines à occuper leur place et à exercer leur autonomie, il y a celle qui veulent toute la place, où celles à qui l'on refuse la place, que l'on harcèle ou que l'on oublie. Consciemment on essaye, d'entrer dans le moule, inconsciemment on désire autre chose. Quoi ? Peut-être toucher ou devenir le sable de l'océan, se dissoudre dans le vivant et découvrir son unicité secrète avec l'eau profonde et bleue... Difficile à connaître, sans passer par le chemin philosophique car personnel, dialogique et dont la quête est le sens pour soi, en vérité.

Ces attitudes non intentionnelles, comme la peur, la jalousie ou la colère ou l'ambition, vont inspirer nos évaluations subjectives, telles que les dévaluations ou les surévaluations, qui manifestent les préférences et les rejets.

On juge, mais on juge mal, sans réfléchir, à partir du matériel non intentionnel, objet des désirs profonds. De la sorte on condamne, où l'on se condamne aux Enfers... On surévalue les uns, on dévalue les autres, on dévalue les femmes, on les accuse, on surévalue les hommes, on les divinise, ou (fait plus rare) l'inverse. L'histoire humaine est pavée de procès arbitraires, d'exécutions sommaires, où la loi, celle du tyran ou (fait plus rare également) celle d'une

femme tyrannique, est obéie aveuglément, et les raisonnements sont mus par la crainte des représailles et la peur de déplaire aux hommes faits dieux.

Ainsi les attitudes non intentionnelles, qui interagissent avec une intention et une volonté consciente, constituent une interaction conflictuelle, douloureuse entre la conscience et l'inconscient. Une interaction infernale, qui précipite les chutes, inspire les suicides ou les meurtres, spirale de pathologies diverses qui nous habitent et parfois nous emportent et nous détruisent. La honte en particulier est un sentiment profondément dévastateur.

Là où une évaluation sensée devrait avoir lieu qui permette à chacun de trouver le sens juste, arrive, devant un obstacle, un problème, un jugement qui dévalue : je n'arriverai jamais à le franchir, à le résoudre, ou qui survalue : il n'y a que moi, l'enfant roi, qui peut y arriver, ou il n'y a que la mère ou le père tyrannique qui peuvent y parvenir, où le maître ou la maîtresse tous puissants. Consciemment nous voulons nous développer, non intentionnellement tout va de travers. Ou consciemment nous voulons favoriser le développement de l'autre et nous aboutissons à un rapport de force : c'est mon chemin contre le tien. C'est par exemple mon chemin d'homme raisonnable contre tes débordements sensibles et féminins.

Or il est très difficile d'agir sur une interaction entre un désir inconscient et une intention et une action consciente, en revanche on peut agir sur les jugements portés dont le fondement semble incertain, non intentionnel. Ainsi sont nés face à la tyrannie, la déclaration des droits de l'homme, et doit-on ajouter, ceux de la femme. On peut agir indirectement, sur la peur, sur la colère, sur le mépris, sur la jalousie, sur une passion, en agissant sur les jugements qui les accueillent. En effet nous éprouvons tous des émotions négatives mais qu'allons-nous en faire ?

Ces jugements fondés sur des attitudes non intentionnelles, Paul Ricoeur les désigne en tant que « jugements prima-facie »<sup>29</sup>. Ces pré-jugements racontent notre histoire familiale et sociale et reflètent souvent les

---

29 RICOEUR, Paul in *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990 rééd.1997.

préférences et les haines et les hontes de nos parents et qui ont nourri notre enfance, sur le plan religieux, politique, social, humain... Et il est très difficile de s'en extraire car ces préférences et ces haines, ces hontes, vont imprégner nos désirs inconscients et se manifester de façon non intentionnelle. Comme exemple songeons aux guerres de religions, où se sont affrontés catholiques et protestants, où s'affrontent actuellement juifs et palestiniens, identités héritées à la naissance et les douloureux conflits passés avec elles. De ainsi, le fait d'être né homme ou femme, dans une société occidentale marquée par une longue période de patriarcat, va faire en sorte que les personnes concernées vont hériter d'une histoire très différente, de modèles sociaux distincts, et en ce qui concerne la formation philosophique, elle sera influencée par une très forte prédominance masculine. Comme nous l'avons vu les femmes n'accèdent à la formation philosophique qu'au siècle dernier et les séminaires leur ont longtemps été fermés. Elles ne peuvent souvent oser une parole philosophique, que dans la sphère laïque. Ainsi lors de mon premier jour à l'Éducation Nationale, j'ai été prévenue : « Mademoiselle, avec ce sourire-là vous n'irez nulle part »

## L'AURORE DANS LA PLAINE

« Dis-le sais –tu toi qui m'écoutes et me regardes  
Le sais-tu ce que je ne dis pas et je ne dirai jamais et c'est  
Là entre nous, comme un soir qui tombe et  
Nous obscurcit »<sup>30</sup>

Malgré la conscience dégrisée  
De ce matin là  
Pénélope croit pourtant encore  
« À la plaine promise »<sup>31</sup>

À une vérité différente

Au point  
Du jour

Un matin neuf  
Un matin vert d'eau  
Un matin heureux  
Un matin  
Liquide  
Vénitien

Lucide mais sans amertume  
Pénélope tente de désencombrer l'enfer

Pour retrouver  
Le ton de l'aurore

---

30 Jacques Brault in Poèmes, Ed. Du Noroît, Québec, 2000, p.28.

31 Idem, p.40.

Les diables ont chargé cet avenir  
d'un trop plein de rêves  
D'épouvantails  
D'un fatras de projets sophistiqués  
En oubliant de vivre la couleur et l'épaisseur  
L'amour fou  
De l'heure présente  
*Entre « ici et ici »<sup>32</sup>*

Peut-être les valeurs sont-elles trop

## INFERNALES

Si distantes et hermétiques  
Si absolues  
Que les hommes  
N'ont de cesse de les renvoyer  
Et de se perdre en eux-mêmes

Alléger les attentes  
Simplifier les couleurs  
comprendre les ambitions  
mettre en voix  
sans déroboade possible  
l'aurore au fil de l'eau

---

32 Dominique Bertrand :  
*En cette boue jeté, en proie à l'insatiable,  
D'un cri blanc fouette chair, du dedans,  
arcqueboutée d'offrande au long frisson.  
Ainsi tendu le temps corde vierge vibrante  
Entre ici et ici :*  
*l'instant du monde est beau  
quand soudain se délie  
la ferveur.*  
- Dominique Bertrand - 23/01/13 - Facebook.

Poser ou défaire les gestes nus  
afficher les couleurs vraies  
ou garder  
si lourds et précieux,  
les secrets difficiles  
mais prononcer  
de façon entière et irréversible

## L'AURORE DANS LA PLAINE

Demeurer de cette voix  
en un accord infini  
toujours proche

Même au prix du silence  
de la solitude  
de l'infamie

Du rejet  
même au prix de la damnation  
sous les feux aveuglants des Enfers

Elle ne pouvait se résigner à mourir :  
*« La mort était trop douce pour apaiser la justice  
De ma propre conscience, je trouvais un plaisir secret mais  
Horrible à venger sur moi-même en me  
condamnant à vivre (...) »*<sup>33</sup>



## OUI

La voix tenace  
cassée  
usée  
De Pénélope,  
appauvrie  
Par tant de cruauté humaine

Lui répètera  
Lui chantera  
Lui balbutiera  
Lui livrera

L'AURORE SUR UNE PLAINE  
LIBRE.

« Au bout de cette branche, le printemps fleurissait. »

### 3. LA CONSCIENCE DU NON INTENTIONNEL

« Ce qui jaillit  
Des mains d'un homme  
Guidé par son inspiration  
Vers l'accomplissement d'utilités  
Qui le dépassent est comme,  
L'Eros de Socrate, un démon,  
« Une chose » entre les Dieux  
Et l'Homme. »

Rainer Maria Rilke in Rodin Ed. Autour de Rilke, France 1999.

#### 3.1. LA MÉTHODE PHÉNOMÉNOLOGIQUE

Edmund Husserl dans son ouvrage *Idées directrices pour une phénoménologie*<sup>34</sup>, en analysant le clivage entre les faits et les essences, entre les faits et ce qui doit être, dans l'idéal, analyse la préférence scientifique pour l'empirisme.

Cette priorité empirique allant jusqu'au scepticisme lors de l'analyse des faits au détriment cependant de l'étude des soubassements des faits, leur intentionnalité, leur sens, leur valeur et ajoutera-t-on leur non intentionnalité, leur manque de sens, leur violence ou leur douceur, la souffrance ou la joie qui les accompagne. Husserl en guise de genèse des faits propose d'analyser exhaustivement, quelles sont les valeurs qui les orientent en employant une phénoménologie descriptive « *indépendante des disciplines scientifiques* »<sup>35</sup> :

---

34 HUSSERL, Edmund in *Idées directrices pour une phénoménologie*, Gallimard, FRANCE, 1950

35 HUSSERL, *ibidem* 56 p. 195

« Ce n'est pas le fait comme tel, mais le fait en tant qu'il donne naissance à des valeurs possibles et réelles, étagées selon un ordre croissant à l'infini qui nous contraint à poser le problème du fondement. »<sup>36</sup>

Le fondement de l'action est donné pour Husserl, par ce qu'il désigne en tant que « noèse » (dérivé du grec nous; esprit), « *un noyau de sens authentique* » qui permet de comprendre « *les configurations immanentes de la conscience* ». <sup>37</sup> Le cogito pour Husserl est compris comme un acte de discours qui signifie et qui est porteur d'une dimension métaphysique obéissant à ses soubassements. Les soubassements du Cogito semblent la condition de possibilité de ce que je désigne comme « vérité réparatrice » : je pense donc je suis, je comprends et suis affecté, donc : « je prends soin de » et je transcende une situation apparemment bloquée.

Il est important de noter que Husserl inclut dans le cogito, les sensations également, l'appréhension de sens inclut pour Husserl comme pour Michel Henry le pensé et le ressenti. Bien souvent c'est l'injustice éprouvée qui nous conduit à repenser ensemble et définir ce qui se présente comme juste et bon, ce qui semble injuste et qui demande à être relu.

La pensée a bien donc, de la sorte, une propriété réparatrice, plastique et c'est cet aspect *réparateur* qui va permettre à la conscience de l'inconscient d'avoir lieu dans la sérénité et le dialogue.

L'approche phénoménologique va s'efforcer de comprendre le sens qui sous-tend une mutation humaine et le contexte plastique qui l'autorise ; son intentionnalité ou sa non intentionnalité, son noyau caché de signification qu'il faut décrypter, à la manière de l'analyse Lacanienne.

**Quels sont les soubassements normatifs qui sous-tendent l'acte de discours ou l'absence de soubassements normatifs, de lien de fondation avec une demande de sens originel ?**

---

36 HUSSERL, ibidem 56, p.192

37 HUSSERL ibidem 56 p.196

L'axiologie, l'étude qui interroge le sens des valeurs humaines qui oriente un texte, constitue la possibilité de tisser ce lien de fondation ; ce lien de fondation qui autorise la transcendance, un axe de sens entre le texte et le contexte et la dimension praxéologique d'une recherche. En l'absence de fondement axiologique le texte peut se perdre dans l'utilitarisme. Le lien de fondation se compose d'un sens attelé aux valeurs démocratiques, qui vise selon Paul Ricoeur « *la vie bonne avec et pour les autres dans des institutions justes.* »<sup>38</sup>

Si le discours scientifique et philosophique semble neutralisant c'est afin d'éviter les conditionnements abusifs et les dérives autoritaires. Toutefois le neutre en philosophie est une médiation temporaire, un sursis qui va autoriser la possibilité à la recherche axiologique d'avoir lieu et permettre un positionnement impliqué des personnes dans la vie démocratique.

La recherche phénoménologique qui prend appui sur la méthode philosophique, va tenter de comprendre au mieux la position du sujet dans le discours : cette position est ce qui va déterminer et révéler les soubassements du texte : le sens de la relation du texte avec contexte. Lui permettra-t-il d'évoluer ? On peut apprendre à écrire de plusieurs manières, et cette manière peut être mécanique, organique, conditionnée ou libre... Pourquoi on apprend à écrire ? Quel est le sens de l'écriture ? Entrer en relation ? Reproduire un texte ? Mieux se connaître ? Développer son imaginaire ? Copier et retenir des informations ? Se relier aux autres ? Réparer une offense ? Accéder à la liberté, à la beauté ? Nouer un certain lien avec l'autre, à l'autre de soi ?

Afin de confirmer la stature transcendante du travail de Husserl, celui-ci utilise la terminologie « *ontologie régionale* », pour élucider le sens d'un acte de discours ; sa capacité de transposition humaine : de transformation du contexte grâce au nouveau sens du texte : de dépassement du vécu par ce qui reste à vivre. Or ainsi vécu le sens de l'acte discours qui transcende le passé et instaure l'avenir aura un impact émotionnel et énergétique favorable dans la constitution de l'humain, dans sa totalité : humain imprégné de curiosité de joie et d'élan avec et pour la vie.

---

38 RICOEUR, opus cit.

La méthode de clarification phénoménologique veut « *préciser le sens et la valeur* »<sup>39</sup> des faits et des discours lus comme des faits. L'affirmation : « je pense donc je suis », pour Husserl est un fait. A cette fin, la phénoménologie pour Husserl est comprise comme une philosophie première.

Husserl va opposer de la sorte une conscience intuitive à une conscience non intuitive, la conscience claire par rapport à une science obscure, en ambitionnant de réaliser une « mathématique des essences, une géométrie du vécu »<sup>40</sup>. Il va tenter de donner une lecture rationnelle du ressenti et du pensé. Si J'ai peur, si je suis amoureux, ou si je ne le suis plus, cela a une cause, une intention sous-jacente, voulue ou fortuite, cela est compréhensible et la recherche des causes, des intentions véridiques qui orientent les faits, va faire l'objet d'une analyse phénoménologique.

Les faits cognitifs et affectifs constituent pour le philosophe un système défini d'axiomes : *le vrai étant la conséquence formelle des axiomes et le faux la conséquence contraire formelle des axiomes*.<sup>41</sup> *Les faits sont les « essences du vécu »*, des objets concrets qui peuvent être saisis de façon exacte. Avons-nous changé ? Oui ou non ? Et dans quel sens, davantage distant, mécanique, davantage compétitif ? D'avantage coopératif ? Sommes-nous plus proches des souris de laboratoire, des ordinateurs, de l'inhumain ou de l'humain ? Les pianistes vont-ils survivre ou la musique techno, l'ordinateur va balayer la mélodie pour laisser place au rythme martelant d'un cœur digital ? Deux pianos se font face : un Strauss en bois laqué aux touches de nacre, et un clavier digital ou les touches du piano digital s'agitent seules. Comment concilier mécanique et composition ? Que faire de tant de progrès technologique ? Comment sauver un piano des flammes ?

Il va nous falloir étudier et affronter les degrés authentiques ou inauthentiques de nos mutations humaines : restituer le lien de fondation, le sens transcendant qui peut articuler un texte et un contexte. Ce qui fait

---

39 HUSSERL *ibidem* p.211

40 HUSSERL, *ibidem* p.230

41 HUSSERL, *ibidem* 56 p.232

du sens en philosophie demeure ce qui est réparateur. La réflexion sur le sens est une « propriété fondamentale du système du vécu ». <sup>42</sup>

La réflexion axiologique, avec pourtant une portée de dépassement car elle s'appuie sur les fondements immanents et nébuleux, non intentionnels, qui rendent possible la transcendance : la réflexion entre les faits et les normes, étant l'objet de la recherche philosophique.

### 3.2. LA CONSCIENCE DE L'INCONSCIENT

Le non intentionnel nous introduit dans la sphère de l'inconscient et dans celle de la conscience de cette inconscience. Elle pourra rendre possible nos mutations sentées puisqu'elle nous permet de nous évaluer ou de réévaluer nos attitudes non intentionnelles à la lumière d'une pensée réparatrice, éclairée par la douceur de la compréhension humaine.

La haine, la répulsion, la passion attentive ou obsessionnelle, la jalousie et le ressentiment qui l'accompagnent, l'inspiration absente, le mépris, la froideur ou l'indifférence sont des tonalités affectives non intentionnelles que l'on souffre et qui nous travaillent au corps sans que notre intention et notre volonté conscientes y soient immédiatement pour quelque chose. Toutefois on peut grâce à une analyse patiente des causes de nos attitudes non intentionnelles, les conscientiser et nous modifier, adopter une attitude sentée à la fois ouverte et « inspirée » : muter !

Combien de bombes atomiques ou autres et d'armes digitales ou chimiques conçues science et droit et l'appui sont nées d'une répulsion ou d'une colère non intentionnelles ?

Inconscientes, impromptues, il y a des passions et des haines ou des indifférences qui naissent sans que l'on ne prenne garde, ou qui sont refoulées dans notre esprit à nos dépens.

Il est important de trouver une manière de vivre et de composer avec notre agressivité sans nous laisser emporter ou enliser par elle. Il est

---

42 HUSSERL *ibidem* p.246

essentiel de ne pas utiliser l'aversion non intentionnelle pour justifier les guerres intentionnelles, science et technologie à l'appui.

Nos guerres sont une défaite de la raison. Nos conflits émotionnels ont une histoire, une cause précise qui bien souvent réside dans la mémoire, comme l'a démontré la psychanalyse. La relation à nos parents va bien souvent déterminer la relation que nous avons à l'autorité et aux autres. Il peut se tisser un lien de dépendance affective, qui nous piège et nous empêche d'avancer. Que serions-nous sans eux ? Toutefois oser sa place, la pensée autonome, adulte, exige de se défaire du piège de la dépendance affective, de faire le deuil de cette approbation parfois si importante surtout lorsqu'elle est remplie de préjugés, pour aller vers le processus d'auto-évaluation et trouver dans sa conscience la force d'avancer seul et de s'estimer même lorsque l'estime des autres nous est retirée, au cours d'un processus de développement, d'essor humain sensé. Autrement nous restons prisonniers d'un héritage non intentionnel infernal, celui des préférences et des aversions de nos parents voire de nos ancêtres, qui nous conditionnent à aimer les uns et haïr les autres, à nous aimer ou à nous haïr, souvent otages des évaluations biaisées mais chargées d'affects sur nous-mêmes et qui nous privent de la liberté de penser et de coopérer avec d'autres : soit parce que nous ne nous en sentons pas capables, soit parce que très marqués par une formation compétitive, le partage et l'entraide constitue une menace ou une défaite.

Il faut donc mettre en place une tentative de compréhension, affective et affectée des phénomènes non intentionnels : des tonalités affectives chaudes et froides, qui viennent faire basculer une trajectoire de la personne ou de la société et altérer son sens interne : la patience et le repos de la philosophie.

Le monde humain destitué de subjectivité serait monochrome ; les tonalités affectives donnent du relief à l'existence. Il y a comme l'a vu Aristote une juste indignation, une colère raisonnable. Il y a des saines fatigues, des passions salvatrices et humaines, des amours sages et fidèles, bref, il ne s'agit

pas ici de vilipender la subjectivité d'un coup de fouet où de tenter de percer toute l'ombre de ce qui semble désobéir aux règles logiques, mais qui bien souvent les sous-tendent et les rendent plausibles. En effet dans la possibilité de la transcendance par la raison de sa colère et de sa tristesse, car on en comprend les causes et l'on se transforme, l'on mute, tout en restant fidèle à son identité humaine qui s'établit sur le choix des valeurs, il y a bien là, une force, une belle énergie : une résilience. De fait, dans la crise et la douleur bien souvent, grâce à l'effort de la pensée in vivo, nos toiles évoluent.

Ce qui est demandé aux philosophes est un exercice d'une difficulté exceptionnelle, la conscience de l'inconscient nous demande d'être, dans un premier temps, tolérant envers l'intolérance pour essayer de comprendre les origines du mal, ses racines profondes et de résoudre les problèmes qu'il pose rationnellement, afin de rendre possible une mutation humaine sensée : évoluer de concert et grâce au dialogue sur et avec nos passions.

Si certains chercheurs scientifiques refusent de se battre, il faut cependant leur apprendre à se défendre, comme les éléphants qui se défendent avec de l'ivoire ou les sages qui apprennent lentement à parer les coups et tenir leur épée bien droite entre la vie et la mort : il existe une direction, il existe un sens réparateur des offenses à la destinée humaine : la patience de l'azur indiquée par Hubert Reeves, la patience de l'évolution qui peut se tisser démocratiquement et ensemble, grâce au dialogue, chemin faisant.

Pourquoi obéir à des lois qui n'ont d'autre sens que de maintenir les bourreaux au pouvoir, reproduire les inégalités et entretenir des sociétés totalitaires et arbitraires, comme les monarchies absolues ou les empires financiers totalisateurs et uniformisateurs de nos contemporains ? Jusqu'à quel point la société contemporaine sera-t-elle réellement démocratique ? Il faut oser la démocratie et ses risques...

Au lieu de prendre en exemple toujours quelques héros solitaires, songeons aux foules qui ont obéi aveuglément aux dictatures de droite comme de gauche et ont accepté leur arsenal d'horreur. Pourquoi ? Portées

par un héritage non intentionnel de ressentiment et de haine, elles n'ont pas eu le loisir de réfléchir et de réfléchir ensemble en situation, munies de valeurs telles que le respect des droits et des devoirs et la dignité de chacun. Mais elles peuvent réparer.

L'inconscient collectif débridé, l'idolâtrie, le totémisme a guidé les comportements dans leurs manifestations non intentionnelles : la peur des représailles, la soumission insensée à une autorité injuste à cause des exigences posées par le besoin de survie la haine et le ressentiment devant la liberté de l'autre, l'envie, la soif de pouvoir, le besoin de dominer, la peur de décevoir, le besoin de séduire, tout cela a ses racines dans la formation de l'enfant, le manque de réponse rationnelle à sa demande de sens qui constituerai une véritable preuve d'amour.

Des couleurs fragiles, des tonalités humaines. Et bien souvent inconscientes. Combien de fois n'avons-nous pas entendu après une manifestation de colère : « excuse-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris ! ».

Le philosophe n'est pas juge : il pense le sens interne avant de le soumettre à une grille d'évaluation. Et sans doute là réside sa solitude et la souffrance de ce métier, C'est un métier lucide et qui implique de vivre de nombreux deuils dans une même vie pour aller vers les autres sans préjugés, car il est conscient qu'une raison à la fois aimante et détachée du résultat, résoudra bien des problèmes.

Alors qu'il serait tellement plus simple d'être moral, bon ou mauvais, coupable ou innocent, il nous faut tenter de l'exercice de l'éthique appliquée, sur un terrain neutre.

Le philosophe tente de trouver le sens de la morale, par-delà le bien et le mal. Il lui faut toutefois des conditions de possibilité de sécurité physique et psychologique pour tenter d'exercer le métier de sage. L'homme et la femme ne sont pas naturellement bons ni naturellement libres. Ils le sont possiblement. Ils peuvent l'être, mais cela va leur demander bien des efforts, afin de réussir l'apprentissage du sursis et de la rationalité éclairée, commune et apaisée.

Se pencher sur le sens des génocides, sur les déviances des bourreaux, écouter les nombreuses justifications irrationnelles et essayer patiemment de trouver une issue heureuse qui mette fin aux spirales de la violence, voilà très concrètement le défi de ces études sur la conscience de l'inconscient. Refuser de sentir ou sentir pour l'autre, nous a conduit à une impasse : celle de refouler les sentiments, ne pas écouter ce que l'autre nous dit, feindre que l'on ne ressent pas ou feindre qu'il ne ressent pas, sentiment qui peut resurgir dans l'avenir d'autant plus fort et plus incontrôlé. Alors que les émotions ont une cause, elles peuvent se transformer si on résout rationnellement le problème ou l'offense qui les a déclenchés.

En effet tenter d'expliquer le sentiment en refusant son historicité et sa contingence, sa dimension locale, relative, unique nous a conduit à une deuxième impasse : celle des justifications non fondées ou fondées sur un malaise qui se présente sous la forme d'une illusion, d'un mythe, de la révérence vide aux totems de la peur.

Ces vérités que rien sinon les ressentiments ne semblent fonder, sont-elles encore des vérités ? Ces vérités qui dissimulent les désirs de compétition des uns et des autres pour séduire une autorité illégitime, fondée sur la crainte, le charisme ou la démagogie, sont-elles toujours des vérités ? Et toutes ces vérités biaisées, des condamnations et des omissions émises par les tribunaux populaires par des pouvoirs arbitraires, presse à l'appui, preuves et procès à l'appui aussi, comment les revoir ? Comment réparer les dommages d'une subjectivité qui se pose en s'opposant ?

Ce qui nous est difficile mais qui constitue une solution à nos difficultés, c'est d'encourager la transformation des sentiments des uns et des autres, en ayant en vue la présence des lois qui nous permettent comme le propose Barthes de vivre et faire ensemble. Tenter de trouver en groupe et en raison la meilleure issue possible en faisant, courageusement face à l'inconscience de notre subjectivité, son aspect fortuit qui se révèle non intentionnellement. Sortir de la haine, s'extraire du ressentiment, de la peur. Muter vers le sens humain et partagé, vers la concorde même

ombrée, vers la douceur du poème échangé, qui luit tenace, dans la nuit des nuits.

Si les besoins et les transformations animales sont explicables par les sciences du comportement comme l'éthologie, la demande de sens elle, résulte de notre humanité, c'est une demande culturelle transmissible et recevable, fondée sur une nécessité intérieure inviolable. Il s'en dégage une énergie, une vigueur et une joie, difficile à quantifier mais facile à éprouver lors d'un apprentissage ou d'une rémission.

Comme Lacan l'a démontré, cet échange sensé n'est possible que parce que la demande de sens est relative à l'imaginaire et au langage. Il y a là, c'est vrai, un silence sur notre condition humaine. Un bon salaire en guise de sens semble suffire à la majorité d'entre nous. Toutefois, Charles Hadji nous enseignait en classe de philosophie ; « notre nature c'est notre culture. » Et le salaire ne suffit pas. Cette culture qui conduit le philosophe en enfer, car on lui apprend qu'un homme n'a pas de prix, et qu'une vie insensée ne sera jamais la vraie vie, la bonne vie... *La vie bonne avec et pour les autres dans des institutions justes* comme insiste Paul Ricoeur.

Il faut se méfier quand la raison... veut avoir raison. Coûte que coûte. Les différentes logiques s'affrontent parfois avec violence pour pouvoir l'emporter. La recherche scientifique, technologique et philosophique se transforme en véritable champ de bataille : plusieurs rings de boxe actuellement ! Avec la contribution des nouvelles logiques, logique fuzzy, tiers inclus, abduction Peirciennes, logique para complète, para consistante et autres, les logiciens tentent de cerner les phénomènes humains qui s'inscrivent dans la complexité, et de décrire par des lois dialectiques et ternaires les comportements des uns et des autres, avec une ambition métaphysique renouvelée.

Toutefois cette *transposition métaphysique* peut s'avérer très problématique, car elle laisse de côté la question des choix du sujet et des déterminismes intentionnels et non intentionnels, auxquels chacun est soumis. Comme si nous pouvions avoir une « mathématique des

sentiments, une loi de l'être, applicable à toute l'humanité en gommant la singularité de l'histoire vécue de chacun. En guise de loi de l'être Hegel a mis en évidence la dialectique du maître et de l'esclave, une logique efficace mais qui place toujours en échec le concept de liberté.

Or tout le problème du philosophe est qu'il lui faut penser en situation, en prenant en compte la singularité de chaque problématique posée par des personnes qui s'inscrivent à chaque fois dans un contexte nouveau et contingent avec des équations à plusieurs inconnues, dans un contexte complexe. Les nouvelles logiques peuvent l'aider à distinguer le sens d'un problème avec davantage d'acuité mais une attitude n'est pas un pont ; elle émerge de façon impromptue et peut d'ailleurs être l'erreur de calcul qui fera non intentionnellement le pont s'écrouler.

La logique du tiers inclus, appliquée à la philosophie, vise à inclure qui ou quoi et pourquoi faire ?

L'exercice de la conscience de l'inconscient est un exercice artisanal qui consiste à chaque fois en l'art de démêler ce qui est de l'ordre de la vérité rationnelle, démontrable, de la logique et ce qui est du registre de l'affection et peut orienter une démonstration.

Il s'agit de s'efforcer de penser ce que l'on ne voit pas, mais qui peut produire tout de même des effets pervers ; destructeurs ou autodestructeurs ou bien un effet de sens : un signe de notre délivrance du joug des conflits entre conscience et inconscience.



## DEAD LINE : VENISE

« Malheureusement les maux dont la cure  
Est la plus difficile sont ceux qui affectent l'âme »<sup>43</sup>

Et si le mot beauté latin  
Avait son origine dans le mot guerre

Bello

Viel adage

il faut souffrir pour être belle

Et si Pénélope glissait de l'autre côté du miroir  
à l'envers du tableau

quels combats et quelles grâces

l'attendent sur le

chemin du beau

« Veni, vidi »

Pénélope semble avoir perdu la partie

Vouée aux départs

Vouée aux enfers depuis toujours

Un corps chute mollement

Un champ de bataille

Enneigé et désert

Au loin

Un point extérieur au décor

un projecteur peut être

Un faisceau de lumière balaye le corps de Pénélope  
et éclaire un magnifique voilier

Il se profile dans la brume

Son drapeau est noir.

*La nave va*<sup>44</sup>.

---

43 Godwin in Saint Léon, p 98, Otrante, France, 2017.

44 LA NAVE VA film de F. Fellini

Fellini a oublié d'éteindre en partant  
Une ombre s'approche  
pose la damnée dans le navire  
Le capitaine navigue à vue dans le brouillard  
avec l'accidentée

Cause de la chute  
Elle refusait de se battre  
Elle haïssait l'esthétique militaire  
Elle respirait une beauté sans non

Au parfum de terre mouillée  
Une beauté  
étourdissante  
Débarrassée  
Des étendards  
des symboles  
des idéologies  
des étiquettes

Elle ne s'identifiait à rien  
ni à personne  
elle en est tombée  
Maudite  
Chassée  
Épuisée

Renée d'une larme  
Que la vie a pleuré  
elle se relève  
elle bouge  
elle parle  
elle écrit  
elle cite même

Et accepte le combat  
Enfin,  
Comme lui :  
ELLE EST REVENUE DE TOUT<sup>45</sup>

Son navire silencieux semble un navire fantôme,  
le capitaine un personnage venu de si loin pour elle  
Un diable peut-être ou un ermite  
Deux fantômes  
Elle respire dans une forge  
écrit des tombeaux  
Pénélope flotte  
Son enfer est liquide

Elle danse la danse des morts  
elle apprend avec eux  
un arc en ciel les mène jusqu'à sa porte  
Un magicien les habille  
en mauve  
en gris  
en orange ou en noir  
Le rouge est un signe de vie  
elle s'en méfie  
Son cœur dégrisé  
Ose tout juste scander  
Un rythme discret  
Partir  
Elle s'y refuse  
Jamais sans lui  
son insoumission reste sa signature  
Jusque dans l'exil

---

45 « nous sommes revenus de tout » expression de Mario Cyr in *Dans les soirs parfaits*, Ed. Ecrits des forges, Canada, 2017.

Jusque dans les enfers  
Elle sait le Graal auprès des damnés  
Elle sait les labyrinthes de son époque  
Ses bobines de fil sont multicolores  
Les trésors d'Ariane  
le minotaure dort à ses pieds  
apprivoisé  
Fatigué d'avoir toujours le mauvais rôle  
Ailleurs ils sont une légende  
prisonniers de la linéarité de leur histoire  
Ici  
ils se retrouvent enfin  
apaisés  
délaissés  
Elle berce les personnages dans ses bras  
Ils sont devenus passe muraille  
les livres les portent d'un lieu à l'autre  
Des hommes  
Des femmes  
Des enfants

Son peuple de papier a posé les lances  
Et porte l'arme à gauche  
Il est insaisissable.  
Son pas est léger  
Son rire lumineux.  
Il n'a pas de trait défini  
Mais elle les reconnaît toujours  
Dans toutes les langues:  
C'est un peuple à venir  
Qui hante la mer  
Qui peuple la forge  
Qui survit dans les vieux grimoires

Qui respire en enfer  
Un peuple qui va renaître  
ANIMA MUNDI

Le capitaine sait qu'il faudra pourtant  
Qu'elle revienne sur terre  
et se relève de sa chute  
l'échelle est tendue  
Vers la réalité opaque  
Au bout de la nuit des nuits

il lui assure  
Qu'elle ne sera plus jamais seule  
et que le peuple de papier la portera  
tendrement,  
dans ses bras  
vers l'autre rive  
vers Ulysse  
à hauteur d'eau et de ciel.

Il navigueront sans heurts  
avec prudence  
il a appris à se méfier  
Du cap des tempêtes

Un Graal contre leur coeur  
Ils glisseront sur l'océan  
imperceptibles  
vers  
La Sérénissime

*Chair et cendre au même moment*<sup>46</sup>

---

46 Ducos du Hauron Danse Macabre, Memento mori, p.152, anthologie établie par Florian Balduc, France, 2016.

« Comme un canal se creuse un chemin... »

## 4. LES SUPPORTS DE LA PERLABORERATION

La *perlaboration* du savoir est un processus qui se joue au milieu des affects, et la tonalité affective des sentiments interfère de façon non intentionnelle dans le sens de la construction de ce savoir et dans la libre circulation des informations ainsi que dans la composition ouverte d'une recherche collective.

De l'expression contingente des attitudes non intentionnelles, à la conscience de ces attitudes et au choix de l'attitude éthique en situation, il y a le passage par la recherche en phénoménologie : une transposition humaine possible car elle constitue **un dépassement qui implique de transcender un contexte problématique grâce à un texte conciliateur**. Mais cela ne va pas se faire sans efforts ni par enchantement.

Ce passage, qui implique un difficile travail logique avec les affects, remet en question le présupposé de l'existence d'une loi de l'être à priori qui se révélerait à posteriori fatalement et chez toutes les personnes. Nous avons des capacités mais elles peuvent échouer. Nous comprendre est un exercice ardu et difficile, chaque fois à recommencer.

En effet ce travail phénoménologique demande une articulation contextualisée du texte au contexte, qui va permettre la vérification de la pertinence de la recherche, son évolution, sa réfutation ou son acceptation : en étudiant la pertinence de l'interaction entre la théorie et la pratique à travers l'analyse des résultats.

En ce sens si la phénoménologie se présente comme une science de l'être alors cette science va faire basculer les paradigmes de certitude et de fondement à priori du sens du discours pour une vision qui s'établit en situation, dans un contexte Heisenbergien d'incertitude et un sens

Einsteinien, qui n'est pas donné d'avance et pose combien est relative la relation de chacun au tout.

En effet Husserl, dans son ouvrage *Idées directrices pour une phénoménologie* souligne que c'est dans « ces connexions » entre théorie et pratique, que se constitue à titre de corrélat intentionnel un monde qui présente un certain ordre au point de vue morphologique.

Actuellement le phénoménologue est pourtant celui qui va travailler les connexions, les articulations entre les champs scientifique, politique, économique, philosophique, théologique, ce dernier compris dans le sens téléologique, c'est à dire qui nous indique le *telos*, la finalité de l'action, sa valeur.

Il y a donc une série d'interfaces entre les différents champs disciplinaires, et ces séries d'interfaces constituent l'objet d'étude de la phénoménologie.

Ainsi parler de la conscience de l'inconscient équivaut à démêler ce qui dans une recherche individuelle et collective et dans la publication de ces résultats est du registre des affects ou du registre de la pensée, en analysant ce qui a lieu en situation, plutôt que d'invoquer une « mathématique des sentiments ou une « loi de l'être » contenue en nous à priori qui se révélerait à posteriori. Car la bonté se perd ou s'entretient, la douceur est possible mais elle n'est pas garantie, de la vérité peut Advenir (à-deux-venir) un sens réparateur. Tout cela implique de démêler les émotions qui portent ou réfutent un discours, les énergies qui se choquent ou se déploient faciles, la raison qui légitime ou méprise la bonté humaine, bref entre sentir, agir, penser il y a un monde à décoder et mieux comprendre à chaque fois de façon locale et historique.

Cela va donc ouvrir une nouvelle perspective dans le contexte des travaux en philosophie, car si une présence transcendante existe et s'exprime en nous par un acte de dépassement de nos limites anciennes et qui se concrétise par une mutation, ce dialogue se construit et se dévoile chemin faisant sous le mode de la transposition, de l'écart, de la différence et le texte n'est pas immuable, éternel et prévisible à l'avance. Les seules fatalités

à laquelle les humains sont soumis semblent être l'ignorance et le manque d'amour, **la nécessité de transmission culturelle comme preuve d'amour** peut permettre le développement heureux de nos personnes: nos mutations humaines sensées, orientées vers la beauté, la douceur et le partage.

Ainsi ce qui est du registre de l'inconscient et donc des variations infinies permet l'élaboration ou l'émergence dans le champ philosophique de sens nouveaux, réparateurs et des mutations humaines qui sont autant de délivrances émotionnelles et de capacitations énergétiques.

Cette vérité réparatrice permet de *perlaborer* les énoncés anciens finis dits éternels, ou les logiques et les affects se conjugaient pour perpétuer des pratiques néfastes, autoritaires et castratrices, dans le domaine de la recherche, tel que le procès et la condamnation de Galilée et tant d'autres pour perpétuer la circulation de recherches fausses mais utiles ; telle que la platitude de la terre.

Ce qui semble éternel et immuable en philosophie n'est pas la vérité elle-même, mais la mise en question du sens de cette vérité et la confrontation rationnelle et affective entre le texte et le contexte ou l'énergie se déploie ou s'épuise : objet de savoir en mains.

Comment songer ensemble à une vérité réparatrice ? Une vérité qui soigne, protège et encourage l'évolution de l'humain dans un contexte individuel et collectif ? Une vérité réparatrice, parce qu'elle transcende le contexte, pense le sens des inclusions et la manière la plus juste d'articuler un texte à son contexte ? Une vérité affective et affectée, qui autorise les mutations humaines sensées ? (Une vérité réparatrice qui évite l'hypocrisie et les négociations sordides lors de la publication des résultats ? **Faut-il proposer une psychanalyse de la métaphysique** en théologie, en politique, en économie et en philosophie ?) Une vérité qui dynamise, mobilise et permet une évolution humaine.

En effet la difficulté de la reprise des travaux philosophiques dans le contexte transdisciplinaire contemporain consiste dans la proposition de la possibilité d'une transcendance, mais qui soit une transcendance

qui émerge du *dedans*, immanente, dans un contexte situé, contingent et qui n'est pas prévisible à l'avance. La possibilité d'une transcendance incertaine mais possible, provenant de l'intérieur de l'humain et manifeste dans ses écarts : la transcendance comme immanence, verbe de notre affectivité, cette « *révélation cachée* ». La phénoménologie désigne cette révélation cachée en tant que l'essence immanente de l'être : « *l'être du sentiment réside d'abord et seulement et ne peut être trouvé que dans cette unité intérieure originelle, dans la structure de l'immanence comme telle.* »<sup>47</sup>

Aujourd'hui bien souvent la foi est lue par la psychiatrie comme une tendance schizoïde de la personne humaine. Car la transcendance traditionnellement émerge du dehors, en tant que transcendance. Or les travaux de Michel Henry démontrent que c'est son immanence, sa vie intérieure et plus loin son affectivité qui va permettre à l'humain de se dépasser, de transcender sa condition, de se révéler à lui-même autre qu'une mécanique hypercomplexe. C'est en soi et non hors de soi que se trouve la possibilité de se dépasser, d'apprendre, de créer, de faire du sens : de comprendre et de mieux se comprendre, à partir de l'affectivité éprouvée et de l'énergie vécue. « *La découverte de l'essence absolue, consiste dans cet état caché qui est le sien et se trouve constitué par lui. Voilà pourquoi, parce que l'être caché de l'essence, non son aperception dans la lumière, constitue comme tel, dans sa nuit, dans la nuit essentielle de l'essence, sa révélation et l'effectivité de sa phénoménalité, sa « vérité », « La vraie lumière brille dans les ténèbres bien qu'on ne s'en aperçoive pas.* »<sup>48</sup>

En effet du point de vue phénoménologique telle que Michel Henry l'a décrite, la transcendance résulte de l'immanence, elle est le résultat d'un dépassement du dedans vers le dehors, à partir du monde subjectif invisible immanent qui interagit avec les apports du monde extérieur, elle s'effectue grâce à la portion de découvertes que cette interface sensée entre le dedans et le dehors, rend possible.

---

47 Michel Henry in l'essence de la manifestation, opus cit p. 764

48 HENRY, Michel, ibidem p.552

Ainsi le phénomène humain du langage se situe comme une interface qui apparaît dans le monde sous le mode d'une connexion sensée, porteuse d'une réalité immanente, la conscience et d'une capacité transcendante : une vérité réparatrice partagée, à la source de l'évolution humaine qui dès lors aurait : toile libre, une portée de dépassement.

En effet cette relation entre soi et les autres à travers le langage est celle qui rend la délivrance possible ; grâce au dialogue de la vie intérieure en direction des autres, avec affectivité.

C'est donc en cela que la mutation humaine est porteuse d'une vérité réparatrice : elle est dotée d'une faculté instituante, novatrice, linguistique, dans l'univers contingent et agissant de l'historicité de la personne. La dimension linguistique transcendante de la mutation réside ainsi dans son caractère réparateur et conciliateur : instituant et mobile : conscient de son inconscience.

L'équité selon Aristote, consiste en pardonner le genre humain, pardon possible lorsque l'on comprend l'origine du mal et que l'on parvient à corriger équitablement grâce au dialogue les erreurs que le mal a déclenchées : **l'exclusion des uns et des autres du processus de l'évolution.**

Errare humanum est.

En considérant toutes les difficultés énoncées ci-dessus et les problématiques qu'elles soulèvent dans les domaines scientifiques et philosophiques, Il semble donc important de penser le rapport entre les mutations de l'espèce humaine ; son évolution, sa plasticité, et la législation en place, afin de favoriser une *transposition humaine* : l'articulation sensée et plastique du texte dans le contexte, qui autorise cette évolution grâce à une vérité réparatrice et qui confère dès lors à nos objets de savoir une portée de délivrance sur tous les plans : affectifs, émotionnels et énergétiques.

#### 4.1. COMPOSITION ET NÉBULEUSE

Il y a des formes « dociles » ou des formes « intranquilles », qui souhaitent trouver ou produire du sens. Ce que Heidegger définit dans *Être et temps*<sup>49</sup>, comme le das man, le monde du on, l'impersonnel, la banalisation de la personne nous guette et il faut résister à la mécanisation de l'agir humain, qui le vide de son sens. Analysons la trop célèbre obéissance des bourreaux : j'ai été violent, volage, absent, j'ai obéi à des ordres, à mes caprices, à ma confusion et à mon chaos. Une action privée de sujet ? L'action d'un sujet qui veut plaire à n'importe quel prix à l'autorité, même lorsque cette autorité n'est pas légitime, qui est profondément épris de lui-même ? Course non intentionnelle et effrénée aux relations incestueuses et ambivalentes, au totémisme, au culte de Narcisse ?

Il y a dans toute formation une dimension conditionnante. Le problème n'est pas dans l'alphabétisation par exemple par le conditionnement, mais ce a quoi il sert et à qui éventuellement il dessert ? Qu'est-ce qui est visé dans l'apprentissage d'une langue ? L'obéissance ? L'autonomie ? La vraie beauté délivrée enfin ? La reproduction d'un système injuste ? Quel est le rapport entre sujet et loi dans l'écriture ? Entre sujet et loi dans une composition ?

Pour Husserl tous les concepts et tous les termes doivent demeurer en quelque manière plastiques (fluss), tous les termes choisis ont une intention qui est fonction du contexte et il va nous falloir clarifier dans l'idée posée ce qui est du registre des affects, de l'intuition et de la raison simplement utilitaire ou de la raison véritablement instituante car porteuse d'un sens en faveur de l'humain.

L'intuition selon lui, se caractérise par un voir originel, un contempler intuitif. Or C'est bien l'intuition qui nous oriente pour percevoir les tonalités affectives qui accompagnent un discours et l'action qu'il permet de mobiliser avec une énergie renouvelée. Grâce au langage et à l'intuition l'humain est

---

49 HEIDEGGER, Martin in *Être et Temps*, Gallimard, FRANCE, 1927.

à même de mieux se comprendre et mieux à même de comprendre les autres. Cette compréhension des uns par les autres, n'est pas indifférente : à sa source il y a la capacité intuitive qui décode les affects et qui va nourrir la capacité réflexive et dialogique des sujets au monde. L'intuition bien souvent nous permet de saisir tous les non-dits, de percevoir une vérité nébuleuse, traversée par les affects: le ressentiment, la jalousie, le mépris, l'indifférence, le narcissisme, le besoin de plaire, l'amitié, la douceur de la fidélité... L'intuition nous permet de jauger la profondeur humaine, tout ce qui vient nourrir le contenu d'une composition, l'horreur et l'absolu, le perfide et le sublime, la clarté nocturne et l'opacité du jour.

#### 4.2. COMPOSITION ET POSITIONNEMENT

La recherche en philosophie s'applique à trouver l'authenticité de la parole, le sens du langage, en effet un sujet se transforme lorsqu'il est capable d'oser une parole sienne, une parole intuitive, personnelle, authentique ; habitée et logiquement compréhensible ; et à laquelle l'autre peut répondre avec sa vision, son intuition et sa logique. Ainsi se dévoilent dans les faits, l'immanence des sujets et leur faculté de se comprendre grâce à un langage commun porté par un objet tiers un objet de ça-voir.

Cet exercice exhaustif de compréhension logique permet d'accéder à une « évidence médiata » constituée par une « phénoménologie psychologique d'orientation empirique ». Peut-être une première définition historique de la psychanalyse, cependant qui ne rompt pas avec la philosophie.

En effet Husserl introduit dans le métier du philosophe la prise en compte de la réalité des faits psychologiques empiriques et dans le métier de psychologue la méthode d'investigation philosophique des soubassements. Les faits sont étudiés dans un contexte d'implication, qui reflète les valeurs ou une absence de valeurs, qui font ou ne font pas de sens et la phénoménologie constitue une méthode à la fois philosophique et psychologique de recherche qui pourra sans doute devenir une méthode transdisciplinaire, capable de mieux saisir la mutation authentique (car

aimante et sensée) et la plasticité de l'humain, dans son incomplétude : masculin à la recherche du féminin, féminin à la recherche du masculin à l'aide du neutre.

Le danger qui nous guette et que ce texte tente de déjouer est que la recherche sur les grandes questions existentielles cesse progressivement, au dépens d'une recherche narcissique, axée sur ce qui est utilitaire pour soi, et dont on peut tirer un profit concret, faute de compréhension de l'importance de donner un sens à nos vies animées par un penser à l'autre, où l'on « *fait de la place à celui qui vient* ».<sup>50</sup> Dans ce sens Philippe Meirieu situe la formation humaine au de-là de la *poiesis* vers une *praxis* ouverte à l'apprentissage et à l'évolution. Selon lui : « *La poiesis se caractérise par le fait qu'il s'agit d'une fabrication qui cesse dès que le but est atteint, l'objet qu'elle se donne pour fin impose la mise en œuvre de moyens techniques, des savoirs et des savoirs faire, des capacités et des compétences qui produisent un résultat objectivable et définitif, qui se détache de son auteur et auquel celui-ci ne touche plus. La poiesis est à proprement parler une activité au sens aristotélien, elle n'est pas un « acte ». La praxis, au contraire, se caractérise par le fait qu'il s'agit d'une action qui n'a d'autre fin qu'elle même : il n'y a plus, ici, d'objet à fabriquer, d'objet pour lequel on disposerait à l'avance d'une représentation qui permettrait sa production et l'enfermerait en quelque sorte dans son « résultat », mais un acte à accomplir dans sa continuité, un acte jamais véritablement achevé parce qu'il ne comporte aucune fin extérieure à lui-même préalablement définie.* »<sup>51</sup> Ainsi « Réduire l'éducation à une *poiesis* ce serait traiter le sujet éduqué comme une « chose », dont on pourrait dire avant de commencer à l'éduquer, ce qu'elle doit être et à quoi exactement pourra-t-on vérifier qu'elle correspond bien à notre projet. »<sup>52</sup>

C'est là le problème posé par une formation scientifique déstituée de l'apport de la réflexion philosophique sur le sens de cette formation, une

---

50 MEIRIEU, Philippe in *Frankenstein pédagogue*, ESF, France, 2012, p. 67

51 Meirieu, *ibidem*, p.54

52 Meirieu, *ibidem*, p.54

poétique vidée de sa dimension de dépassement. Une formation qui veille ajuster les personnes à leur environnement, sans se poser la question du sens des mutations des personnes et des mutations de l'environnement. C'est ainsi que certains experts veulent des résultats achevés et définitifs, assignant à chacun un rôle, une place et nous privant de la possibilité de l'évolution, qui implique elle, de changer de place : du courage de ce changement, parce que l'on va se poser la question du sens éthique de la place qu'on occupe, des enjeux qui s'y trament pour les personnes impliquées et pour l'environnement autour de nous.

Bien entendu, l'on songe à l'univers décrit par Foucault, un univers qui a pour but de « surveiller et punir<sup>53</sup> », afin de faire fonctionner les rouages d'une société bâtie sur la logique de la loi du plus fort et de l'économie de marché. Or dans cet univers privé des interrogations qui le feraient avancer, l'humain résiste, il fonctionne mal, il entre en crise, il déprime, il « dysfonctionne » : ses batteries sont à plat.

Philippe Meirieu constate : *« Ce qui est « normal » en éducation, c'est que cela « ne marche pas », que l'autre résiste, se dérobe, ou se révolte. Ce qui est « normal », c'est que la personne qui se construit en face de nous ne se laisse pas faire, cherche même à s'opposer, simplement parfois, pour nous rappeler qu'elle n'est pas un objet que l'on construit, mais un sujet qui se construit. »*<sup>54</sup>

Or c'est devant cette résistance des personnes que peut s'ouvrir le chemin de la problématisation philosophique et du dialogue en situation, in vivo, dans un contexte crise et nébuleux. Le dialogue semble la seule alternative à l'affrontement, à l'exclusion ou à la fuite, le dialogue seul à une chance de transformer des situations où les conflits ont leur raison d'être, où la résistance des personnes nous ramène à des questions de fond, à des problèmes de sens et d'affects.

---

53 FOUCAULT, Michel in Surveiller et punir, Paris, Gallimard, 1975.

54 MEIRIEU, ibidem p. 63

En effet : « *Nul ne peut rien décider d'apprendre à la place de quiconque.* »<sup>55</sup> Et « *Cette décision est précisément ce par quoi chacun dépasse le donné et subvertit toutes les attentes et les définitions dans lesquelles son entourage et lui-même ont si souvent tendance à s'enfermer* »<sup>56</sup> souligne Meirieu, même s'il nous appartient de construire le *cadre sécuritaire* où cet apprentissage peut avoir lieu, précise-t-il.

En effet : « *il s'agit de ne pas confondre l'impouvoir de l'éducateur sur la décision d'apprendre et son pouvoir sur les conditions qui rendent cette décision possible* ». <sup>57</sup>

C'est bien sur la force de la demande de sens contenue dans le désir que la décision d'apprendre repose en dernier ressort, demande de sens, irréductible à un besoin narcissique de plaire, car ce qui se joue dans cette demande est la nécessité intérieure de comprendre et d'être compris, cette improbable mais possible délivrance de nos plus hautes capacités.

En effet « *se faire œuvre de soi-même* », implique un deuil, celui de reproduire un modèle pour avoir l'approbation de ses éducateurs, celui de répéter, d'imiter pour risquer la création dans les eaux profondes du sens singulier. Il faut parvenir à se déprendre d'une certaine image de soi idéalisée par les attentes de l'entourage pour « *décider faire quelque chose qu'on ne sait pas faire pour apprendre à le faire* »<sup>58</sup>. Cela veut dire que très probablement que la première fois, et peut être pendant un bon moment scientifique et philosophes, nous allons nous tromper, nous allons échouer, nous allons emprunter des chemins qui ne mènent nulle part, mais peut-être qui nous conduiront aussi à des découvertes inespérées alors que l'on ne s'y attendait plus vraiment et que l'on désespérait de comprendre un sens toujours ambigu et nébuleux.

---

55 MEIRIEU, *ibidem*, p. 67

56 MEIRIEU, *ibidem*, p. 69

57 MEIRIEU, *ibidem*, p. 74

58 MEIRIEU, *ibidem* p. 67

Et pendant que l'on se trompe, mais que l'on essaye de se comprendre, le rôle de chacun est décisif. Il est celui de la confiance, celle qui a tellement manqué, à bon nombre d'entre nous, cette confiance offerte par ceux qui ont osé emprunter la même voie, qui se sont perdus également dans les labyrinthes de l'ambiguïté, entre la densité des connaissances et l'aridité des expériences, entre le dire et le faire, la confiance en la beauté d'une vie ouverte, où chaque trouvaille contient sa poignée de lumière pour éclairer un chemin, où certes l'on marche par soi-même et donc seul, mais où ceux qui s'y risquent également nous tiennent compagnie, les solitudes qui se reconnaissent et se soutiennent mutuellement dans un même effort de problématisation des réponses arbitraires, dans un même souci de laisser une possibilité, une chance à une vérité réparatrice et à un monde plus sage et ajouré :

*« Écrire,  
C'est dessiner une porte  
Sur un mur infranchissable, et puis  
L'ouvrir. »<sup>59</sup>*

## PARCE QUE LES NUAGES SAIGNENT AUSSI

Ce matin,  
Le soleil éclabousse  
Une eau verte calme,  
Comme un canal se creuse un chemin,  
Miroitant le ciel de Venise  
Une clairière de larmes  
Pénélope  
Simple flaque

---

59 BOBIN, Christian in L'homme-joie Ed. L'iconoclaste, Paris, 2012.



## UNE ISSUE

Miroitée

Entrevue

La soulage

Une autre aurore saigne

Et se répète

Bégayant sa douleur

Ardentes

Les plaies de sa fatigue

Brûlent ses tempes

Sa difficulté semble inouïe

À épeler des mots ajourés

Et qui durent

Musicaux

Comme le souffle

Brefs

Comme l'éclair

Une berceuse pour le diable

*Résidu léger de la vie*<sup>60</sup>

---

60 Théophile Gautier In Buchers et Tombeaux, Danse Macabre, Memento mori, p.145, anthologie établie par Florian Balduc, France, 2016.

Un ange se soulève  
Au visage de lion  
Aux traits vénitiens  
Ils esquissent un sourire.  
Au fil de l'eau  
Un glissement secret  
Hébétés de fatigue  
Fiévreux  
Ils s'envolent  
*« La mer n'est pas toujours mugissante ; le ciel  
Redevient serein et c'est en affrontant les  
Dangers qu'on en triomphe le plus surement »<sup>61</sup>*

---

61 Godwin in Saint Léon, p 193, Otrante, France, 2017.

**« Toutes les actions d'un homme sont sujettes  
à l'inspection de tous »<sup>62</sup>**

---

62 Godwin in Saint Léon, p 192, Otrante, France, 2017.

« Il n'y a point d'hiver qui ne s'achève... »

## 5. SAGESSES ET PLASTICITÉ DU GROUPE

*« Lutter, créer, être libre. Pour marquer sa place... Comme il faut être fort !... J'ai connu dans la jungle de Cayenne un vieux chat-tigre qui régnait sur une île, il n'avait plus de poils, il était borgne ; ses pattes broyées dans le combat, le soutenaient à peine. Il vivait cependant, toute l'île lui appartenait ; les singes eux-mêmes fuyaient ses yeux ; il était l'image de la force. Son corps rayonnait d'orgueil. Lorsqu'il est mort les chacals et les urubus ont respecté son cadavre. J'ai vécu la vie de mon chat-tigre... »*

Blaise Cendrars, *Rhum*, Bernard Grasset, 1958, p.40.

Revenons aux premières nations, aux sources de nos civilisations. Faisons un petit flash-back plus approfondi dans la nuit des temps. Un soir, vers 23 heures me percevant sans entrain après 8 heures de cours d'affilée, ma chef de département de l'époque Maria Salette m'a dit : « écoute Mariana, tu es complètement dévitalisée, va dans un parc, marche pieds nus, et surtout serre un arbre dans tes bras... » Je l'ai regardée complètement interloquée en me disant « Salette ne vas pas mieux que moi ! ». Quelques années plus tard j'ai appris à me ressourcer dans la nature déserte et sauvage régulièrement. Ces quelques mots de Maria Salette ont été, outre bien entendu l'étude du bel ouvrage de Mario de Andrade *Macunaima*, merveilleusement mis en scène par Antunes Filho, mon premier contact avec la dimension indienne de la culture brésilienne. J'ai eu par la suite le privilège de mieux connaître la résistance Guarani à Parelheiros, de participer à la création d'un mouvement de revendication de formation universitaire pour les Indiens habitants de la région de Sao Paulo, blessés par les affres de la « civilisation », de l'alcoolisme, du racisme et privés du droit à la culture, eux aussi... et de faire un semestre d'études avec de courageux anthropologues brésiliens de la UNICAMP qui

partaient pendant de longues périodes vivre dans les réserves. A Sao Paulo bien entendu il y a belle lurette que les Indiens n'ont plus de forêts ni de lacs pour assurer leur subsistance. Un guarani m'a expliqué : « nous sommes les premiers brésiliens »

... Ce sentiment de destitution et de spoliation traverse l'Amérique de bout en bout, du Sud au Nord, et les indiens survivants des nombreux génocides de la colonisation européenne, continuent envers et contre tout à transmettre leur langue, les enseignements de leur tradition culturelle, et l'histoire de leur peuple. Dans la cabane à prière des Guaranis, où se réunit le conseil des anciens, il y a un Canoë. Cette barque symbolise le passage, la traversée de la rive troublée et violente où nous nous situons vers une autre rive, apaisé, où nous saurons vivre en harmonie avec la nature en parvenant à apprivoiser la dimension sauvage de notre nature humaine, où nous saurons danser avec les ours et les loups (au sens figuré pour ma modeste part).

### 5.1. OÙ LE CONCEPT DE SAGESSE PREND SES RACINES

La sagesse semble reconnue, de façon transversale, comme le sens le plus élevé d'une formation humaine. Étymologiquement le mot vient de la racine latine « sapiens » et désigne notre espèce : nous faisons tous partie des Homo Sapiens. Sa première désignation vers 1170 est théologique et fait référence selon le Robert à la deuxième personne de la Trinité, elle désignera ensuite une connaissance surnaturelle ou acquise des choses. Entre 1200 et 1540 le terme évoluera, s'enrichissant des notions de prudence et de circonspection à partir des traductions d'Aristote, pour aboutir à l'idée de modération, de retenue et de maîtrise de soi.<sup>63</sup> Nous trouvons en anglais pour nous éclairer l'expression

« egoless state »; qui fait référence à un état dépourvu de « moi », un état de neutralité en quelque sorte où le souci de l'autre prend le pas sur le souci de soi, où le vouloir vivre prend le pas sur le vouloir saisir, ou encore où la personne, sa conscience parle à l'objet, le corps, la matière qui le porte et où il s'incarne : le « parlêtre ». Par conséquent le chemin, qui conduit à la sagesse,

---

63 Le Robert-Dictionnaire historique de la langue française – tome 3 – 1998 France

vécu dans certaines cultures comme une véritable quête initiatique, est un chemin qui vise l'émergence de cette difficile faculté de s'approprier, de sursoir à ses passions c'est à dire de les connaître, de les comprendre et de leur prêter un sens humain, un sujet attentif à concilier sa place avec la place de l'autre.

Ce qui m'a séduit chez les sages que j'ai eu le privilège de regarder vivre, comme certains indiens pas très bavards, c'est qu'ils n'ont pas besoin de preuves pour comprendre que la vie puisse être sacrée. Ils l'acceptent tout naturellement. D'ailleurs beaucoup d'amérindiens ne portent plus de costumes traditionnels : certains portent des jeans, conduisent une voiture, mais ils ont une relation particulière à la nature: disons une relation aimante, dialogique, intégrative. En termes collectifs selon Martin Luther King Jr. pour qui le monde est devenu une « world house », le chemin vers la sagesse est un chemin qui nous permettra de nous déplacer d'une « thing-oriented society » (une société orientée vers les choses), matérialiste à l'extrême selon lui, vers une « people-oriented society » (une société orientée vers les personnes). Ce n'est pas un chemin de contention et de conditionnement et de reproduction des contenus culturels, mais une voie d'auto-connaissance, « d'auto-formation existentielle par la recherche »<sup>64</sup> selon Pascal Galvani et de maîtrise de ses instincts par leur canalisation dans un projet à visée éthique parce qu'il encourage notre évolution vers plus de sens.

Selon Martin Luther King:

- « *The large house in which we live demands that we transform this world-wide neighbourhood into a world wide brotherhood. Together we must learn to live as brothers or together we will be forced to perish as fools.* »<sup>65</sup>. (La grande maison dans laquelle nous vivons nous demande de transformer ce voisinage à la taille du monde en une fraternité

---

64 Galvani, Pascal in *Étudier sa pratique : une autoformation existentielle par la recherche*, Revue électronique Présences, revue d'étude des pratiques sociales, Canada, 2012.

65 Martin Luther King Jr. in *The world house* reprinted for educational purposes only for the Beacon Press edition 1968. It is a violation of US copyright laws to sell or profit from this material. Le texte intégral est consultable sur le site Maaber.

mondiale. Ensemble nous devons apprendre à vivre comme des frères, sinon nous périrons comme des imbéciles.) Avouant qu'il tremble pour notre monde, Martin Luther King Jr. fait référence à J.F. Kennedy: « *mankind must put an end to war or war will put an end to mankind.* »<sup>66</sup> (le genre humain doit mettre une fin à la guerre sinon c'est la guerre qui mettra fin au genre humain.) Revendiquant une nation aimante, « *Ultimately a great nation is a compassionate nation* », <sup>67</sup> Martin Luther King élabore une définition philosophique de la compassion: « *True compassion is more than flinging a coin to a beggar; it understands that an edifice which produces beggars needs restructuring.* »<sup>68</sup> (La véritable compassion ne se réduit pas à jeter des pièces aux mendiants, mais s'efforce de comprendre qu'un édifice social qui produit des mendiants a besoin d'être restructuré.)

Dans la même direction, celle de la constitution d'une société véritablement démocratique, René Barbier, qui a été chef de Département des Sciences de l'éducation de l'Université Paris 8, a proposé un modèle de ce qu'il nomme « société dialogique ». Par société dialogique il entend une société qui sera capable de faire discuter les tenants d'une culture instituée avec les découvertes et les innovations d'une culture « instituante ». Par savoirs institués, il fait référence au **pôle sociétal d'enracinement** constitué par les savoirs issus de la tradition de registre mythique et/ou religieux des peuples premiers, des savoirs « endogènes » élaborés de l'intérieur vers l'extérieur, de nature subjective. Par savoirs instituants il se réfère au **pôle sociétal de surgissement**, constitué par les découvertes innovantes, issues de l'avancée scientifique et technologique, des savoirs dits exogènes, élaborés de l'extérieur vers l'intérieur, qui sont expérimentalement fondés. Toutefois la mise en place de ce dialogue requiert un « **dépassement**

---

66 Ibidem 47

67 Ibidem 47

68 Opus cit

**permanent des limites de notre être** »<sup>69</sup>. En effet il nous faut « relier ce qui est séparé et distinguer ce qui est confondu »<sup>70</sup> dans la mesure où cette société dialogique a pour but, à l'horizon, l'évolution de notre existence individuelle et collective. Cette évolution sera possible lorsque chaque sujet aura une même opportunité, au départ, de trouver le sens éthique et le rôle qui lui convient dans une société soucieuse de l'épanouissement humain, dans toutes ses dimensions. Il s'agira de « reconnaître son enracinement avec gratitude et sans ressentiment, pour le dépasser vers la réalité imprévue, à construire individuellement et collectivement. »<sup>71</sup> Comment doter chaque enfant symboliquement de racine et des ailes ?

Je propose donc aux lecteurs un exercice de plongée du côté de l'anthropologie, du côté de nos racines culturelles communes afin de mieux comprendre la complexité de la perlaboration<sup>72</sup> d'une définition du concept de « sagesse ». Issus de l'océan, nous aurions tout d'abord été une vie silencieuse, puis émis des signaux sonores comme les dauphins ou les baleines, des grognements et des gestes comme les singes et lentement serions allés vers la parole articulée. Les premiers récits écrits sur la sagesse et esquisses de définitions, nous sont parvenus par transmission orale chez les premières nations indiennes. Selon Maud Séjournant « dépositaire des reliques d'une ancienne tradition, les amérindiens en ont gardé l'essence ». Cette tradition chamanique semble être à l'origine de toutes les cultures, puisqu'on la retrouve dans le grand nord chez les Inuit sous le nom de « la voie de l'ours », en Asie avec les chamans sibériens et tibétains, dans les tribus africaines, chez les aborigènes australiens, dans les îles du pacifique avec les Kahunas, en Amérique Centrale et en Amérique du nord avec les

---

69 Barbier René Daniel in *Que peut-on apprendre des peuples racines, le cas des Indiens Kogis en Colombie* 9 janvier 2007, site du Journal des Chercheurs

70 Barbier René Daniel in *Lettre à Lara* 9, site du Journal des chercheurs

71 Don Miguel Ruiz in *Les accords Toltèques, la voie de la liberté personnelle*, p.123 Ed. jouvence 2007 France

72 Thieriot Mariana in Thèse de Doctorat *Pour une pédagogie du risque* chap. 5, 2003 UNICAMP, Brésil

Anazi et les Hopi, dans le nord de la Suède en Laponie et sur les murs des grottes préhistoriques du sud de la France. »<sup>73</sup>

Ces peuples nous ont légué les vestiges d'une très ancienne conscience. Écoutons les enseignements des Toltèques : « Au cours de votre existence, personne ne vous a jamais davantage maltraité que vous-mêmes » constate le narrateur Don Miguel Ruiz.<sup>74</sup>

Celui-ci propose aux lecteurs quatre accords Toltèques pour modifier la structure des accords internes des humains fondés sur la culpabilité. :

## 5.2. UNE VOIX S'ÉLÈVE AVEC ÉNERGIE : ENTRE ÉMOTION ET SENS

### **Premier accord Toltèque : « Que votre parole soit impeccable. »<sup>75</sup>**

Pour que la parole humaine soit impeccable, elle ne doit pas être dirigée contre soi-même ni contre l'autre. La parole émise par la voix, est comprise ici comme une force, un pouvoir créateur ; elle anticipe le monde qui va venir. Elle représente dit Don Miguel « votre capacité à créer et à communiquer, à penser et donc à créer les événements de votre vie. » Nous pourrions ici dresser un parallèle entre ces observations empiriques et le concept contemporain fort connu en logique, en linguistique et en sémiotique « d'actes de discours ». Roland Barthes dans son cours au Collège de France en sémiologie littéraire sur le « neutre » ébauche un discours flottant : « je définis le neutre comme ce qui déjoue le paradigme, ou plutôt j'appelle neutre tout ce qui déjoue le paradigme ».<sup>76</sup> Flotter est pour lui une façon d'habiter un espace sans se fixer à une place et c'est aussi selon lui l'attitude du corps la plus reposante. Reprendre cette réflexion sur le neutre est une façon de continuer de chercher comme

---

73 Barbier René Daniel in *Que peut-on apprendre des peuples racines, le cas des Indiens Kogis en Colombie* 9 janvier 2007, site du Journal des Chercheurs.

74 Ibidem 53

75 Ibidem 53

76 Roland Barthes in *Le Neutre*, cours au collège de France (1977-1978), texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, p.33, Seuil Imec, 2002.

lui : « d'une façon libre – mon propre style de présence aux luttes de mon temps ». <sup>77</sup> La voix neutre peut désamorcer les combats, ouvrir un espace tiers, d'entente, de compréhension. Elle serait une parole « impeccable » qui au lieu de prendre position, de juger, observe : examine l'intention ou le non intentionnel derrière chaque position et étudie comment trouver une tierce voie : notre voix commune.

**Deuxième accord Toltèque : « Quoi qu'il arrive n'en faites pas une affaire personnelle. »**<sup>78</sup>

« Vous faites une affaire personnelle de tout ce qui vous est dit parce que vous y donnez votre accord » explique Don Miguel. « La raison pour laquelle vous vous faites piéger est ce que l'on appelle « l'importance personnelle » c'est à dire l'importance que l'on se donne. S'accorder de l'importance, se prendre au sérieux, en faire toute une affaire personnelle, voilà la plus grande manifestation d'égoïsme puisque nous partons du principe que tout ce qui nous arrive nous concerne. (...) Nous pensons être responsables de tout. Moi, moi, moi, toujours moi! Vous n'êtes aucunement responsables de ce que les autres font, leurs actions dépendent d'eux-mêmes. »

Ces mêmes idées : que nos actions dépendent de nous mêmes, se retrouvent chez de nombreux auteurs de l'éducation nouvelle comme Maria Montessori, Ovide Decroly ou Célestin Freinet, parmi tant d'autres qui ont largement dénoncé l'attitude paternaliste, égocentrée, qui tend à déresponsabiliser l'enfant, centrée sur la personne du parent ou de l'enseignant et qui ont encouragé le fait de se centrer sur les apprentissages, où c'est à chacun de « se mettre en jeu pour se mettre en je »<sup>79</sup> Si je me mets à la place de l'autre commente Jacques Lacan où est ce qu'il se mettra?<sup>80</sup>

---

77 Ibidem 57 p. 33

78 Don Miguel Ruiz in *Les accords Toltèques, la voie de la liberté personnelle*, Ed. Jouvence 2007 France

79 Philippe Meirieu dialogue avec Thieriot Mariana in *La classe libre, théâtre et pédagogie*. Mémoire de maîtrise Sciences de l'Éducation Lyon 2.1991 France

80 *La classe libre, théâtre et pédagogie*. Mémoire de maîtrise Sciences de l'Éducation Lyon 2.1991 France

En ce sens il faut restituer à chaque sujet sa belle capacité d'être auteur, de trouver son souffle et sa voix, et de signer la découverte, la partition de musique ou le chant que cette voix unique laisse advenir. Trop souvent on infantilise ou on appauvrit les personnes dans le domaine de l'éducation et de la formation, au lieu de les responsabiliser, de rendre à chacun la responsabilité de sa mise en voix, de parler dans les classes de sujet à sujet, de confier à chacun la capacité à donner du sens à sa formation et à sa vie. Ne pas faire de ce qui nous arrive une affaire personnelle, signifie se dégager de la responsabilité ou culpabilité pour l'autre et choisir quel sera notre type d'implication, quelle sera notre « voix ».

### **Troisième accord Toltèque : Ne faites pas de supposition.<sup>81</sup>**

« Vous vous surestimez ou vous vous sous-estimez tout le temps, parce que vous ne prenez pas le temps de vous poser des questions et d'y répondre », dit sagement Don Miguel. Curieusement j'ai travaillé longuement ce même point dans ma thèse de Doctorat avec les catégories de dévaluation et surévaluation non intentionnelles de nos discours, en analysant combien ces « suppositions », ces évaluations non intentionnelles nous impactent à tort. Si nous prenions le temps de réfléchir, de comparer ces suppositions fantasmées avec la réalité et que nous les soumettions à l'épreuve des faits, nous verrions d'une part, qu'elles ne se fondent que sur la peur ou la haine de l'autre, et que, d'autre part, leur seul effet est de nous faire souffrir et d'entretenir une spirale de violence, incitant aux combats et de malheur dans les relations humaines.

- « Peut-être vous faut-il en savoir plus sur telle situation ?
- Ou peut-être devez-vous vous arrêter de mentir sur ce que vous voulez vraiment. Vous vous mentez à vous-mêmes afin de vous donner raison. Puis vous faites des suppositions, l'une d'entre elles étant « mon amour va transformer cette personne ». Mais ce n'est pas vrai. Votre amour ne changera personne. Si les autres se transforment c'est parce qu'ils le veulent, non parce que vous en avez le pouvoir », précise Don Miguel.

---

81 Don Miguel Ruiz in *Les accords Toltèques, la voie de la liberté personnelle*, Ed. Jouvence 2007 France

Cela semble simple à écrire mais il est pourtant bien ardu de « quitter l'arrogance du vouloir saisir » et « d'aménager le vouloir vivre. »<sup>82</sup> Pasolini fait référence à une « vitalité désespérée », à la haine de la mort. Accepter que les autres ne changeront pas, que la guerre est partout, qu'elle a une esthétique et une philosophie, implique parfois de danser jusqu'à l'épuisement, pour ne pas céder à la rage et de se mettre à cogner aussi. C'était par exemple la fonction de la danse comme outil de résistance chez la nation Dakota au 19<sup>ème</sup> siècle, appelée la « Ghosts dance », la danse des esprits, qui avait pour but d'évoquer le passé, les ancêtres libres. Beaucoup d'amérindiens dansaient jusqu'à la mort dans les réserves, et la danse a été interdite et déclarée illégale.

Cela dit, gardons espoir dans le printemps, peut être que toutes les souffrances ne seront pas vaines et que, comme les saisons se succèdent, l'humanité saura trouver le don des morts, une voix vers la rencontre apaisée et que la sagesse des anciens saura inspirer modernes et post modernes...

#### **Quatrième accord Toltèque : faites toujours de votre mieux**

(...) « Faites donc simplement de votre mieux quelles que soient les circonstances de votre vie. Peu importe que vous soyez fatigué ou malade, si vous faites toujours de votre mieux, il vous est impossible de vous juger. Et si vous ne vous jugez pas, il n'est pas possible de subir la culpabilité, la honte et l'autopunition. »<sup>83</sup>

Cette « voie Toltèque de la liberté personnelle », voix venue du fond des âges, indique au lecteur la conscience aiguë qu'ont les amérindiens des pièges de l'égoïsme et de la nécessité pour évoluer de le combattre inlassablement et de s'ouvrir aux autres afin de se faire mutuellement confiance.

L'anthropologue Carlos Castaneda va approfondir ce chemin initiatique de la découverte de sa voix, dans sa thèse de Doctorat sur l'usage des

---

82 Jean Yves Leloup in *L'assise et la marche*, Ed. Albin Michel, 2011.

83 Don Miguel Ruiz in *Les accords Toltèques, la voie de la liberté personnelle*, p.123 Ed. jouvence 2007 France

plantes hallucinogènes par les Yaqui.<sup>84</sup>

Dans cet ouvrage le chaman (terme employé pour guérisseur ou homme-médecine) Don Juan décrit la voie Yaqui de la connaissance à Carlos Castaneda :

*« L'herbe du diable n'est qu'un chemin parmi d'autres. Tout peut servir de chemin. C'est pourquoi il ne faut jamais oublier qu'un chemin est seulement un chemin; si tu sens que tu ne dois pas le suivre, alors sous aucun prétexte ne continues d'avancer. Pour obtenir une telle lucidité d'esprit il faut discipliner sa vie. Alors seulement tu pourras comprendre que tout chemin, n'est qu'un chemin auquel tu peux renoncer si ton cœur le désire, sans faire affront à personne, ni à toi, ni aux autres. Mais ta décision de poursuivre sur un chemin ou de l'abandonner doit être libre de peur ou d'ambition. Je te préviens, considère chaque chemin en toute liberté et avec une grande attention. Essaie-le autant de fois que tu le jugeras nécessaire. Puis pose toi et à toi seul une question ; une question que seul un vieil homme peut se poser. Lorsque mon Bénéfactor m'en parla j'étais bien jeune et mon sang était trop ardent pour que je puisse le saisir. A présent je comprends la question et je vais te la dire : - « **Ce chemin a-t-il du cœur ?** ».<sup>85</sup>*

*Tous les chemins sont les mêmes, ils ne conduisent nulle part. Il y a des chemins qui traversent la forêt, d'autres qui vont dans la forêt. Dans ma propre vie je puis dire que j'ai parcouru de longs, longs chemins, mais je suis arrivée quelque part. Et maintenant la question de mon Bénéfactor a pris tout son sens. Ce chemin a-t-il du cœur? Si oui, le chemin est bon. Sinon il est inutile. Ces deux chemins ne conduisent nulle part, mais l'un a du cœur et l'autre pas. L'un est propice à un merveilleux voyage, aussi longtemps que tu le suis, tu ne fais qu'un avec lui. L'autre te fera maudire ta vie. L'un te rend fort, l'autre t'affaiblit.<sup>86</sup>*

---

84 Carlos Castaneda in *L'herbe du diable et la petite fumée, une voie Yaqui de la connaissance* coll.1018 Ed. Soleil noir, France 1977 France.

85 Ibidem 67

86 Carlos Castaneda in *Le voyage à Ixtlan, les leçons de Don Juan* p.128 et 240 Gallimard, France 1991.

*Don Juan reprend lui aussi l'image du guerrier :*

- « *Que dois-je faire pour en arriver là ?*
- *Tu dois être un homme fort et vivre dans la vérité.*
- *Qu'est-ce qu'une vie dans la vérité ?*
- *Une vie vécue consciemment, délibérément, une bonne, une forte vie »<sup>87</sup>*

Dans l'œuvre suivante de l'anthropologue, *Le voyage à Ixtlan*, Don Juan critique vertement Carlos Castaneda et lui précise la nature de ce chemin :

- « *C'est vrai tu ne t'aimes pas du tout. Demain tu vas apprendre à ne pas faire.* » (...) « *Tout ce que je t'ai enseigné jusqu'à ce jour était une recette du ne pas faire. Un guerrier applique le ne-pas-faire à toute chose au monde (...). Il faut que tu laisses ton propre corps découvrir le pouvoir et la sensation du ne-pas-faire. Ne-pas-faire est très simple mais excessivement difficile. Le point n'est pas de le comprendre, mais de le maîtriser. **Voir est bien sur le couronnement final d'un homme de connaissance** et voir ne s'obtient que lorsqu'on a stoppé le monde par la technique du ne-pas-faire.*
- *J'eus un sourire involontaire, je n'avais rien compris.* »<sup>88</sup>

Parvenu à Ixtlan après un long périple Carlos Castaneda parvient cependant à ce que Don Juan désigne comme l'art de « stopper le monde » :

- « *Le soleil brilla de ses derniers feux avant d'atteindre l'horizon. Pourtant pour moi ce fut l'éternité. Je sentis quelque chose de chaleureux et paisible se dégager du monde et de mon propre corps. Je sus que j'avais découvert un secret. C'était tellement simple. (...) et malgré tout je n'arrivais pas à exprimer ce secret par des mots ou même des pensées. Mon corps savait.* »<sup>89</sup>

---

87 Ibidem 69

88 Ibidem 69

89 Opus cit

Peu à peu les savoirs issus de la tradition se précisent, l'accès à la sagesse est un chemin de mise en voix qui passe par l'acte de voir : Vipassana, traduit du sanskrit par vision ou connaissance pénétrante; « une qualité qui se manifeste lorsque la croyance en l'égo ne se manifeste plus »<sup>90</sup> Voir ou se souvenir et raconter. Mêler ainsi mémoire, oralité et tradition.

Jean Pierre Vernant raconte comment devenu le grand-père Jipé de Julien il aimait raconter les récits mythiques à Julien lorsqu'il était enfant :- « *Je me réjouissais de lui livrer directement de bouche à oreille un peu de cet univers grec auquel je suis attaché et dont la survie en chacun de nous, me semble dans le monde d'aujourd'hui, plus que jamais nécessaire. Il me plaisait aussi que cet héritage lui parvienne oralement, sur le mode de ce que Platon appelle les fables de la nourrice, à la façon de ce qui se passe d'une génération à la suivante, en dehors de tout enseignement officiel, sans transiter par les livres, pour constituer un bagage de conduites et de savoirs « hors-texte ».*<sup>91</sup>

Le statut du mythe qui pour Jean Pierre Vernant se présente comme un récit venu du fond des âges et qui relève de la transmission et de la mémoire est de pouvoir faire « émerger à la lumière les trésors sous-jacents » d'une culture. Et il remarque à juste titre : « les légendes hellènes, pour être elles-mêmes comprises, exigent la comparaison avec les récits traditionnels d'autres peuples, appartenant à des cultures très diverses, qu'il s'agisse de la Chine, de l'Inde, du Proche Orient ancien, de l'Amérique précolombienne ou de l'Afrique. Si la comparaison s'est imposée c'est que ces traditions narratives, si différentes qu'elles soient, présentent entre elles et par rapport aux cas grecs assez de points communs pour les apparenter les unes aux autres.<sup>92</sup>

---

90 Article intitulé Vipassana publié au Micro hebdo de l'UBE. Site UBE

91 Jean Pierre Vernant in *L'univers, les dieux et les hommes, récits grecs des origines*, p.7 Ed. du Seuil Paris, 1999

92 Ibid

### 5.3. L'ÂME DU GROUPE

Les premiers registres écrits sur la sagesse que nous possédons sont les Vedas enregistrés en Inde par les Brahmanes, la caste la plus élevée de la société hindoue. Ce chemin sera reformulé et élargi à toute la population par le prince Siddhârta Gautama connu comme le premier Bouddha ou celui qui a atteint l'illumination. René Barbier est actuellement l'un des chercheurs français les plus férus en sagesse orientale et il nous en livre de nombreux extraits sur le site consacré à l'institut des Sagesse du Monde dans la rubrique Sagesse poétique de l'Orient. Dans le petit conte « La cavalière » les orientaux nous invitent eux aussi au dépassement de l'égo :

#### **La Cavalière**

*Le disciple :*

*« Ce cheval sauvage est d'une vigueur sans pareille! Jamais personne n'a pu le dompter. Plus d'une centaine de cavaliers ont été jetés dans la rivière. Il est comme fou et parcourt la campagne sans s'arrêter.*

*Aujourd'hui nous recevons une personne célèbre pour sa maîtrise de la vie fougueuse.*

*La cavalière monte le cheval d'un seul coup.*

*Le cheval se cabre, hennit, se dresse sur les pattes de derrière, donne des ruades à défoncer la grande Muraille de Chine.*

*Rien n'y fait. La cavalière reste bien sur la selle, impassible comme un bloc de glace.*

*Au bout de quelque temps, le cheval s'assagit et accepte cette étrange silhouette. Ils partent ensemble à travers les bois, les prairies, les rivières.*

*Ils traversent ainsi tous les pays, tous les continents.*

*« Regardez-les, Ils sont là, crie-t-on de toutes parts! Les passants s'inclinent à leur passage. Les enfants arrêtent de jouer pour réfléchir, les bonzes entrent en méditation.*

*Mais enfin comment se nomme cette cavalière demande, un jour, un jeune disciple étonné ?*

*Le maître le contemple un moment, et lui répond :*

*C'est la Mort. »<sup>93</sup>*

De même que les orientaux et les grecs, toutes les cultures ont donc leur, « mitoï », leurs récits, sous le mode de proverbes, fables, contes, légendes, paraboles ou souvenirs de famille qui constituent les premiers récits écrits qui ont rendu possible la perlaboration de la conscience humaine en quête de sagesse.

Toutefois par le biais du Bouddhisme et sa « voie du milieu » qui de l'Inde s'est étendue au Tibet où les premiers bouddhistes ont pris refuge car le prince Siddhârta s'opposait à la transmission Brahmanique faite exclusivement par le biais des castes, ce chemin a connu une première systématisation. Le bouddhisme Tibétain est par ailleurs aujourd'hui très largement divulgué par Sa Sainteté le Dalai Lama et ses nombreux disciples de part le monde, qui nous proposent la belle voie du diamant. Ces connaissances ont également pris leur essor en Chine grâce à Confucius et à Lao-Tseu, où les orientaux pratiquent le Taïisme et le Bouddhisme Chan et au Japon où ils pratiquent le Zen Bouddhisme. Bien entendu chaque école a ses nombreuses ramifications et ses rituels propres, mais toutes nous remettent cependant aux quatre nobles vérités et au « chemin à huit branches », le « chemin des nobles » ou encore « le noble chemin des huit étapes ». Ce chemin a fait l'objet d'une très abondante littérature parmi les bouddhistes et René Barbier le présente dans son article de juillet 2006 : « Le devenir sage : une clinique de l'expérience humaine ». En voici un bref aperçu :

## **LA VOIE À HUIT BRANCHES**

### **1. Vision ou Pensée juste**

Une vision c'est un peu comme une intuition ou un « insight », mais en plus profond peut être, ce n'est pas un « trip de drogue », peut-être un « trip » tout court. La vision qui signale le sens d'une vie, peut être très lente à venir.

---

93 Barbier René Daniel in Sagesse poétique de L'Orient 19, site Journal des chercheurs.

La philosophie est dynamique, personne ne peut se substituer à soi-même pour comprendre vers où tend sa conscience. Certains moines bouddhistes restent assis en silence, pendant des années. D'autres éprouvent le besoin de passer par la mendicité, voire la réclusion absolue. Cela semble difficile d'avoir une vision juste de soi-même, de ce que l'on souhaite profondément, une vision juste du monde où l'on se trouve. Les philosophes nous ont enseigné les concepts de détachement, d'impermanence : nous pouvons entrer en contact avec le vide au creux des formes, et les formes qui naissent du vide comme nous l'indique le Sutra du cœur. Toutefois c'est par là que tout semble commencer. « Voir » où l'on va, saisir l'inspiration, le souffle qui nous guide ou ne nous guide plus, percevoir intuitivement le sens de sa vie, le cœur présent ou absent du contexte, puis penser ce qui est vu, décider, après coup, rationnellement, calmement, choisir la marche à suivre. Mais il reste cette invitation ancienne, que l'on retrouve tant chez les Bouddhistes que chez les Amérindiens de se tourner vers l'intérieur et de « voir » ce qui s'y trame, puis, seulement alors, de penser la conduite à adopter au départ d'un chemin, d'un passage à l'acte.

## 2. Parole juste

De cette vision et de cette réflexion laisser émerger la parole sensée : une parole en accord avec ce que l'on est, mais qui ne blesse pas. Une parole en forme de pont, capable d'établir ou de rétablir le contact avec qui nous sommes, au creux de notre être, une parole habitée, une voix qui va rendre la rencontre possible. Cela suppose que la méditation soit antérieure à la mise en voix, qu'elle se nourrisse de silence, d'intentionnalité, qu'avant le dire existe le désir et l'intention de dire. La parole ici est comme chez les Toltèques saisie comme un déclencheur, une action, et qui puise son orientation et sa tonalité affective en une volonté de compréhension.

## 3. Action juste

La philosophie orientale est une philosophie du moindre geste. Bouquets, thé, pinceaux, arts martiaux... Les voies sont multiples. Cette action est une action enracinée dans une compréhension de notre être.

Une action comme notre parole, habitée par la présence de notre intention, de notre désir et soucieuse des autres, une action qui a son origine dans une vision juste ou qui se veut telle et qui va subir l'épreuve des faits.

#### 4. Moyens d'existence justes

C'est compliqué cela. On retrouve ici la déclaration des droits de l'homme, l'idée de ne pas se vendre ou se servir des autres en aucune façon. Un résumé de cette proposition a été effectuée par un pasteur Baptiste : nous sommes ici pour servir, non pour nous servir ou être servis. Autrement dit l'homme et la femme sont une fin, non un moyen. Il semble que cela soit compliqué car il faudrait que cesse toute exploitation de l'homme par l'homme pour que nos moyens d'existence soient justes. Comment a été fabriqué le jeans que nous portons, l'ordinateur que nous utilisons, etc. ? Et de nos jours les inégalités dans le monde sont abyssales, la loi du profit un impératif social et les changements économiques et sociaux qui s'imposent très longs et compliqués à mettre en place, car ils se heurtent au difficile problème de la corruption des pouvoirs et au manque de formation des populations exploitées. La liberté dans l'égalité semble difficile. Toutefois les saisons se succèdent, et ce très vieil enseignement trouvera peut-être un écho dans l'avenir.

#### 5. Effort juste

Comme tout cela tient de L'Everest ou du K2, car il nous est demandé une ténacité spirituelle qui se compare à l'obstination des Alpinistes, cela n'est pas naturel, aisé, mais cet effort ne blesse pas. Il est comme une ascension suave, progressive. Ce qui est difficile exige du temps, donc de l'endurance. Disons que c'est l'effort qui nous est possible de faire, ni plus ni moins. Dans certains textes on trouve l'expression « enthusiastic effort », effort enthousiaste, effort heureux. C'est indiquer que la voie ou le chemin à huit branches serait pour reprendre une expression de René Barbier: « clair-joyeux ». Il y a du bonheur même à suivre un chemin où le cœur et le sens se font présents, bien sûr cela requiert un travail, un investissement, mais le travail fait du sens, on aime le faire, il semble une « bonne voie ».

## 6. Attention juste

Apprendre à écouter les autres, le monde comme nous l'avons indiqué précédemment dans le texte. L'attention ici est la consigne nécessaire pour rendre une pensée, une parole, une action cohérente. Tout cela demande de l'effort, de l'attention et de la présence :

## 7. Concentration juste

Apprendre à s'écouter soi. Ne pas se disperser... Alors que l'attention vise l'extérieur, la concentration vise l'intérieur, le retour sur soi, avant et après ce qui a été dit et ce qui a été fait, elle se réfère à la présence, et comme l'a écrit Heidegger au fait d'être-là, il nous appelle les « *dasein* », les « être-là ». Cette présence est transitoire, impermanente, alors pendant qu'il en est temps, concentrons-nous, soyons entièrement là, par nos pensées, nos paroles et nos gestes, soyons au plus près du juste.

## 8. LA VOIE

C'est merveilleux de trouver sa voie, il en résulte une joie profonde, un sentiment de cohérence et d'intégrité. Chez moi cela ne dure pas longtemps. Je suis trop occidentale, un côté râleur qui tient du français, j'ai trop entendu : « peut mieux faire ». Et pourtant je dois pouvoir y arriver un jour... À moins que nous n'y soyons déjà et que nous passions à côté comme le remarquent certains moines.

Je remets le lecteur à des maîtres d'appartenance bouddhiste pour des explications plus détaillées. Le journal micro-hebdo de l'UBE (Université Bouddhiste), dans un intéressant article « les oubliés du chemin »<sup>94</sup> décrit la première étape du chemin : la pensée juste est dite « **compréhension juste** », source d'un exercice contemplatif de méditation, cet exercice de compréhension est décrit comme une « entrée dans le courant » ou

« l'ouverture de l'œil de la loi », voie monastique du « bhiksu », de celui qui reçoit. N'étant pas moine moi-même, je laisse le soin à chacun

---

94 Micro hebdo de l'UBE. Site UBE in article Les oubliés du chemin, partie 1.

de trouver pour ces huit branches de la voie...Les interprétations qui leur conviennent le mieux. Ce qui semble intéressant cependant c'est à la fois sa difficulté et son actualité.

Chemin faisant nous parvenons en Occident, en Grèce, puis à Rome et en Judée. Impossible de résumer toute la sagesse occidentale grecque et judéo-chrétienne en quelques lignes et tel n'est pas l'objet de ce chapitre. Ce qu'il est important de démontrer c'est que plutôt que de lire une fracture entre des pensées issues de cultures différentes, fractures qui ont servi de justification aux génocides au nom de la loi et de Dieu lui-même c'est de chercher plutôt les complémentarités, les échos, les correspondances. De telle sorte que les générations à venir ne commettent pas les mêmes erreurs et se déchirent tout simplement parce qu'elles possèdent une représentation différente du monde, ou une couleur de peau ou un éclat de regard différent, qu'elles puissent voir dans ses différences, une occasion d'apprendre ensemble et de s'entraider le cas échéant.

En effet bien souvent les guerres sont nées de difficultés de communication et de compréhension qui nous ont empêchés de vivre ensemble.

Les philosophes juifs, les philosophes grecs, de même que les philosophes chrétiens ne vantaient guère l'égo et leur chemin comporte assurément sur cet aspect précis une série de résonnances ou correspondances avec les savoirs amérindiens et orientaux.

Cela dit nul n'est prophète en son pays et de la même façon que ces cultures ont eu leurs sages, elles ont eu leurs guerres et leurs tyrans, leurs fanatiques. Le regard que l'on porte sur l'histoire, sur un fait, est presque toujours orienté par la volonté de démontrer la supériorité d'une lecture vis-à-vis d'une autre, et par conséquent la supériorité d'une culture vis-à-vis d'une autre. En cela résident notre violence et notre vanité intellectuelle. C'est ainsi que l'on éduque et dresse les gens les uns contre les autres depuis l'enfance. C'est très difficile d'enseigner l'histoire car il faut enseigner les violences dont nous sommes héritiers, mais il faut aussi enseigner aux jeunes à les dépasser et à nous dépasser. En effet chaque pensée a sa richesse, son

intérêt et ses déviances. Car chaque culture est humaine donc produite par un ou plusieurs cerveaux qui ont des qualités et des limitations. La façon dont on introduit la pensée grecque d'un pays à l'autre est très variable. Au Brésil on se réfère à Marilena Chaui, A.J. Severino, Freire et Gadotti en France à Jaspers, Sponville, Huysmans et Vergez, Russell... Ces auteurs diffèrent culturellement et diffèrent profondément entre eux.

En Grèce devant l'échec du concept de République et de démocratie, les stoïciens nous apprennent l'art accompli du sursis, de la résistance apparemment passive et silencieuse aux tyrans, la devise des « oi stoikoi », ceux du Portique est claire : « *supportes et abstiens toi.* » Actuellement nous sommes entre chien et loup, nous traversons une période difficile, de racismes, d'exclusions, de ségrégations, d'injustices, et si nous voulons un printemps pour l'humanité il va nous falloir comme eux, des trésors de patience pour composer ensemble. Loyalement. Ce qui veut dire sans nous blesser physiquement ou moralement pour nous comprendre.

### Lecture et voie

Ce sont des eaux de renoncement, de sursis, de place cédée à l'autre voire de préférabilité inconditionnelle d'autrui, qui donneront naissance à la chrétienté et à la philosophie chrétienne. Jean Yves Leloup peut nous aider à mieux comprendre le concept de sagesse dans ce contexte. Il mentionne dans ses conférences de la Sainte Baume le travail à conduire sur l'égo indiqué dans les évangiles de Saint Mathieu lorsque l'on souhaite comprendre les écritures : « *L'enseignement évangélique est quelque chose d'extrêmement fin et subtil qui demande pour être bien compris, un cœur pur.*<sup>95</sup> L'attitude à l'égard des textes sacrés semble donc déterminante pour leur compréhension. Il y a pour ce philosophe chrétien contemporain dans cet accès à la sagesse une « épreuve initiatique qui nous conduit au-delà du bien et du mal, pour entrer en correspondance avec le monde qui nous entoure,

---

95 Pour la définition de la transdisciplinarité je vous conseille une visite au site du C.I.R.E.T. et les lectures des nombreux textes de Basarab Nicolescu créateur du concept et des chercheurs qui l'accompagnent dans cet effort de définition. Yves Leloup in *L'enracinement et l'ouverture, conférences de la Sainte-Baume*. P.22. Ed. Albin Michel. France, 1995.

sans porter de jugement à priori, dans un souci de compréhension. Ayant accepté et « lâché » ce « moi solitaire », le « **nous** » de notre inséparabilité avec tous les êtres se révèle. C'est alors que - dans cette communion - nous pouvons agir réellement sur notre environnement, proche ou lointain, et vérifier que « *tout homme qui s'élève, élève le monde.* »<sup>96</sup>. Selon cet auteur, « *Plus doux que les bras de Morphée, il y a les bras de Sophia : la sagesse qui nous donne le repos sans nous enlever la conscience.* »<sup>97</sup>. Cela dit l'objet de ce texte n'est pas de porter un message évangélique, mais d'indiquer que toute culture, y compris notre culture judéo-chrétienne Occidentale possède sa représentation de la sagesse et que la lecture de la Bible peut être éclairante à ce sujet. Bien que nous sortions du domaine proprement philosophique pour entrer celui de la théologie, il est très intéressant d'étudier non seulement que l'on approfondit le concept de sagesse en lisant, mais qu'il y a une manière de lire pour accéder à la sagesse. Cette manière de lire est décrite par Jean Yves Leloup à la fois comme une « assise » dans son être et comme une mise « en marche »<sup>98</sup> :

L'auteur dresse un parallèle entre cette double position ; l'assise et la marche et la « *Lectio Divina* » des moines catholiques, en dressant à la fois dans la verticalité et la profondeur l'échelle suivante :

Unio  
 Contemplatio  
 Oratio  
 Meditatio  
 Ruminatio  
 Cogitatio  
 Lectio<sup>99</sup>

---

96 Ibidem 78 p. 38

97 opus cit

98 Jean Yves Leloup in *L'assise et la marche*, Ed. Albin Michel, 2011.

99 Ibidem 81 p. 100

L'acte de lire, en raisonnant et en méditant à partir de ce qui est lu, peut nous mener vers la contemplation des idées et l'union avec notre nature profonde en résonnance avec notre coeur, une nature capable de donner du sens au monde et de transcender par là ce qui est vécu, une nature qui est culture. En ce sens l'expérience de la lecture peut devenir une expérience de sagesse, de connaissance de soi, des autres et du monde.

Pour ce philosophe chrétien « Assis ou en marche tout peut devenir *lectio divina*. »<sup>100</sup>

Bien que les éminents représentants du concept de sagesse dans les différentes traditions culturelles semblent souvent pour l'observateur extérieur faire référence à la même notion de vie juste, belle et bonne, avec et pour les autres, depuis, pour ainsi dire la nuit des temps, le monde est exsangue et nous sommes nombreux, moins célèbres que Martin Luther King Jr. à continuer de trembler pour l'humanité. Force est de constater que bien souvent nous ne naissons ni ne mourrons sages et que le chemin passe par l'échange avec les autres, le dialogue dans la confiance, le respect et l'accès par le biais de la rationalité à un sens éthique commun et accepté. Il peut y avoir même des affrontements, une « *disputatio* » verbale, mais si nous souhaitons véritablement nous comprendre, le temps de la révolte doit être dépassé, pour accéder à un sens nouveau, tiers et à l'intégration des dimensions multiples et complexes de ce qui constitue aujourd'hui la culture humaine. L'accès à la recherche de la sagesse ne s'est toujours pas démocratisé, cette formation humaine de très haute volée, demeure un privilège car il suppose une formation philosophique de base.

Or depuis tous temps les philosophes ont auprès de certains publics, très mauvaises presse, car ils exigent le souci, la rigueur, la patience de la réflexion, du travail sur le langage, et l'ouverture aux perspectives différentes, faiseuses bien souvent d'évolution personnelle et sociopolitique. Or si tous les peuples du monde se mettent à réfléchir – et pas simplement à se donner la main - que va-t-il donc se passer ? A priori,

---

100 Ibidem 81 p. 104

si les humains prennent le temps d'apprendre à penser ensemble sur leur sort, cela risque d'être assez laborieux mais très positif, et à long terme peut être que cette planète tellement meurtrie par les violents conflits interculturels, interreligieux, pourra trouver une voix tierce, « alternative », celle d'une classe libre, pour la joie, l'évolution collective et la sérénité. Nous avons assisté au Québec à une formidable tentative de dialogue avec la population grâce à la courageuse Commission Bouchard – Taylor, qui a tenté de trouver avec une population meurtrie par de nombreux conflits interculturels le meilleur chemin pour vivre ensemble à travers ce qu'ils ont appelé les « accommodements raisonnables ». La question est loin d'être résolue, mais ce qui est le plus difficile, le dialogue, a été amorcé. Toutefois comment offrir aux populations du monde la formation philosophique nécessaire qui prépare au débat démocratique et prépare les humains à dépasser les clivages binaires pour accéder à une troisième voie conciliatrice et juste pour les parties impliquées dans les conflits qui nous saignent ? Philippe Sollers écrit poétiquement qu'il faut « apprendre à vivre dans les intervalles » précisément là où un discours respire et se met à l'écoute de l'autre, intervalles où peut se manifester quelque chose comme une éclosion, un fleurissement. »<sup>101</sup> Comme nous l'a soufflé Auguste Rodin, « un art qui a de la vie ne reproduit pas le passé, il le continue »<sup>102</sup>

#### 5.4. LES SEMENCES SUR LE CHEMIN : UN PASSAGE DANS LA VOIE ?

Allan Nostron écrit « *Wisdom is a way - the way we take to escape from folly - and folly is our ordinary way of life, the way of suffering- thus, wisdom is the way out.* »<sup>103</sup>

La sagesse n'est en effet pas simplement un haut objectif de vie, elle est également et simultanément, un passage, « a way », pour la grande majorité

101 Philippe Sollers in L'évangile de Nietzsche, p.17 Ed. Le cherche midi, Paris 2006.

102 Auguste Rodin, source à vérifier.

103 Alan Nostron in « *What is wisdom* » site sagechin.Unesco.html

d'entre nous, qui cherche bien souvent plus qu'elle ne trouve. Toutefois Barthes définit ce passage « à la fois comme le chemin à parcourir et la fin du parcours, la méthode et l'accomplissement. »<sup>104</sup> En ce sens se mettre en chemin serait déjà trouver un passage.

Notre voix doit nous permettre de passer d'un état à un autre comme le poète coréen Hye-Cho (704-787) tente la traversée du plateau du Pamir.

**Traversée du plateau du Pamir**<sup>105</sup>

Poème de la tradition Coréenne traduit par Sun-Mi KIM

*Neige gelée s'entasse sur la glace*

*Vent soufflé cisèle la terre.*

*La rivière entaille l'abrupte falaise.*

À la porte du dragon, la cascade s'immobilise,

*Sur la paroi de puits s'enroulent des serpents de glace.*

*Le feu dans la main, je chantonne aux limites de la terre.*

*Comment traverser ce plateau de Pamir ?*

La beauté de ce poème est qu'il se termine par une question. Celui qui possède toutes les réponses ou qui se contente simplement de répéter la réponse des autres, n'a guère besoin de se mettre en marche, de se mettre en voix. En revanche ceux qui veulent poursuivre l'effort de leurs ancêtres et aller un pas plus loin ou plus près, du côté de leur environnement, des autres et d'eux-mêmes, y compris tous ceux qui sont aujourd'hui privés de l'accès à la culture, bafoués dans leur dignité et dans leur droit, ceux-là ont une route longue et difficile devant eux.

Comme Hye Cho je ne possède moi aussi que des questions ; cela me paraît déjà si difficile d'être sage, j'ai tant de fois l'impression de me trahir, de me contredire, d'écrire un mauvais français à force de voyages, et je me demande si souvent si ma compréhension est bonne, si elle n'est pas naïve

---

104 Roland Barthes in *Le Neutre*, cours au collège de France (1977-1978), texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, p.33, Seuil Imec, 2002.

105 Hye-Cho in *traverse du plateau du Pamir* site journal des chercheurs, Paris.

ou niaise ? Alors comment devenir un groupe de philosophes, une société philosophe ? Peut-être faut-il simplement le courage du passage, celui de se mettre en marche chaque jour, à son rythme, à son pas, de toujours oser sa voix ? Michael Roach nous dit après une longue quête n'avoir à offrir que le don humain de savoir donner. Je lui laisse donc ces quelques mots pour commencer le dialogue sur cette tentative de définition commune : « I give you the gift of giving ! »<sup>106</sup> (Je te donne le don de donner). Alors voilà, je parle, parfois vite, parfois doucement, je parle avec ceux qui me côtoient, je parle pour eux et avec eux, de l'hiver au printemps et, le dégel présent, nous pourrions traverser « le plateau de Pamir ».

### Passage et plasticité

En définissant la voie du thé, Okakura Kakuzô nous indique de façon très subtile que la sagesse doit « advenir dans le passage plutôt que dans le chemin ». Il y a en effet des chemins qui se voulaient sages mais qui tout compte faits ne vous mènent nulle part, des labyrinthes où l'on se perd, des amitiés qui se défont, des couples infidèles, des ruptures, des déceptions, des chemins où l'on se blesse, où l'on se corrompt, des divorces, des crimes, des accidents, des mauvaises circonstances, des mauvaises évaluations par manque de données, des injustices, des trahisons. Ce qui se voulait bon choix, belle route, s'avère une catastrophe ou tout du moins une impasse, un chemin qui ne nous mène nulle part. Alors sur le chemin qui s'enlise il faut trouver un passage pour continuer la marche... « Keep walking » n'est pas simplement un slogan publicitaire de whisky mais une parole Dakota après un génocide au camp de Big foot, ou une femme à l'agonie aurait murmuré « Keep walking my son ».<sup>107</sup>

Kakuzô définit la voie du thé comme « *un culte de l'imparfait en ce qu'elle vise -avec quelle délicatesse! - au possible dans une vie vouée, comme*

---

106 Michael Roach in *The Tibetan book of yoga* ed. Doubleday USA 2004

107 Dvd produit par Kevin Costner : 500 nations. Histoire des peuples d'Amérique du nord. 4 tomes. U.S.A.

*nous le savons, à l'impossible.*<sup>108</sup> L'auteur commente avec un brin d'humour que les occidentaux n'ont rien compris aux enseignements des orientaux, mais qu'ils ont appris à apprécier un bon thé.

Le passage provisoire, la transformation vers la sérénité et la joie m'a souvent été rendue possible par l'expérience du lâcher prise. Ce que Jean Yves Leloup définit comme un « lâcher prise profond » est cet instant où nous cessons de nous cramponner aux images que nous avons de nous mêmes », (...) *une ouverture qui permet de répondre non plus à l'agression par de l'agression, ou à de l'agression par de la passivité et de la soumission, mais de répondre à l'agression par de la création :*

*(...) C'est au cœur de la chenille que nous sommes, écouter, se souvenir de la présence de l'oiseau et quelques fois sentir battre ses ailes... « Ayez une lumière en vous-mêmes! Quelle que soit l'heure de notre nuit puissions nous ne jamais renier cette part de nous-mêmes, cette part plus-que-nous-mêmes, tout autre que nous-mêmes qui demeure à jamais ensoleillée.*<sup>109</sup>

Jean Yves Leloup fait ainsi de façon métaphorique référence à notre plasticité évolutive, notre capacité de « donner de la forme » malgré l'adversité, et il ne s'agit pas là simplement, explique le neurobiologiste Marc Williams Debono « d'une élasticité structurale ou de la flexibilité des automates, mais **d'une capacité inductrice, structurante, capable d'introduire de la part informelle indispensable à toute évolution singulière d'un système donné.** »<sup>110</sup>

Ces formes nouvelles que l'on se donne, incomplètes, inachevées, infinies, nous conduisent de la solitude vers l'autre par le biais du langage sensé. Le passage vers la bienveillance, vers davantage de franchise, de joie de vivre, c'est un passage, une mutation en chemin qui se donne de l'un à l'autre dans un contexte singulier, parfois improvisé, impromptu,

---

108 Okakura Kakuzô *le livre du thé*, p.23 Piquier poche France 2006.

109 Jean Yves Leloup in *Lâsise et la marche*, Ed. Albin Michel, 2011.

110 Marc Williams Debono, *La plasticité, un nouveau paradigme*, revue électronique Dogma, 2007 et "Écriture et Plasticité de pensée" AnimaViva Publishing Housse, 2016.

comme l'arc en ciel sous une pluie battante. C'est un match de foot dans les tranchées pendant la guerre de 14-18 entre allemands et français, fatigués de mourir en vain, au nom d'une idéologie quelconque...

Ce passage, c'est celui qui conduit Pablo Neruda au rire de sa femme, au rire de ceux qui s'aiment et se comprennent.

### **Ton rire**

*Tu peux m'ôter le pain,  
M'ôter l'air si tu veux ;  
Ne m'ôte pas ton rire.*<sup>111</sup>

Pablo Neruda avait décelé ce qu'avait aussi découvert Lacan, à savoir *que « les plus grandes réussites n'impliquent pas que l'on sache où l'on va. »*<sup>112</sup>

Nos ancêtres avaient certes bien moins de connaissance scientifique, technologique, philosophique, théologique que celle que nous possédons aujourd'hui et ce texte n'est pas une incitation au retour à l'âge de pierre. (Entre nous, je ne me targuerai jamais de dire qu'au siècle dernier c'était mieux : deux guerres mondiales, la bombe atomique, c'est un héritage difficile) Et J'ai vraiment bon espoir que les sept prochaines générations seront bien meilleures que la nôtre. En tous cas elles auront bien du travail devant elles pour reconstruire ce monde si pollué, blessé, écartelé par les inégalités et démuné face aux violences. Toutefois nos ancêtres avaient métaphoriquement désigné leur cœur comme **le tambour** : celui qui marque le « *ruthmos* » de la marche. A présent je préfère aller « *moderato cantabile* ». « Qui va piano, va sano, qui va sano va lountano, qui va lountano, va suramente. » comme aiment à dire les prudentes mères provençales, mais j'avoue que je n'en suis pas toujours capable.

---

111 Pablo Neruda vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée suivi des Vers du Capitaine. Gallimard Paris 2006.

112 Jacques Lacan in *Écrits*, p.615 le Champ Freudien, Ed. du Seuil, Paris, 1966.

## 5.5. LA MISE EN VOIX

*« L'universel c'est le local moins les murs, c'est l'authentique qui peut être vu sous tous les angles et qui sous tous les angles est convaincant, comme la vérité. »*

Miguel TORGA, in *L'Universel c'est le local moins les murs*, traduit du portugais par Claire Cayron, William Blake and Co et Barn booth, Périgueux, Mars 1994.

### **Danse ou combat ?**

Comme l'a écrit Basarab Nicolescu<sup>113</sup>, si nous n'optons pas aujourd'hui pour un dialogue authentique, capable de traverser les divers champs disciplinaires et de rétablir une circulation entre la conscience qui élabore du sens et la connaissance élaborée, « demain, il sera trop tard ». Conservons l'espérance cependant. De fait, la manière chaque fois plus mécanique, impersonnelle, pragmatique et fragmentée avec laquelle la connaissance scientifique est produite et retransmise, le manque d'espace pour l'élaboration de la subjectivité de chacun dans les sociétés contemporaines, l'appauvrissement du sens dû au nivellement par le bas des contenus culturels transmis sans jamais être questionnés, l'absence de problématisation qui se retrouve souvent dans des projets scientifiques très normalisateurs et moralisants, ainsi que le manque de rêves et de vision qui donnent jours aux vrais projets d'évolution humaine, font que, pour beaucoup, vivre constitue le fait de réaliser des tâches routinières, utilitaires et obligatoires, chaque fois davantage dépourvues de sens et de plaisir, juste pour survivre. Néanmoins, malgré le contexte actuel assez crisique, les vers du portugais Fernando Sabino nous encouragent à poursuivre :

*« De la vie, trois impressions demeurent ce soir : la certitude d'être toujours au commencement, la certitude qu'il me faut absolument poursuivre et la certitude que je serai interrompu avant d'avoir terminé. »*

---

113 Nicolescu, Basarab. Manifesto de Transdisciplinaridade. São Paulo Ed. Trion, 1999.

*Saurai-je faire de cette interruption un chemin, de ma chute  
un pas de danse, de l'incontournable peur, une échelle, de  
mes rêves, un passage, de la quête, votre rencontre ?»*

Plagiant le poète, la méthode d'intervention dans le champ de la formation philosophique, a bien souvent évité l'emploi à priori des dispositifs méthodologiques qui prétendent anticiper avec précision les étapes du développement de l'humain, pour choisir plutôt la moins mauvaise méthode à partir des opportunités qui s'offrent aux philosophes. Je pense que je me suis inconsciemment inspirée des méthodes théâtrales apprises à l'A.C.T. (atelier de créativité théâtrale créée par ma mère et metteur en scène Maria Teresa Thieriot et surtout des techniques d'improvisation. Ma collègue Luisa Alonso a très bien résumé cela lorsque nous sommes parties faire une formation ensemble dans le Nordeste du Brésil à la Chapada Diamantina. Lorsque nous étions chez elle en train de préparer le cours : elle m'a dit : « on met dans la valise tout ce qui pourra nous servir (textes, diapos, etc.) et on improvisera une fois arrivées sur place ». Cela m'a d'abord paru effrayant : on improvise ?! Mais force est de constater que dans les salles de classe de la vie et de la mort, cela m'est arrivé souvent. Bien que l'on soit tenu d'étudier en didactique et avec quelque profondeur le constructivisme, le socioconstructivisme et la métacognition, le cognitivo-comportementalisme, bien souvent le silence et l'écoute presque clinique, des besoins d'une personne ou d'un groupe semblent les meilleurs alliés avant de s'essayer aux dispositifs méthodologiques. Afin de pouvoir reconnaître, accueillir et inclure les attitudes non intentionnelles involontaires qui surviennent dans le dialogue, nous devons nous défaire de tout type de jugement à priori et délimiter en nous et autour de nous, un espace serein, neutre, à l'image d'une toile vierge, libre, d'une page blanche, d'un sol égal, auprès de qui nous sommes. Ainsi nous pourrions « nous différencier et nous dépasser sans nous blesser », c'est-à-dire parler en toute franchise, sans nous agresser et nous en vouloir pour autant. Toutefois il convient de faire systématiquement un contrat de départ : éviter les mots ou les gestes pouvant atteindre l'intégrité physique ou psychique des sujets, prenant de

la sorte appui sur les législations récentes nationales et internationales. Il faut donc essayer de délimiter ainsi un espace de sécurité minimal, un espace vide ouvert aux possibles qui nous permette alors de prendre de vrais risques conceptuels, d'oser affronter sereinement les désaccords, d'avoir le courage d'exercer librement et pleinement notre conscience à visage découvert et de façon autonome, bref **de mettre une pensée en voix**. Toutefois prendre conscience des problèmes philosophiques que l'on traverse ne suffit pas à favoriser l'apprentissage mutuel : il nous faut également penser ensemble une issue possible, une voie commune, nous qui assistons chaque jour à davantage de violence dans les carrefours du labyrinthe.

Cette « paix » hiérarchiquement et arbitrairement décrétée, équivaut à utiliser une bouée pour permettre à un étudiant d'apprendre à nager dans les eaux parfois agitées de la philosophie ou d'avoir des roues stabilisatrices pour lui apprendre à faire du vélo et se tenir en équilibre; c'est un « amortisseur », une protection contre les chutes, à l'usage de ceux qui s'aventurent dans les rudes « disputatio » philosophiques.

Ce n'est pas d'autre part, une garantie contre les crises ou les difficultés, mais c'est une façon de prévenir et d'anticiper ces difficultés de telle sorte que, si elles surviennent, nous pourrions nous souvenir que nous sommes dans un contexte serein et que, par conséquent, nous pourrions nous soumettre à un travail de réflexion à partir de l'étrange : du passage qui se manifeste. Ce contrat qui définit les conditions rendant possible de parler ensemble doit en effet, reposer de façon explicite sur l'autorité de la compétence de celui qui parle. Ensuite, il faut éviter à tout prix les manifestations de pouvoir arbitraire et parier sur la capacité de dialogue des uns et des autres. **Ce contrat est un contrat de nature philosophique.** Or de façon générale en philosophie la mise en voix auprès du grand public a très mauvaise presse. Force est de constater que si l'on se passe de médias et du public et qu'elle tombe à l'eau, la philosophie comme le Titanic va sombrer au fond des mers tôt ou tard, car apprendre à penser, et qui de plus est à penser ensemble ne va vraiment pas de soi. Les icebergs

qui nous guettent sont aiguisés et la houle fréquente. De temps en temps une lame de fond emporte la raison de l'une d'entre nous à tout jamais. Virginia Woolf s'est noyée. Édith Stein a été trahie par les sœurs de son couvent et a été gazée en Allemagne, Olga Benario la communiste a été déportée depuis le Brésil et a accouché de son fils en prison, puis a été également gazée dans les camps nazis. Anne Frank n'a pas terminé son journal, Maria Montessori s'est exilée en Inde pour pouvoir travailler, Simone Weil est morte anorexique... Hannah Arendt a dû émigrer aux États-Unis loin de Heidegger pour ne pas le compromettre, Camille Claudel a été internée... Faut-il poursuivre?

De quoi aura l'air une société où l'on ne se comprend plus, où l'on se contente de calculer? Une société qui aura détruit la douceur paisible du féminin qui prie à genoux se prosterne même et encourage les premières mises en voix? Le combat est-il incontournable? Fait-il inévitablement partie du chemin? En yoga il y a une étrange figure, celle du « dancing Warrior », Natarajāsana, à traduire par le guerrier qui danse ou le danseur qui se bat? Drôle de personnage et pourtant il fait partie des positions du sage.

### **La maïeutique selon Socrate ou l'art de naître à soi-même**

Sans être nullement adepte de la formule : « il faut souffrir pour grandir », le philosophe est pleinement lucide sur l'effort qu'un groupe doit faire pour se comprendre. La maïeutique socratique se présente en définitive comme la méthode qui a souvent inspiré les philosophes comme une méthode qui commence par se faire vide, ignorance, silence, effort et questionnement ... Comment réconcilier sens et désirs humains? Et quel sera ce sens? Comment élaborer une connaissance à partir d'une motivation authentique, sincère, protégée, innocentée, à partir de sa voix? Comment obtenir des réponses aux problèmes posés par notre énigmatique présence au monde, réponses qui ne soient pas des formules simplificatrices apprises par cœur et comment céder la place à la patience et à la réflexion à chaque fois singulière que ces réponses nécessitent? Comment installer la crise, montrer des problèmes, là où n'existent que l'indifférence, le ressentiment,

le scepticisme ou l'obéissance aveugle d'une génération qui pense parfois, que « Bof, rien ne change, ce sera toujours pareil ... ». Comment éveiller ou raviver le désir de vivre et l'énergie d'apprendre, de tout mettre en mots et de parler, comment se tenir compagnie dans les allées du labyrinthe, se fortifier dans cette épreuve et garder fraîchement à la mémoire le souvenir d'une vie juste, belle et heureuse, la promenade rieuse dans un jardin ajouré et fraîchement fleuri que nous évoquait Épicure?

Il peut ne pas exister d'issue définitive, peut être que les philosophes seront toujours condamnés à la solitude et à la marge, que pour un tiers monde les dés sont irrémédiablement pipés, mais il existe déjà une méthode rigoureuse, depuis près de trois mille ans, d'interrogation et de recherche des issues possibles dans un espace neutre. Je préfère la tendresse à l'ironie, néanmoins, jamais je n'ai cessé de questionner, de façon presque conservatrice, à chaque classe, à chaque année scolaire : « En définitive, qui sommes-nous? »; « Que désirons-nous ? »; « D'où venons-nous et où allons-nous? ». Et, entre les dogmes du scepticisme absolu et les réponses prophétiques, j' ai essayé de toute mes forces, de réveiller, chez chacun, le désir de trouver ses vraies et singulières réponses et de se mettre en voix, de donner patiemment et plastiquement forme à ces voix plurielles, par l'étude grâce au courage d'affronter, parfois, de douloureuses « déconstructions », des pertes, des allées et venues dans le labyrinthes , pour finir par dire, un jour, comme Fernando : « (...) même si vous jugez que je ne suis rien, je demeure , malgré tout, un homme » et de voir à l'horizon une issue se dévoiler, une lune rejoindre un soleil pour former dans la ténèbre un anneau de diamant. Et puis si les dés sont pipés on peut répondre comme Stéphane Mallarmé : « **Un coup de dés n'abolira jamais le hasard** ».

En effet, développer l'art de poser des énigmes, de circonscrire le mystère, « d'érotiser la connaissance » selon la tentative hardie de Philippe Meirieu<sup>114</sup>, lors de ces cours à L'I.S.P.E.F., de monter des scénarios

---

114 MEIRIEU, Philippe. Leçon de Philosophie de L' éducation. Grand Anphi: Université Lyon II Lumière, 1991.

fantastiques, avec toute l'habileté et la séduction du conteur d'histoires, au-delà de la performance de l'acteur, peut parfois donner à un étudiant le désir non seulement de nous écouter, mais, par de-là le discours habile du maître à penser, de trouver la force en soi de rédiger son propre discours, dans un mouvement d'auteur de sa composition, de sujet protagoniste de son histoire, grâce à la médiation des objets de savoir, des objets flottants qui circulent entre nous et se mettent en voie.

Notre plasticité constitutive fait que nous pouvons apprendre à composer avec nos attitudes non intentionnelles et involontaires. Les attitudes non intentionnelles suscitées par la subjectivité ou par l'inconscient, peuvent, grâce au dialogue qui signalera notre savoir faire avec la subjectivité, permettre l'interaction du désir qui s'exprime avec l'intention et le projet explicite et objectif d'élaborer de la connaissance, de parler sa pensée. Cela équivaut à considérer ces attitudes non intentionnelles comme des flashes de vérité et présenter cette interaction de l'inconscience avec la conscience comme une entrée en lumière possible. En effet lors d'un parcours de formation, nos émotions peuvent entrer en conflit avec l'intention d'apprendre ou d'enseigner. Il est nécessaire de percevoir ces émotions et identifier la nature du conflit pour le résoudre. La production de la connaissance en position de sujet éveille en effet toutes sortes d'émotions qu'il faut apprendre à gérer, une situation beaucoup plus complexe que la position passive de l'obéissance et le refoulement. Dans le labyrinthe une porte s'ouvre et l'air tiède caresse un visage. De fait, nous pouvons prévoir qu'il ne sera pas facile d'apprendre à vivre ensemble dans le dialogue et que nous commettrons probablement bien des erreurs, que nous risquerons les chemins incestueux de la séduction. Toutefois, grâce à d'innombrables crises et remises en question, nous pourrions avoir des attitudes plus entières, plus dignes, plus proches de ce qui semble juste et bon, et dessiner lentement notre visage de groupe humain recomposé après tant de guerres, en prenant appui sur nos objets de savoir scientifiques, sur une pensée parlée qui demeure, il faut le parier, inépuisable dans le temps et résolument changeante portée par l'énigmatique énergie humaine.

Le sens de ce processus maïeutique par lequel une personne, grâce aux questions posées par une autre, tente « d'accoucher d'elle-même » exerçant son jugement par l'intermédiaire d'un objet de savoir scientifique, est la joie de la composition mutuelle : le la parole qui s'élève pensée à deux voix. La maïeutique constitue également la possibilité de vivre le dialogue avec nos attitudes non intentionnelles qui rendent bien difficile et complexe parfois le parcours d'une transmission culturelle car elles font émerger ce qui n'est pas aisé à conduire : le désir de faire affleurer à la conscience ce qui est latent, inconscient ou « semi-conscient »<sup>115</sup>. Le désir à la source de toute découverte a une place complexe en philosophie car son expression se destine à l'autre, presque avant de se destiner à soi-même. Connaître, se connaître, mais pour l'autre, pour qu'il ait une place, œuvrer au don, à cette parole qui nous est commune... Grâce à une prise de conscience de la valeur et de la dignité du désir humain de se comprendre et vivre ensemble, il est possible en effet de lui donner un sens éthique, par l'intermédiaire des ressources du langage, de l'art et de la science que la connaissance rend disponible.

En observant avec attention le processus maïeutique de « connaissance » du savoir, il est possible d'identifier deux moments qui alternent ou parfois se superposent durant le temps d'une pensée parlée : le doute et l'accouchement. L'ironie socratique consiste à affirmer, comme Socrate lui-même l'indiqua dans sa propre défense, que la seule chose qu'on sait vraiment est que l'on ne sait rien, et aussi à faire douter et à confondre ses adversaires par des questions embarrassantes. Une raison d'être de cette ironie était d'amener ses interlocuteurs à l'humilité et à l'expertise nécessaires à l'apprentissage, lequel demande une formulation des questions et des problèmes, semblable à celle indiquée par l'UNESCO – Organisation de Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture – pour le XXI<sup>ème</sup> siècle, « apprendre à être ». De fait, comment dialoguer avec quelqu'un qui sait déjà tout ou qui pense que n'importe

---

115 Galvani Pascal, opus cit Présences 2012.

quel modèle d'apprentissage de la philosophie est inutile, voire nocif ? Comment dialoguer avec les sceptiques ou les dogmatiques de l'Académie ? Comment leur expliquer le bien fondé de la maïeutique, de la mise en voix de chaque pensée singulière ?

Hannah Arendt a donné deux explications métaphoriques de l'ironie socratique : elle aurait un rôle paralysant semblable à la raie électrique et un rôle irritant semblable à la mouche. « Selon Platon, on traitait [Socrate] de raie électrique, un poisson qui paralyse et endort à son contact. Socrate admettait la métaphore pour autant que ses auditeurs reconnaissent que la raie électrique ne paralyse les autres que pour être elle-même paralysée ». « Ce n'est pas que je laisse les autres perplexes parce que je connais déjà les réponses, c'est que je les livre à ma propre perplexité ». Socrate créait de cette façon un espace entre l'action et la réaction, qui interrompait l'existence humaine, sa persistance, son insistance, dans une direction donnée, provoquant une situation de crise, d'étonnement, de mystère ».

Elle a aussi utilisé l'exemple de la mouche bourdonnant à l'oreille de l'interlocuteur jusqu'à le lasser, le désarmer. Socrate se nommait lui-même un taon, une grosse mouche. Le taon semble avoir une fonction de maintien de la vigilance, ne se souciant pas uniquement de piquer, mais aussi d'irriter<sup>116</sup>. Penser est une liberté difficile, requérant concentration et persistance. Cependant, d'innombrables motifs incitent à ne pas penser, à agir comme de coutume, à simplifier, à abréger, à résoudre immédiatement un problème posé, à utiliser le sens commun pour ne pas « chercher la petite bête », selon l'expression populaire ; à fonctionner sous le mode semi-conscient, en mettant le pilote automatique. Mais la mouche vient, embête, tourmente, pose de nouveau une liste de questions, reprenant sa rengaine : « finalement, qui sommes-nous, où allons-nous, que cherchons nous ? ». S'il le faut, la mouche pique ! La piqûre enfle, démange, ne nous laisse pas en paix : il faut retourner au problème, retourner à l'étude, retourner à la vie, retourner à sa voix et à sa voie avec énergie.

---

116 ARENDT, op.cité, p. 130-132.

La première étape, ironique, critique de la maïeutique est une étape d'immobilisation. « Finalement, que cherchons-nous ? », « Que faisons-nous ? ». Quelle que soit la tactique utilisée, la personne doit s'arrêter et écouter, penser, prendre du recul, prendre une distance vis-à-vis d'elle-même, sortir de son contexte, mesurer l'étendue de sa propre ignorance et penser.

Bien entendu, nous compterons bientôt trois mille ans de perplexité du monde occidental confronté à ses erreurs ; il faut aller au-delà, passer à la deuxième étape de la maïeutique, le travail de l'accouchement : LA MISE EN VOIX. Après l'avoir immobilisé, Socrate, tel le vent qui se lève, mobilise et interpelle son interlocuteur : « Le vent de la pensée t'a maintenant sorti de ton sommeil et t'a totalement amené à l'éveil et à la vie », commentait Socrate, nous indiquant la nature de sa propre action : réveiller, passer du sommeil à la vie, c'est à dire accoucher de nous-mêmes. Socrate va ainsi aider son interlocuteur à distinguer la pensée authentique, « in vivo », découverte épistémique, de la doctrine, opinion préconçue, sophisme, ou connaissance « in vitro », lettre morte, tombée en désuétude, imitation, mimesis. Socrate, proche de son interlocuteur, devant la peine de mort, a pris le risque de remettre en question la connaissance, de mettre en voix son procès, au coût de sa vie.

Hannah Arendt compare la métaphore du vent à la pensée, une capacité qui permet de « prévenir les catastrophes, tout au moins pour soi »<sup>117</sup>, avec le pouvoir de discerner le mal du bien, le juste de l'injuste, la vérité de l'erreur. Ce qui nous mobilise, ou qui cesse de nous mobiliser, est une question de valeur, de valeur de la connaissance, de valeur de l'autre, de la valeur que nous attribuons à notre conscience, de cette conscience qui est d'emblée à l'origine des pensées et des actions qui se destinent à l'échange et au partage. Jacques Derrida, dans sa Pharmacie de Platon, remarque combien la vérité est ténue et difficile à discerner : le bien pour l'un est le mal pour l'autre, le juste ici est injuste dans d'autres circonstances ; la limite précise est, selon lui, « plus que subtile, très difficile à discerner, fine

---

117 ARENDT, op.cité, p. 145.

comme une aile de papillon »<sup>118</sup>. Toutefois il y a une boussole à construire et une route à suivre, une carte à dessiner, une voix qui doit s'élever pour se situer dans le territoire comme l'on apprend à écouter son cœur et à se reconnaître dans sa dignité humaine.

Ainsi, l'accouchement pour Socrate permet de faire la distinction entre ce qui vaut davantage et ce qui vaut moins, entre le prioritaire et le superflu, entre l'essentiel et l'inutile, entre ce qui n'est que pour soi et ce qui inclut les autres. Pour lui le sens vient en premier et le confort matériel ensuite. Exactement à l'inverse de nos sociétés contemporaines : en contrepied. Comme il l'explique dans ses dernières paroles, c'est une question d'honneur, de dignité. L'accouchement lui-même est le moment imprévu où le verbe commence à bouger, à respirer, à avoir sa vie propre, où l'encre noire du stylo n'est plus de l'encre : elle devient sang, se déverse et parle ! Socrate, s'appropriant la maternité et la fonction d'accoucher, encourage le discours qui unit le tout et les parties. Il dit dans *Phèdre* (264 a.c.) :

« Tout discours doit être constitué comme un être vivant, avoir un corps qui serait le sien, de façon à ce qu'il ne lui manque ni la tête ni les pieds, mais qu'il ait le milieu et les extrémités, de façon à associer le soi avec le tout (...) »

Commentant ce passage, Jacques Derrida a associé le discours à un corps vivant. Un animal qui naît, grandit, appartient à la *physis*. Socrate est quelqu'un qui aide l'autre à inventer et non à reproduire des discours, à habiter son texte, à le mettre en voix. Contrairement à Platon, il ne construit aucune « théorie des idées », il est plutôt mort pour elles. Ainsi, résister à la tyrannie du sens imposé unilatéralement dans une société donnée ou à une proposition emphatique – politiquement correcte – mais dénuée de sens, paraît être une bonne tactique à utiliser dans l'enseignement supérieur, mais un choix dangereux et compliqué dès que l'on quitte les murs de l'école car il s'agit de n'être plus une personne-machine, parmi tant d'autres, qui luttent pour leur survie, mais des personnes conscientes

---

118 ARISTOTE. *Métaphysique*. in DERRIDA Jacques. *A farmacia de Platon*. Sao Paulo : Illuminuras, 1991, p. 1003 à 1021.

de leur valeur qui se positionnent les unes pour les autres. C'est un pari sur la transformation des organisations à moyen et long terme.

Étudiant la méthode socratique, Platon l'oppose au sophisme. La critique du sophisme par Platon n'est pas de recourir à la mémoire, selon J. Derrida, mais de remplacer la mémoire vive par la mémoire auxiliaire, l'organe par la prothèse ; il faut éviter cette perversion qui consiste à substituer une chose à un membre (...) en favorisant le savoir par cœur, la reproduction abrutissante, plutôt que la réactivation du savoir, son retour dans l'instant présent pour une raison précise. Cet auteur précise que la limite entre le dedans et le dehors, le vivant et le non vivant ne sépare pas seulement le discours de l'écriture, mais aussi de la mémoire comme un dévoilement, reproduisant la présence et le souvenir comme une répétition. Derrida pousse la comparaison jusqu'à opposer la vérité à son symbole, l'être au modèle, et mentionne le risque d'une simulation de « l'essence » qui peut survenir dans ce qu'il définit comme une « mauvaise écriture ». De fait, la façon dont sont organisées nos sociétés peut conduire les êtres humains à reproduire non seulement la forme mais aussi l'essence d'un discours, son fond. Parfois les jeunes intimidés ou mal préparés à prendre le risque de parler leur propre pensée, n'osent ou ne savent trouver un fondement en eux-mêmes ; par conséquent ils ne s'habituent pas à leur propre discours qui, bien qu'il soit correct, leur semble sonner risqué et ils préfèrent se taire et laisser la place à l'autorité.

À l'autre bout de la chaîne le sujet devenu supposé savoir n'ose pas non plus remettre en question les savoirs hérités de la tradition... L'un parle, l'autre pense en secret, un autre fait comme si tout allait bien et la conscience hiberne, anesthésiée ou intimidée par le volume des informations. Ce sont les pseudos experts et la télé qui dictent la marche à suivre. Certains discours politiques paraissent des simulacres de pensée remplis de formules toutes faites et qui se réduisent à renforcer la montée des extrémismes et des inégalités, en alimentant la concurrence par la voie médiatique.

« *Je me suis uni au courage de quelques êtres, j'ai vécu violemment, sans vieillir, mon mystère au milieu d'eux, j'ai frissonné de l'existence de tous les autres, comme une barque incontinent au-dessus des fonds cloisonnés* »

(11/ René Char in « Faction de muet » Extrait de *Le nu perdu*. Gallimard, Cher, 1978 p.26)

L'heure de la mise en voix est cet instant où, parfois, après de longues années d'étude, d'exercices et de préparation, une personne se reconnaît capable grâce à sa plasticité, de prononcer quelque chose de son propre chef et qui se révèle être une contribution inédite à tout ce qui a déjà été dit et écrit, d'expérimenter à son tour sa qualité d'auteur, trouvant ainsi une liberté d'expression et la position qui lui semble adéquate dans un groupe humain. La découverte formulée pointe et se révèle après un lent parcours de gestation qui n'obéit pas toujours au calendrier, et l'expression de la connaissance nouvelle survient comme une tornade de risque qui réclame courage et intégrité pour soutenir cette nouvelle voie naissante. L'humain se découvre un visage et éclate de rire dans les allées du labyrinthe : voilà Icare de façon impromptue devant la sortie :

- « *Il n'y a plus de peuple trésor, mais, de proche en proche, le savoir-vivre infini de l'éclair, pour les survivants de ce peuple* »

(12/ Char, opus cit p.86)

Suivant les pas de Socrate, mort pour nous garder le droit de philosopher, il faut faire le pari que la dialectique constitue une « antidote »<sup>119</sup> contre ceux qui prétendent réifier, endurcir l'humain, le changer en une mécanique docile et inhabitée, un jouet, une statue ou une personne-machine, et le faire fonctionner dans les institutions qui se plaisent à détruire ou étouffer tout ce la culture humaine nous a légué de meilleur : notre conscience, qui fonde notre dignité et permet à nos vies d'avoir du sens et de se rencontrer autour de ce sens partagé ; NOTRE VOIX.

---

119 DERRIDA, op. cité., p. 46, 101, 68, 69.

Selon Derrida, la dialectique est le meilleur exorcisme qui se puisse opposer à la terreur de l'enfant menacé par les ogres. Derrida analyse soigneusement le moment où Socrate demande à Alcibiade, en guise de remède, de « se soumettre à une recherche mutuelle, de chercher à se connaître lui-même par le détour du langage de l'autre ». Cet autre à la douane du savoir, qui vous entrouvre la porte d'une frontière vers la liberté inconnue de composer son œuvre et vous permet de passer et de vous trouver vous même...

« Passe,  
*La bêche sidérale,  
Autrefois là s'est engouffrée.  
Ce soir un village d'oiseaux  
Très haut, exulte et passe. »*

(13/Char René in *Fureur et Mystère*, Gallimard, 2004, p.55)

Sur ce chemin ardu, je considère comme une piste possible et concrète l'observation des métamorphoses des objets de savoir que nous élaborons. L'objet de savoir porte en lui-même les vestiges de nos incommensurables efforts, les fils conducteurs des découvertes, les formes que le dialogue a engendrées. Selon la façon dont l'objet de savoir a été conçu, il peut assumer un rôle éthique, permettre à notre plasticité de se mettre en jeu, favoriser l'expression des sujets et être le support du dialogue qui permet la transformation et l'évolution des uns et des autres. Au lieu de nous diviser par la confrontation, l'exclusion ou la censure, nous pouvons élaborer un sens commun, lors des intervalles entre une crise et l'autre, en faisant circuler entre nous, des livres, des lettres, des articles, des essais, des e-mails, etc., en somme, en faisant circuler le savoir, les problèmes de sens qu'il pose et en nous donnant le temps de l'écoute, et laissant la vie de notre voix en herbe, nous travailler au corps. Nos tentatives de dialogue sont nombreuses, les impasses continuent et se multiplient, toutefois il ne faut pas abdiquer du sens d'une voie. Car si les sociétés actuelles se refusent pour des raisons politiques économiques et sociales à faire une place à la question philosophique de la place de la conscience au sein de ses institutions, il y a toutefois des passages qui rendent possible l'avènement d'une conscience au sein de l'organisation. Il nous faut faire comme le poète oriental...

## Revisiter le désir

*J'ai cherché le printemps toute la journée,  
En vain.  
Appuyé sur ma canne,  
J'ai longtemps marché,  
Traversé les montagnes lointaines.  
De retour au foyer,  
J'ai effleuré une branche de prunier.  
Je l'ai trouvé là.  
Au bout de cette branche, le printemps fleurissait.*

Dai Eiki poète chinois de la période Sung (960-1279 Cité par Shundo Ayoma Roshi in Para uma pessoa bonita, Contos de uma mestra zen, Ed. Palas Athena Sao Paulo : 2002, p. 82.

L'issue du labyrinthe s'ouvre à nous lorsque nous acceptons de regarder de face le problème qui nous hante: la négation de la voix de la personne pour le maintien de la survie du pouvoir de la parole arbitraire dans un groupe qui se nourrit de la compétition mortifère et que nous décidons courageusement de nous réunir pour penser ensemble les moyens de briser le silence.

Les philosophes ne sont plus chez eux dans les cités, ils sont devenus les étrangers, les ermites, la marge. Ils présentent aux uns et aux autres un visage que ceux-ci ne reconnaissent pas ou confondent avec d'autres...

Ce visage qui parle librement n'est pourtant pas une menace c'est une promesse gardée ; celle de la reconnaissance des uns par les autres de leur parole vive.

**« Toute Pensée émet un coup de dés. »**

(10 / Stéphane Mallarmé in *Un coup de dés n'abolira  
jamais le hasard*, Poème, Gallimard, 2006.)

## ENVOI

### **Avant que lumière ne se rallume**

*Il n'y a point d'hiver qui ne s'achève,  
Les fleurs renaissent à même le désert,  
La dignité humaine habite dans leurs coeurs,  
Point de vie qui un jour ne s'éveille au sens  
Après avoir longtemps labouré en aveugle,  
Alors laissez-moi vous dire,  
Mon compagnon de solitude,  
Ma camarade de classe libre,  
Vous qui m'avez appris qu'une vie  
Pouvait trouver un chemin heureux  
vers soi même et les autres,  
Vous serez peut-être,  
Un matin en transparence,  
Le printemps hors saison.*

*Tant d'entre nous se sont consumés  
Et fanés tout entiers dans un combat  
Pour une cause trop souvent perdue,  
La cause des sans non, des sans terre,  
Des philosophes :  
Ulysse et Pénélope,  
Ceux qui veulent toujours les hommes et les femmes libres :  
En paix avec leur différence, réunis oui, mais francs et forts  
De leur génie et de leur souci d'apprendre toujours  
Eux les toujours bannis, les toujours parias,  
les penseurs mille fois maudits, raillés, trahis, poursuivis,  
car trop à l'étroit dans les mauvaises définitions  
Où l'humain s'enferme et se mutile  
Et pour lesquelles il combat inutilement,*

*Philosophes réduits à être les amuseurs des Rois,  
Obligés depuis des siècles d'entamer la même chanson  
Sous les mitrailles des petits pouvoirs,  
De ces idéologues fanatiques de tous bords,  
Vous pulserez dans les semences d'avenir  
Que leur dépouille a semé partout.  
Ils vous enverront en un fatras de plumes et de graines  
De ce ciel parfois couvert,  
Un passage :  
Et dans l'orage du combat pour l'égalité de droit à la pensée,  
Vous serez cet éclair et ce rire qui dure,  
Avec constance,  
Et si vos yeux pleurent de fatigue et de découragement,  
Ils seront, chemin faisant,  
L'esprit qui habite votre pas  
Silencieux et tenace ils continuent en vous  
Leur oeuvre  
Comme le discret sourire d'un professeur de philosophie,  
Qui s'est adressé à moi un mauvais soir  
Alors que je craignais une fois de plus  
La parole publique :  
« Tu n'as pas peur, Non,  
Va... tu n'as pas peur ! »  
Ce faiseur de lumière,  
Avait parié au milieu de notre nuit commune,  
Que nous verrions se lever une classe libre.*

ODE  
POUR  
L'ÉTERNITÉ



GESTES  
D'INFINI  
POSÉS

*Jan F*

## LÀ OÙ NOUS AIMANTE L'INFINI

Comment se délivrer  
Du pesant souci de soi-même  
Écouter la plainte sourde  
D'un peuple à la dérive ?

*Ne reviens pas en ce pays où les eaux de la tendresse  
Tournent vite en glace<sup>120</sup>*

Apprendre à invoquer  
Le soleil secret en soi  
Le souvenir des berges bleutées de silence  
De la lagune Vénitienne  
Où l'on songe à  
La juste mesure d'une passion  
À l'ouvrage

La confusion la plus banale sans doute  
Semble celle de confondre  
Un ange au sol  
Et l'académie solennelle,  
De perdre de vue  
La vérité souveraine de la chute  
Et de la force qu'il faut pour se redresser  
Le courage de chaque éclat de coeur  
La folie de chaque vertige  
« Le don perfide et délusoire<sup>121</sup> » du savoir  
Des labyrinthes infinis  
Avant l'arrivée suave  
À bon port  
Dans les bras du Lion fait homme,  
À Ithaque.

## LA RAISON NE DEVRAIT ÊTRE INSTRUMENT QUE DE MUSIQUE

---

120 Ibidem, p. 65

121 Godwin, ibidem, p. 218





Photo: Sarah Comett

### **Mar Thieriot est une philosophe, poète et peintre franco-brésilienne**

Née au Brésil, issue de cultures brésilienne et française, Mar Thieriot passa son enfance à Sao Paulo. Elle vécut ensuite son adolescence, entourée d'artistes, dans le Centre culturel de l'Abbaye de Prémontrés, en Lorraine où son père était responsable culturel. Cette expérience unique déterminera son intérêt pour l'art contemporain et la vie contemplative. Elle peindra en secret pendant des années pour ensuite s'absorber entièrement dans des études de philosophie avant de revenir à la peinture et la poésie comme l'on se retrouve. Tout cela se passe dans un effort de délimiter les contours d'une conscience du "non intentionnel": Une conscience que nous sommes agis inconsciemment par nos émotions et que nous devons apprendre à composer avec cela avec énergie et raison.

En 1992, elle obtient une Maitrise en Sciences de l'Éducation de l'Université de Lyon puis en 1995, un Diplôme d'études approfondies en Sciences de l'Éducation Option: Philosophie de l'Éducation: elle y démarre ses travaux avec Philippe Meirieu sur la classe libre à LYON 2 Lumière .En 1994 elle retourne au Brésil où elle développe un Doctorat en Éducation Culture et Société à la UNICAMP avec Elisa Angotti Kossovitch et publie Le risque de Philosopher. Elle y travaille pendant 14 ans comme professeur de philosophie à UNIFIEO à Osasco, situé à la banlieue de Sao Paulo. Elle émigre au Québec en 2008 et fait un stage postdoctoral en philosophie à l'université Laval sur le thème des Mutations Humaines avec Thomas de Konninck à l'université LAVAL. En effet savoir composer avec nos émotions de façon novatrice et pro-active, résiliente, serai un facteur déterminant pour l'évolution sereine des relations humaines, de façon locale et globale.

Elle vit maintenant à Montréal et se partage entre la poésie, la peinture et la philosophie: après conclure un nouveau projet sur les interrelations entre le féminin, l'intelligence, la beauté et le mal: une version faustienne de la femme FAUSTA, capable de se relever après ses multiples chutes elle se penche sur les émotions et les soins palliatifs. Yogi, pour pouvoir gravir les pentes de la connaissance elle fait, en effet également une étude sur la place du yoga et de la méditation pour la connaissance et la plasticité des émotions humaines, lorsque nous sommes confrontés à des douleurs et à des crises émotionnelles. Ses derniers défis entrelacent yoga, soins palliatifs et nos inacceptables deuils : mains dans les mains.

Sa nouvelle piste de recherche possible au CIRET à Paris et au CETRANS au Brésil : l'alliance des travaux sur l'anatomie de l'énergie humaine et la plasticité des émotions avec le Dr.HDR Frederic Andres pour résoudre les conflits cognitifs et émotionnels qui peuvent diffuser un parcours scolaire ou un itinéraire professionnel pour des raisons de santé.

En effet la classe libre, une classe à l'école de la vie et de la mort, serait à l'horizon une classe qui, parce qu'elle apprend à aimer et à s'aimer, peut dialoguer et évoluer, patiente, dans l'azur.



**Dr. Hdr. Frederic Andres** a obtenu son doctorat en systèmes d'information de l'Université de Paris VI "Pierre et Marie Curie" en 1993 et son habilitation en informatique de l'Université de Nantes en 2000. Le Dr. Frederic Andres est professeur associé à la Division de recherche dans les contenus numériques et les sciences des médias de l'Institut National en Informatique (NII) à Tokyo, au Japon depuis 2000 et de Sokendai (Tokyo) depuis 2002. Il est l'auteur de plus de 160 articles publiés dans des revues, livres et conférences internationaux.

Ses principaux domaines d'intérêt en matière de recherche comprennent plusieurs sujets tels que la gestion communautaire basée sur l'intelligence collective, la gestion d'alertes précoces, le mulsemmedia, la cuisine et la gestion de l'environnement, l'optimisation de l'empreinte carbone dans la planification de plats multiples et la pédagogie selon la transdisciplinarité.

Avec son équipe, il a remporté le premier prix du concours IEEE Brain Data Bank Challenges and Competitions au COMPSAC 2018 (juillet 2018). Il a co-organisé l'atelier international DECOR (Data Engineering meets Intelligent Food and Cooking Recipe) en conjonction avec ICDE2018 (Paris), ICDE2019 (Macao), ICDE2020 (Dallas, Texas) et ICDE2021 (Chania). Enfin, en tant que membre du comité japonais ISO/IEC JTC 1/SC 36 sur les technologies de l'information pour l'apprentissage, l'éducation et la formation, il est éditeur de la norme ISO/IEC 29187-1:2013 sur la protection de la vie privée des informations personnelles des étudiants depuis septembre 2020 et de la norme ISO/IEC 20016-1 sur les Technologies de l'information pour l'apprentissage, l'éducation et la formation - Accessibilité des langues et équivalences d'interfaces humaines (EHI) dans les applications d'apprentissage électronique - Partie 1 : Cadre et modèle de référence pour l'interopérabilité sémantique depuis mars 2021.

## BIBLIOGRAPHIE

ARENDDT, Hannah in A Vida do Espirito, Civilização Brasileira, 2007.

ARISTOTE, Métaphysique in Derrida, Jacques, in A farmacia de Platao, p. 103 à 121, Iluminuras, 1991.

DUCHAMP, Marcel le processus créatif, L'échoppe France, 1987 (Texas 1957).

BARRY, Steven Don't push the river (It flow by It self) Real people press 1970, USA.

BARBIER, René in La dérive créatrice en pédagogie, Journal des Chercheurs, février 2011, Paris.

BARBIER, René in Lettre à Lara 9, Site du Journal des Chercheurs, Paris.

BARBIER, René Daniel in *Que peut on apprendre des peuples racines, le cas des Indiens Kogis en Colombie*, site du Journal des Chercheurs, Paris. 2007.

BARTHES, Roland in Le Neutre, Cours au collège de France, 1977-78, Seuil-IMEC, Tours, 2002.

BOBIN, Christian in L'homme joie, Ed. L'Iconoclaste, Paris, 2012.

BRAULT, Jacques in Poèmes, Edition du Noroît, p. 70, Québec, CANADA, 2000.

CASTANEDA, Carlos in L'herbe du Diable et la petite fumée, une voie Yaqui de la connaissance, p.67, Ed. Soleil noir, France 1977.

CASTANEDA, Carlos in Le voyage à Ixtlan, p128 et 140, Gallimard, France,1991.

CYR, Mario in Dans les soirs parfaits, Ed. Écrits des forges, Canada, 2017.

CHAR, René et PLAZI, Gilles in Fiction Sublime, Ed. Jean Michel Place/ Poésie, Paris, 2003.

DEBONO, Marc Williams, Écriture et plasticité de pensée, Anima Viva publishing house, 2016.

DEVELAY, Michel. Donner du sens à L'école. Paris, Ed. E.S.F, p. 81. France, 1996.

DON Miguel Ruiz in Les accords Toltèques, la voie de la liberté personnelle, p.123, Ed. Jouvence, France, 2007.

GALVANI, Pascal in Étudier sa pratique : une autoformation existentielle par la recherche, Présences, Canada, 2012.

GILBERT LECOMTE Roger, La Vie l'Amour la Mort le Vide et Le Vent in L'aile d'endormir p. 73 Gallimard, France, 1977.

GRACIAN Baltasar in l'homme de cour, œuvre de 1646, Gallimard, France, 2011.

GODWIN in Saint Léon, p 98, Otrante, France, 2017.

FREUD, Sigmund in Totem et Tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale, 1951, mis en ligne par les Classiques des Sciences Sociales, Canada.

KAKUZÔ, Okakura, Le livre du thé, p.23, Piquier poche, France, 2006.

HABERMAS, in Idéalisations et Communication, p. 97, Fayard, France, 2007.

HUSSERL, Edmund in Idées directrices pour une phénoménologie, Gallimard, France, (première édition traduite par Paul Ricoeur), 1950.

HENRY Michel in L'essence de la Manifestation, p.604, PUF, Paris, 2003.

HENRY, Michel in Voir l'invisible sur Kandinsky p.31, PUF, FRANCE, 2005.

LACAN, Jacques in Écrits, p.615, Ed. Du Seuil, Paris, 1966.

LASCAULT Gilbert, Sans s'abolir pourtant, Gilles Culiner, L'échoppe Tusson, France, 1992.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm. In Essai de Théodicée, préface, Garnier Flammarion, France, 1969.

LELOUP, Jean Yves in L'assise et la marche, Ed. Albin Michel, 2011.

LÉVINAS, Emmanuel conversations avec Philippe Nemo in Éthique et Infini, chap. 7 Le visage, Fayard, Paris, 1982.

LYNCH, Brian in Knowing your emotions, Interest book, Chicago, 2010, USA.

KING JR., Martin Luther. in The world house, Beacon Press, USA 1968.

MEIRIEU, Philippe, L'envers du tableau, ESF, Paris, 1993.

MEIRIEU, Philippe in Frankenstein pédagogue, p. 67, ESF, France, 2012.

NERUDA, Pablo in vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée suivi des Vers du Capitaine. Gallimard Paris 2006.

NICOLESCU, Basarab. Manifesto de Transdisciplinaridade. São Paulo Ed. Triom, 1999.

RILKE, Rainer Maria in Rodin Ed. Autour de Rilke, France, 1999.

RICOEUR Paul, Soi-même comme un autre, Le Seuil, Paris, 1990, Réédition, 1997.

THÉOPHILE GAUTIER, In Bûchers et Tombeaux, Memento Mori, p.145, Otrante, France, 2016.

THIERIOT, Mariana in O risco de Filosofar, Brasil-Canada, Quadrioffice, 2015.

THIERIOT, Mariana in Poèmes Inédits, Canada, 2021.

